

Table de matières

1- Préface.....	3
2- Introduction.....	5
3- Témoignages.....	7
3.1 L'étincelle.....	8
3.2 Agnès.....	8
3.3 Julien.....	11
3.4 L'enfant au joli prénom.....	14
4- Avant 2002.....	17
4.1 Mes bases : Steiner, Freinet.....	18
4.2 Pierre Rabhi.....	19
5- Depuis 2002.....	21
5.1 Des difficultés.....	22
5.2 Découverte de la méthode Montessori.....	23
6- Comme le modèle finlandais.....	25
6.1 Le film Comment c'est l'enfance.....	27
6.2 Le modèle finlandais.....	28
7- Maria Montessori.....	30
7.1 Le travail de Jacqueline Lefrançois.....	31
7.2 Ma compréhension de l'œuvre de Maria Montessori.....	33
8- Téfariki.....	36
8.1 Ce projet alternatif.....	37
8.2 Une école alternative ou une alternative à l'école.....	39

9- L'Amour.....	44
9.1 Mes enfants.....	45
9.2 Pour Céline Alvarez.....	46
9.3 Découverte de Sylvie d'Esclaibes.....	47
9.4 La confiance en la volonté d'apprendre de chaque enfant.....	48
10- Les neurosciences.....	50
11- Les fausses notes.....	54
11.1 A la rencontre de Marc Vella.....	55
11.2 L'instrospection pour harmoniser les fausses notes.....	56
12- Le Merveilleux.....	62
12.1 Mon « ouverture ».....	63
12.2 Des outils.....	65
12.3 Une nouvelle dynamique.....	67
13- Des témoignages merveilleux.....	71
13.1 La Marche de Céline.....	73
13.2 (autres).....	77
14- Conclusion.....	78
14.1 Un passeur.....	79
14.2 La Transition.....	83
14.3 L'école démocratique.....	84
15- Epilogue.....	86
Annexe- Agnès Vilain : Une fortune de hasard.....	88

1

Préface

3

1

Les yeux humides, je venais de trouver le titre de ce livre. L'étincelle qui m'avait procuré cette envie d'écrire était le livre « Etincelle » de Kristine Barnett. Dans la postface je venais de lire : « Si l'on attise l'étincelle naturelle d'un enfant, elle vous montrera toujours le chemin pour atteindre des sommets bien plus élevés que ceux que nous avons pu imaginer. »

Evidemment cette étincelle faisait écho en moi. Quelques années plus tôt, alors que j'enseignais encore en classe de maternelle dans une école publique de la campagne girondine, mon amie et collègue Hélène disait, en parlant de moi à cet autre ami, le directeur de l'école où nous travaillions tous les trois : « tu verras, il allume des petites étincelles. »

Je suis dans la voiture, notre roulotte, le soleil commence à réchauffer l'atmosphère et je regarde le ballet des nuages qui jouent à voiler et à dévoiler les aiguilles d'Arve enneigées. Nous sommes, avec Sylvie, ma femme, à Albiez, en Savoie, pour le festival Celti-cimes. Nous accompagnons notre fils Julien qui lui, vient de se coucher, les musiciens se retrouvant chaque nuit, pour de longues sessions. Chaque année il vient revivre une semaine de rêve. Une semaine de plaisir à faire ce qu'il aime, jouer de ma musique, et de surcroît, irlandaise. Sylvie dort encore à l'arrière, je pense à Mélanie, notre fille également musicienne qui est actuellement en tournée estivale en Vendée. Notre petite famille est réunie dans ma tête, je suis heureux.

Pourtant tout n'a pas toujours été facile !

Introduction

« On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »

Antoine de Saint-Exupéry

En 2010, Fred, mon directeur m'avait écrit ceci : « Je trouve que tu te places tout à fait dans ce rôle que Puech (1) voudrait attribuer à chacun. Par tes actes militants quotidiens tu as réussi à allumer des consciences (et je sais de quoi je parle). Je n'ai pas lu le livre de Puech mais je suis aujourd'hui parfaitement convaincu que ce ne sont pas les paroles et les réunions d'informations qui feront changer les mentalités mais bel et bien les actes de chacun qui serviront d'exemples à d'autres. En t'observant au quotidien, je peux te dire que ton action au quotidien avec les enfants au cours de ma première année à Moulon ont été dix mille fois plus convaincantes que n'importe quels de tes plus beaux discours. Alors continue comme cela, et à nous de suivre ton exemple...

Quand je suis parti à la retraite, une amie, maman d'élève, m'a offert *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry et a dédié ceci: « Merci pour ces trois années en tant que maman mais surtout pour notre rencontre professionnelle. De rares personnes jalonnent notre vie professionnelle et nous font avancer sur notre chemin. Tu as fait partie des ces personnes pour moi. Ce livre, mon livre préféré, sacralise l'enfance qui nous est si chère à tous les deux. »

Voici quelques mots du renard au *Petit Prince*: « Si tu m'apprivoises ma vie sera comme ensoleillée ... On ne connaît que les choses que l'on apprivoise ... On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »

A l'automne de ma vie, j'ai envie de t'apprivoiser afin de partager quelques fruits de mon expérience.

Le renard conseille au *Petit Prince* d'être patient. Je vais aiguïser ta patience en laissant des mamans te raconter de belles histoires, comme celle de Kristine Barnett (2), la maman de l'enfant autiste qui a pu, grâce au soutien familial, atteindre des sommets non envisagés par ses parents. Je veux toucher ton cœur avant de t'accompagner sur les chemins de mes découvertes,

Jusqu'à la retraite, j'ai beaucoup appris de mes élèves qui eux aussi ont atteint des sommets que je n'avais pas imaginés. Je te raconterai nos chemins pour arriver à ces sommets et comment j'ai été aidé d'un conseiller pédagogique, mon fils.

(1) Michel Puech, *Le développement durable : Un avenir à faire soi-même*, Méléto Le Pommier

(2) Kristine Barnett, *L'Étincelle la victoire d'une mère contre l'autisme*, Pocket, 2013

Témoignages

L'Étincelle : « Un témoignage plein d'espoir pour les parents, et les enfants autistes »

Confidentielles

3

Voici un résumé de l'histoire de Jake soutenu particulièrement par l'instinct de sa mère.

Jake, diagnostiqué autiste à l'âge de deux ans est promis par les spécialistes à un parcours difficile. C'est compter sans la combativité d'une mère et une confiance indéfectible dans le potentiel de son fils.

Elle a voulu écrire car elle pense que l'histoire de son fils est emblématique de tous les enfants. Bien que les talents de tous soient uniques, cette histoire, et celles qui vont suivre, met en valeur la capacité de tous à prendre conscience de ce que chacun porte d'extraordinaire en lui, de ce que certains nomment « unique et merveilleux. »

Elle raconte comment ils étaient partis des éducateurs spécialisés qui ne croyaient pas que Jake lirait un jour pour arriver au professeur d'université qui percevait son potentiel infini pour peu que l'on attise l'étincelle naturelle qu'il y avait en lui, comme en chaque enfant.

Elle raconte aussi comment il est difficile de faire confiance à son enfant pour trouver son propre chemin quand des spécialistes répètent jours après jours qu'il doit entrer dans une boîte rigide. Elle raconte ses doutes, ses recherches.

Cette histoire m'a touché car elle me rappelle autant mon histoire familiale que professionnelle. Au-delà du côté « guerrier » page 145), Kristine fait du Monsieur Jourdain sans le savoir. Je reconnais Maria Montessori quand elle parle de la pierre angulaire et de l'équilibre à trouver (page 188).

Ce n'est pas un livre pédagogique mais j'y ai vu tant d'idées *pédagogiques* qui confirmaient mes observations et les valeurs que je défendais dans ma classe à Moulon. « Il n'y a rien d'autre à faire que jouer ». Elle invite à sauter dans le vide, c'est-à-dire célébrer les passions des enfants plutôt que de les rediriger vers des voies qui semblent mener au succès.

Ce résumé est court, rien ne vaut la lecture de « l'Étincelle ». Les histoires qui vont suivre sont singulières. Elles n'ont encore jamais été écrites. Elles seront beaucoup plus détaillées.

Je les ai choisies car, de près ou de loin, je les connais toutes. Ces histoires m'ont marqué, parce que les parents se sont montrés « guerriers » comme Kristine, c'est-à-dire, qu'avec courage ils n'ont maintenu le cap, ils ont gardé foi en leur enfant, condition de ces réussites.

*

Le témoignage qui suit est celui de la mère d'Agnès Vilain, personne atteinte d'un handicap moteur. Il fut recueilli et publié, à l'origine, par La Revue Française de Service Social, n° 172 du 1^{er} trimestre 1994, intitulé « Handicap et Insertion ».

Ma fille a vingt-quatre ans, elle est infirme moteur cérébral, le diagnostic a été posé alors qu'elle avait un an. Après une naissance prématurée, nous avons observé au fil des mois l'installation d'un déficit moteur, ce qui nous amena à consulter.

Après plusieurs consultations d'approche, nous voici devant « le » spécialiste et celui-ci dresse le bilan redouté : notre fille est atteinte d'un lourd handicap, le pronostic est encore impossible à envisager, la rééducation permettra de cerner les capacités éventuelles...

Cette révélation sans ménagement fut rude à supporter mais, d'une certaine manière, salutaire ; lorsque nous nous sommes retrouvés seuls, tous les trois, une espèce de « rogne » a saisi mon mari et m'a obligée aussi à reconsidérer le jugement du professeur X. Les observations faites devaient être retenues mais replacées dans notre expérience, donc nuancées. Nous savions que notre fille n'était pas cette poupée de chiffon, qui s'était docilement laissée manipuler, on ne pouvait la réduire à n'être qu'une handicapée moteur.

Ce fut notre première résistance à la science médicale et au fil des années, nous avons pu en vérifier l'utilité. Pour illustrer ce propos, je vous dirai comment elle a appris à lire malgré l'avis de ce même spécialiste. Entre cinq et six ans, elle ne percevait pas les différences entre les formes géométriques élémentaires. Les troubles de latéralisation étaient fréquents. Les tests auxquels elle fut soumise n'encourageaient pas à entreprendre un apprentissage de la lecture. Elle fut pourtant inscrite au cours préparatoire, car elle avait un très bon niveau de langage, une écoute très attentive, et par ailleurs un désir manifeste d'apprendre à lire. L'expérience pouvait se révéler infructueuse, mais nous n'avions pas de raison suffisante pour ne pas la tenter. Or elle acquit la maîtrise de la lecture dans les délais habituels. Quelques années plus tard, alors qu'elle était intégrée dans un collège ordinaire en cinquième, et que nous rendions une dernière visite au professeur X qui quittait son service à l'hôpital, nous lui avons demandé de nous éclairer sur cette expérience réussie dont nous n'avions toujours pas compris le mécanisme. Il nous fut répondu : « je ne sais pas, c'est son génie et le vôtre. » Cette réponse, qui pouvait passer pour une esquive est pourtant éclairante car elle reconnaît qu'il peut exister, en tout individu, un talent, et que l'éducateur est celui qui le révèle et le fait fructifier.

Pour conclure sur cette phase de l'annonce du handicap et du rapport qui s'établit nécessairement avec le corps médical, il me semble essentiel de demander au praticien l'information théorique sur le handicap, les limites auxquelles il faut s'attendre, mais cette information doit s'inscrire dans une perspective ouverte car aucun enfant, aussi diminué soit-il, ne révèle le potentiel qui est en lui hors de l'expérience du vécu et ce potentiel sera perdu si l'on s'aperçoit chez les parents l'envie d'entreprendre.

Entreprendre, ce fut pour nous envisager une action dont nous ne pouvions évidemment pas prévoir le succès, mais cette action avait le souci de privilégier les possibilités intactes de notre fille : communication, scolarisation, vie sociale non restreinte, dans le quartier, sur nos lieux de vacances, sur les lieux de loisirs – cinémas, théâtres, musées – Il a fallu par voie de conséquence renoncer à consacrer le maximum de temps aux soins de rééducation intensifs qui lui auraient peut-être, à la longue, permis d'atteindre une plus grande autonomie dans les

gestes de la vie courante, - toilette, habillage – mais les efforts consentis sans grand bénéfice pendant son enfance, lui ont paru disproportionnés et nous n'avons pas jugé opportun de contrarier son choix de vie.

L'intégration en milieu de vie normal impose, dans les premiers temps, un réel effort de volonté. Il serait tellement plus confortable de vivre en milieu protégé, bienveillant, au lieu de s'exposer à la curiosité, voire à l'incrédulité méprisante du monde des « gens normaux ». Ma fille évoquant sa présence à l'université, écrivait : « Une fois de plus, j'étais là où l'on ne m'attendait pas ». Et nous, les parents, nous prenons ce risque de lui voir essayer les rebuffades, de devoir quémander pour obtenir les aménagements indispensables, de prendre la place qui lui revient de droit, mais qu'elle doit néanmoins conquérir, par la confiance. Cette compréhension, dont elle est toujours arrivée à bénéficier, a été gagnée par l'endurance qu'elle manifestait... et il faut de la conviction pour faire tomber les barrières de l'ignorance et des préjugés ! On peut ainsi observer que le handicapé est soumis aux mêmes exigences que les athlètes de haut niveau, même si sa performance est moins spectaculaire.

Pour conclure ce chapitre, il me semble équitable de dire la part que le corps enseignant a prise dans cette conquête. Après une scolarité maternelle et primaire en milieu spécialisé, ma fille a été intégrée en milieu scolaire normal. Sans entrer dans le détail des aménagements, il me semble essentiel de dire comment les professeurs de collège surent l'accueillir en prenant en compte sa réussite en certaines disciplines, sans faire obstruction sur les matières auxquelles elle ne pouvait avoir accès. Pour atteindre à cette qualité de compréhension, nous avons pris sur nous « d'expliquer » le handicap de notre fille pour rendre sensibles les problèmes qu'il soulevait, alors les solutions sont apparues plus clairement. Seuls les parents peuvent disposer de cette liberté d'informer qui évite des malentendus.

A ce jour, la partie est bien engagée, la métaphore sportive s'impose, semble-t-il. Notre fille est certes dépendante d'autrui, dans des circonstances bien définies, et par ailleurs, elle a acquis, devant la difficulté, une lucidité et une capacité de réaction qui nous étonnent souvent. Il nous semble que l'autonomie, c'est aussi cela.

*

Les efforts d'Agnès et l'aide de ses parents ont été couronnés de succès, car aujourd'hui, Agnès écrit, elle lit beaucoup, elle a fait des études littéraires, elle est formatrice dans les milieux sociaux. Pourtant il avait été dit que cette enfant ne pouvait pas apprendre à lire...

En 2014, dans le cadre d'une journée de formation qui s'intitulait « Parcours de vie et transmission des savoirs », elle a proposé un texte magnifique, que j'ai trouvé très poignant, « Une fortune de hasard » (1). Ce texte, proposé d'abord aux travailleurs sociaux, peut aussi l'être à toute personne en situation d'en accompagner une autre sur son chemin de vie: parent, enseignant, soignant, assistante maternelle...

Tout au long de ma réflexion je ferai des citations pour vous donner envie d'aller visiter les textes originaux. En voici une : « Je me souviens d'une kiné qui travaillait avec moi à

domicile et qui, face à mes problèmes de repérage dans l'espace avait inventé un jeu. J'étais le Petit chaperon rouge et je me réfugiais sous les meubles pour échapper au loup. Bien sûr, l'objectif pédagogique était présent mais cela se nouait autour d'une expérience partagée. Je jouais. Je n'étais pas passive. Comparés à ces longues consultations médicales où des gens en blouse blanche m'examinaient en silence, ces moments-là, avaient un goût plus alléchant. Je me carapatais sous les meubles pour des parties de cache-cache. Dans ces moments-là, je n'étais pas seulement regardée, j'étais reconnue dans mes mouvements, dans les émotions que j'éprouvais. Je crois que nous ressentons très jeune la qualité du regard qu'autrui porte sur nous. Va-t-il nous inviter à sortir de la chrysalide ou bien au contraire nous donner envie d'y rester blotti ? C'est du regard de l'adulte, parent et/ou professionnel que dépendent les premières reconnaissances et avec elles, le goût, l'élan, de tenter une expérience: nous présenter aux autres dans ce corps qui nous est échu et qui nous héberge. »

Je reviendrai sur le jeu qui a été si important dans mes classes.

Cette seconde citation me parle beaucoup : « Je crois avoir perçu très tôt que pour la foule, pour ceux dont je ne ferais pas explicitement la connaissance, j'apparaîtrais toujours plutôt comme un invité surprise, de ceux qui creusent des nids-de-poules dans l'asphalte du quotidien... Je l'ai compris petite fille, en voyant, par exemple, cette dame à l'arrêt du bus qui m'observait, comme hypnotisée, pendant que ma mère m'aidait à marcher, en attendant le transporteur qui m'emmenait à l'école. Il me faudrait donc souvent faire le chemin vers l'autre, quitte à venir d'un peu loin... »

Il est question du chemin qu'elle doit faire vers l'autre, pour être plus, qu'une personne en situation de handicap. J'ai mesuré aussi le chemin que l'autre se doit de faire, pour aller à sa rencontre, tant il est plus facile de contourner son fauteuil.

Son texte qui est unique et merveilleux, accompagnera le mien.

*

Le témoignage qui suit est celui de Sylvie Bruneteau, la maman de Julien.

Il y a quelques jours Christian a rencontré l'institutrice de moyenne section de maternelle de notre fils. Nous ne l'avions pas revue depuis plus de vingt ans. Très gentiment, il lui a donné des nouvelles de son ancien élève en lui disant qu'il avait eu son bac, qu'il était flûtiste professionnel et qu'il rentrait d'une tournée aux Etats-Unis.

Je me souviens de mes larmes quand cette institutrice m'avait dit : « Vous savez, Julien pourra peut-être apprendre à lire un jour, mais il ne pourra jamais écrire. La sentence était posée et en tant que maman je me sentais coupable, jugée. Après la lecture de l'Étincelle, nous avons souri avec Christian. L'expérience de la maman de Jake pendant son accouchement était tellement semblable à celle que nous avons vécue à la naissance de Julien!

Julien est quand même rentré au CP dans l'école primaire du village où nous habitons. Il avait choisi de ne pas rester à Créon pour se faire des copains qu'il pourrait voir plus

facilement. Au bout de trois mois son institutrice était totalement désespérée parce qu'il n'avait rien démarré et qu'en plus ça ne l'intéressait pas du tout. Elle a été remplacée pendant son congé maternité par un instituteur musicien, qui de temps en temps jouait de la clarinette à ses élèves. Julien a appris à lire et à écrire en quinze jours tout en continuant à demander les histoires que nous lui lisions tous les soirs depuis sa prime enfance.

Une autre année, sa nouvelle maîtresse m'apostropha en riant : « Vous savez, on a commencé la flûte à bec, Julien la tient à l'envers, il n'est pas doué, ce n'est pas un musicien. Il ne saura jamais jouer de la flûte. » En petite section, à l'entrée en maternelle, il avait été ravi d'aller à l'école et sa première année s'était bien déroulée. Puis les jugements-couperets l'avaient atteint, moi aussi. Heureusement son papa, conscient de l'effet Pygmalion, lui avait dit, puis rappelé régulièrement, qu'il avait confiance en lui.

En CM, il n'aimait toujours pas l'école, mais il appréciait son instituteur qui était beaucoup plus souple que toutes les maîtresses qu'il avait eues auparavant. A cette époque, sur les conseils de Christian, dans l'esprit du livre de Daniel Pennac, Comme un roman, j'avais commencé à lui lire le premier tome du Seigneur des Anneaux de Tolkien. Ca n'allait pas assez vite pour lui, il a lu les trois tomes très rapidement.

Jusqu'à la seconde, les rentrées scolaires ont toujours été difficiles pour moi. A l'entrée en sixième, en voyant son professeur principal, j'ai su de suite que tout irait bien. Il enseignait le français. Il était exigeant mais aussi plein d'amour pour ses élèves. La première rédaction de Julien était très inspirée du Seigneur des Anneaux et il avait fait un très bon travail.

Nous avons réfléchi avec Christian: qu'est-ce qui a permis à Julien d'avancer malgré les bâtons qui lui avaient été mis dans les roues ?

Certes notre médecin nous a beaucoup aidé et lui a beaucoup apporté. Plus tard Monsieur Cacheux (dont nous reparlerons au chapitre 12) lui a aussi apporté une aide précieuse. J'ai fait de mon mieux pour le soutenir au niveau scolaire. J'étais conventionnelle, bien formatée par mon éducation, mais nous avons une bonne relation avec Julien et il acceptait assez bien mon soutien. Christian ne s'occupait pas de sa scolarité même s'il s'y intéressait. A travers les activités physiques il nouait une autre relation, dans la réussite. Ils sont allés très tôt en montagne, même en hiver. Julien a très vite marché en montagne, et d'une manière remarquable. Il a pratiqué l'escalade très jeune et réussissait très bien. Ils sont allés sur des sommets majeurs dans les Pyrénées. Julien fréquentait des lieux où son papa n'amenait pas certains des adultes qu'il encadrait dans son club de montagne. Il a été très à l'aise sur ses rollers, il a plongé d'assez haut dans des canyons, Il faisait de beaux plongeurs et de beaux arrêts quand il a été goal au football à neuf ans. Bref il était bien dans son corps. Parfois il se moquait de moi qui ne pouvais pas le suivre dans de multiples activités, mais je lui répondais qu'il pouvait me remercier de lui laisser « vivre des aventures avec son papa », même si mon éducation m'amenait à ne pas trop vouloir le regarder car j'aurais été inquiète.

Et puis, il y a eu la musique ! Il a commencé la flûte en automne 98, il allait avoir dix ans. Sa prof, pourtant la plus compréhensive qui soit, nous a convoqués au bout de deux semaines.

« Julien ici ce n'est pas l'école, on n'est pas obligé de venir si on n'en a pas envie. » Julien avait choisi l'activité. Il avait même arrêté le foot qu'il aimait mais nous ne pouvions pas être partout. Il voulait surtout aller trop vite et jouer de suite. Or il fallait d'abord apprendre à souffler dans l'instrument. Au bout d'un an, alors que les enfants qui débutaient ne jouaient que des airs très simples avec quelques notes, il jouait son premier morceau « d'Irlandais ». Puis très vite les concerts se sont enchaînés, en famille, dans l'école de musique, dans l'école de son papa où il allait parfois faire « le petit maître » avec sa flûte. Il jouait facilement devant des amis et il était donc souvent photographié avec sa flûte. Nous chantions dans une chorale qui organisait aussi des soirées musicales. Les enfants y avaient leur place et Julien fascinait le public d'enfants qui accompagnaient leurs parents.

En automne 2002 il y a surtout eu l'entrée au JOSEM, le Jeune Orchestre Symphonique de l'Entre-deux-Mers, avec lequel il ira en Roumanie, en Espagne, en Russie, sur la grande scène des Francfolies un soir de 14 juillet devant plus de dix mille spectateurs. Beaucoup d'occasions de permettre de restaurer sa confiance en lui. Il s'y fera de nombreux amis qui deviendront de « bonnes alliances » pour lui et qui sont encore des amis, voire des professionnels avec lesquels il travaille.

L'école, même en musique, n'a jamais été facile pour lui. Il a souvent trouvé les milieux du Conservatoire très élitistes, et à juste titre ! Certains de ses amis avaient abandonné la musique avant d'y revenir par le JOSEM et grâce à Julien. Il préférait passer des journées dans sa chambre à travailler à l'oreille sur des morceaux difficiles, en autodidacte. Ça ne l'a pas empêché d'obtenir son diplôme de fin d'étude de conservatoire, en jazz, dans un temps record qui a surpris tout le monde, et de sortir de l'école de jazz très prisée, le CMDL de Didier Lockwood.

*

Julien a accepté de témoigner lui aussi. J'ai pris des notes pendant notre échange.

L'adulte qu'il est aujourd'hui pense que la culture et l'éducation sont fondamentales et que c'est par ce levier que le monde pourra changer. Il pense aussi que l'école est le reflet de notre société : il avait l'impression d'aller à l'usine et de rencontrer des professeurs blasés qui n'enseignaient que pour quelques élèves, ceux qui suivaient le mieux. Il dit être passé à côté de quelque chose, ne pas avoir vraiment étudié. Il dit qu'il aurait pu être intéressé, par les langues en particulier, ainsi que par les maths, mais que la majorité des enseignants qu'il a croisés n'ont pas su éveiller sa curiosité, pire même, ils l'ont freinée. Il a évoqué des points positifs et des points négatifs, beaucoup plus nombreux. L'école a été pour lui un lieu de découverte de l'autre, un lieu où il a rencontré le groupe, et mieux le groupe des amis. La camaraderie a été importante pour lui. Et pourtant les années collèges ont été très difficiles pour lui notamment dans ses échanges avec les autres. « Les stars du collèges étaient les plus stupides, les plus vieux qui avaient redoublé plusieurs fois, donc les plus grands et les plus forts, ceux qui imposaient la loi de la terreur. » L'adulte est passé à côté d'une de ses missions ! Le fait d'être différent a été dur pour lui. Il ne se sentait pas accepté tel qu'il était,

ni par certains élèves, ni par de nombreux enseignants. « J'avais l'impression de ne pas exister. » Il y avait de nombreuses barrières pour lui dont la principale : il faut être dans la norme. « Si tu es introverti, avec le monde, tu peux vite te faire oublier. »

*

Voici le témoignage d'Annie, une assistante maternelle comme on en rencontre peu, car elle a toujours su rester à sa place de professionnelle, tout en ayant le cœur d'une maman.

Bien que tu aies un joli prénom, je ne te nommerai pas, car n'étant pas ma fille, je n'en ai pas le droit.

Lors de la présentation de la situation voilà ce que l'on m'a dit : « Elle ne parle pas, ne marche pas, ne mange pas, dort très mal, elle a un suivi ophtalmologique et elle risque perdre la vue ... mais elle est souriante. »

Et tu es arrivée chez moi à l'âge de 17 mois suite à un placement judiciaire. Tu vivais dans ta bulle où il n'y avait pas vraiment de place pour les autres. Tu passais des heures à toucher du papier, passion qui ne te quittera jamais.

Il a fallu apprendre à te décrypter car tu ne pleures jamais, mais tu ne rires pas non plus. Le seul son qui sort de ta bouche est une sorte de grognement, le même dans toute les circonstances, mais un magnifique sourire ne quitte jamais tes lèvres. Mais il cache quoi ce sourire ?

Très vite je comprends que le bruit est intolérable pour toi, il faut mettre en place des stratégies, te sortir de la pièce avant de passer l'aspirateur, ou de brancher le robot qui me sert à mixer tes repas, et ce, jusqu'à l'âge de 6 ans, car tu ne peux avaler aucun morceaux. Je dois percevoir quand tu n'as plus faim, car une bouchée de trop et hop tu vomis tout. J'apprends à lire dans tes yeux tes angoisses.

Tu n'aimes pas beaucoup le contact, et surtout pas que l'on te touche le visage. Pourquoi? Je ne le saurai jamais et c'est peut-être mieux ainsi. Pourtant le soir il faut te mette des gouttes dans les yeux. Il faut être trois, le premier te tient les mains, le second chantonne, pendant je te mets tes gouttes en t'expliquant, comme je le ferai pendant des années.

Tu es suivie à l'hôpital à Bordeaux pour tes yeux. Je demande si il est possible de continuer sur Libourne, le médecin me déclare alors d'une façon hautaine que je ne dois pas faire appel à n'importe qui, sinon il refusera d'opérer en cas de besoin. Il me donne alors une liste ne comportant qu'un nom. Après plusieurs rendez-vous avec ce nouveau spécialiste où tu passeras des heures dans le couloir à attendre un médecin complètement désorganisé qui finira par te saucissonner dans un drap pour te faire les examens d'où tu ressors complètement effrayée, je me décide à braver l'interdit et je cherche un autre praticien. Mais avec ce traitement lourd, beaucoup refusent. Je finis pourtant par trouver celui qui accepte et qui te suit encore aujourd'hui, le docteur P.

Tes nuits sont agitées et les cauchemars te réveillent régulièrement. Comment consoler un enfant apeuré qui refuse d'être touché ? Nous passons de longues heures dans le rocking-chair, à attendre pendant que je te parle, afin que tu te détendes et que tu t'apaises.

Les années passent, tu marches à deux ans, l'orthophoniste Madame D pense que tu ne parleras jamais, mais elle te fait bien travailler et tu aimes ça. Il faudrait te sociabiliser, comment ? La crèche pas très adaptée. L'école ? Comment scolariser un enfant qui ne parle pas, n'est pas complètement propre, qui a peur du bruit et n'aime pas le contact !!!

Pourtant, je sais c'est possible...

Un soir alors que nous marchons sur le trottoir, j'aperçois l'instituteur, je prends une grande respiration et je l'aborde, je lui explique tout, mes inquiétudes et mes attentes, il m'écoute attentivement et quelques semaines plus tard avec l'accord du directeur, et des services, tu intègres la classe de Christian. D'abord une heure par jour, puis petit à petit on rallonge la durée. Avec beaucoup de patience, de compréhension, avec la méthode Montessori, avec l'aide de Danielle l'ATSEM, puis de Catherine ton AVS, Je vois tes progrès, tu aimes toujours autant les livres et je suis si fière de toi. Ton orthophoniste se trompait, tu parles, tu cours, tu pleures et tu ris. Des années de patience, des petites batailles gagnées années après années, car tu veux toujours faire plaisir et ne pas décevoir.

C'est le moment de partir de Moulon, tu dois intégrer une CLIS mais faute de place on passe l'été dans l'angoisse. A la rentrée, je harcèle le nouveau directeur. Il te faut une place ! Il accepte enfin, que tu intègres la CLIS1. Je ne le remercierai jamais assez,

Tu aimes toujours toucher les pages des livres, tu apprends à lire rapidement, une grande victoire, mais la psychomotricité fine reste un gros problème. Tu ne grandis pas beaucoup, je suis dirigée vers un endocrinologue, le docteur B., qui est génial. Il se posera toutes les questions que personne ne s'était posé avant. Un test génétique mettra un nom sur ta pathologie « syndrome de Williams et Beuren ». Maintenant on connaît les raisons de ton retard mais il peut y avoir des complications cardiaques et rénales. On lance les examens, tout va bien, mais tu ne grandis toujours pas. Il détectera aussi une scoliose et nous dirigera vers un grand spécialiste sur Bordeaux le docteur L.

Le docteur B préconise un traitement d'hormones de croissance. Je me renseigne bien et on lance le traitement, avec l'accord de ta maman. Deux ans d'injections tous les soirs, contraignantes, mais que tu accepteras toujours avec le sourire. Ta scoliose s'aggrave, il te faut porter un corset. Le docteur L prend le temps de tout t'expliquer, tu comprends et tu acceptes. Cela te fait mal au début mais c'est pour ton bien.

Tu dois quitter la CLIS, l'orientation se pose : SECPA ou IME. Tu restes fragile psychologiquement, il ne faudrait pas anéantir des années de travail. On opte pour l'IME. Tu t'y sens bien, tu as de nombreux amis, et puis à la clef il y aura ...

L'avenir nous le dira, je te fais confiance, tu es une battante. Aujourd'hui tu as 14 ans, tu as défié tous les diagnostics. On continue à gagner nos petites batailles, ça y est tu sais lacer tes chaussures, banal en soit, mais si compliqué pour toi qui doit canaliser, ton angoisse de ne pas y arriver, et le fait d'appivoiser tes doigts.

Il faut vivre des moments comme ceux là pour comprendre... Tu as rencontré toutes ces années de belles personnes que tu n'oublieras pas, et qui ne t'oublieront pas !

Il y a quelques mois, j'ai revu l'enfant qui a un joli prénom. Elle ne s'y attendait pas ! Elle était invitée à rencontrer Pilar, la bibliothécaire du village qui avait travaillé dans l'école. Pilar m'avait convié à son tour. J'étais en retrait quand elles se sont retrouvées avec joie. Je les observais avec plaisir. Puis « Elle » m'a vu. Elle a pris ses joues dans ses mains en poussant des petits cris : « ça alors, ça alors... » Puis nous sommes fait un gros câlin, devant Annie et Pilar. Donc Annie connaît la valeur de ces rencontres.

(1) Agnès Vilain, Une fortune de hasard, document PDF, 2014

(2) <https://soundcloud.com/bruneteau-julien>

Avant 2002

« En acceptant d'être candidat à l'élection présidentielle de 2002, j'ai voulu mettre à profit l'opportunité exceptionnelle de rendre hommage, en dépit de tout, à une vie qui n'attend que notre transformation et notre volonté pour nous rendre heureux d'être en vie. »

Pierre Rabhi

Jusqu'en 2000, j'avais beaucoup suivi les conseils de mon médecin, qui cette année a quitté la médecine générale pour la médecine du travail. Il s'inspirait de la médecine anthroposophique, sur les traces du Rudolph Steiner.

De la pédagogie Steiner, pratiquée dans les écoles Waldorf, j'avais principalement retenu :

- La tripartition, c'est-à-dire la prise en compte de l'intellect, de l'émotionnel et du corporel à parts égales
- Le travail de la volonté
- Le respect des saisons

Au cours de mes années de formation à l'Ecole Normale (d'instituteurs), j'avais étudié les enseignants de la « pédagogie nouvelle » dont Célestin Freinet. Je m'étais aussi beaucoup impliqué dans l'écriture de mon mémoire de fin de formation dont le titre était : rapport affectivité et développement moteur.

Guy Heilles, le professeur qui avait suivi mon travail était en enseignant d'EPS à l'EN. Il avait aussi exercé comme psychomotricien. Je l'avais connu au lycée où il était déjà prof de gym.

Je l'ai contacté vingt ans plus tard car j'avais l'idée de tourner un film dans ma classe. Bien que retraité, il avait trouvé un enseignant de psychopédagogie à l'IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres) dont le rôle devait être d'approfondir mon propos par une réflexion philosophique, et de pouvoir utiliser le film avec ses élèves enseignants. Guy avait aussi contacté le responsable du pôle vidéo de l'IUFM et avait reçu les accords de l'institution. Quelques jours avant le tournage, Jean-Michel, le prof de psychopéda m'avait appelé, désolé, car il venait d'apprendre sa mutation et ne pouvant plus utiliser le film l'année suivante, la réalisation s'en trouvait inutile pour l'IUFM. Il m'offrait toutefois la possibilité de m'accueillir chez lui et de m'ouvrir sa bibliothèque. C'est ainsi que vingt ans après la fin de mes études je replongeais dans la « pédagogie nouvelle », c'est-à-dire le tout début du XXème siècle.

Jusqu'en 2002 je faisais une sorte de cuisine avec du Steiner, du Freinet et tous ces pédagogues dont on n'entendait plus trop parler.

*

C'est cette année là que je découvris Pierre Rabhi, candidat aux élections présidentielles, qui venait faire un meeting politique pour chercher ses parrainages, les cinq cents signatures qu'il ne trouvera pas. Ce fut le choc !!! En rentrant chez moi je dis à ma femme, que j'avais vu et écouté Gandhi à Bordeaux. C'était un sage qui appelait à l'insurrection des consciences. Une croissance infinie sur une terre finie était pour lui une aberration. Il apportait un regard neuf sur l'agriculture, sur l'importance du féminin dans nos sociétés, sur l'éducation, sur la vie en général.

Quelques mois plus tard, alors que nous avons décidé depuis longtemps d'aller en Ardèche, en arrivant à Lablachère, j'ai réalisé que nous étions dans le village où il vivait. J'ai bien vite repéré le Hameau de Montchamp où j'ai eu la chance de rencontrer sa fille Sophie.

Sophie avait monté une école alternative sur le domaine de ses parents. Elle s'inspirait de la pédagogie Montessori. Ce fut un nouveau départ pour moi. L'année qui a suivi j'ai travaillé cette pédagogie, j'ai beaucoup lu et j'ai rencontré plein de nouvelles personnes proches de cette pédagogie.

Sophie est maintenant directrice de la ferme des enfants dans l'écovillage du Hameau des Buis (1). Les idées de son père ont aussi inspiré une autre école, celle d'Isabelle Peloux aux Amanins, l'école du colibri (2).

Voici la légende du colibri chère à Pierre Rabhi :

Une fois, dans une belle et Luxuriante forêt quelque part dans l'hémisphère sud, un incendie se déclare. Tous les animaux sont complètement décontenancés devant ce terrifiant spectacle, et observent la scène les ailes ballantes. Les flammes affamées dévorent tout sur leur passage. Ils aperçoivent un petit oiseau qui, avec son bec long et fin, déverse inlassablement de minuscules gouttes d'eau sur le feu. Le tatou, ainsi que les autres observateurs de la scène, interpellés par les va-et-vient incessants du petit oiseau, lui disent : « Mais qu'est-ce que tu fais colibri ? Tu ne vois pas que tu ne pourras jamais éteindre le feu comme ça ? » Le colibri répond : « Je sais, mais je fais ma part. »

J'ai lu beaucoup d'ouvrages de Pierre Rabhi mais je ne les mentionnerai pas dans cet écrit à part toutefois celui-ci, Conscience et Environnement (3), car les idées de ce passage sur l'éducation, montre une vision différente de celles que l'on trouve dans les livres parlant d'éducation :

« Nous souhaitons donc de toute notre raison et de tout notre cœur une éducation qui ne se fonde pas sur l'angoisse de l'échec, mais l'enthousiasme d'apprendre. Une éducation qui révèle l'enfant à lui-même tout en lui révélant les richesses, l'énergie et la beauté qu'offre le

monde à son alliance vitale et non à son avidité insatiable et destructrice. Une éducation qui abolisse le chacun pour soi pour exalter la puissance et la solidarité. Une éducation où le pouvoir de chacun soit au service de tous. Car demain ne pourra pas être sans la coalition des forces positives et constructrices dont chacun de nous est dépositaire. »

(1) Sophie Bouquet-Rabhi, La Ferme des Enfants, Actes Sud, 2011

(2) Isabelle Peloux et Anne Lamy, L'Ecole du Colibri, Actes Sud,

(3) Pierre Rabhi, Conscience et Environnement, Le Relié Poche,

Depuis 2002

« Nos élèves ne font pas ce qu'ils veulent mais ils veulent ce qu'ils font »

Une phrase fétiche de la PMEP (Pédagogie Montessori dans l'Enseignement Public)

En Septembre 2002 je fais la rentrée scolaire dans une grosse école primaire à Créon, en cours préparatoire. J'ai décidé de quitter provisoirement l'école maternelle pour me protéger d'une inspectrice avec laquelle ça se passe mal. Elle ne vient que rarement à Créon. Mon but est d'attendre une année que le poste de Moulon se libère pour aller retrouver Hélène avec laquelle je veux construire des choses.

L'année précédente j'étais seul depuis trois ans en maternelle avec trois ou quatre niveaux selon les années. Pas d'autre enseignant, je ne travaillais qu'avec l'aide maternelle et la cantinière. C'était très riche comme expérience jusqu'à ce que l'inspectrice vienne dans ma classe. Pourtant quand elle était conseillère pédagogique dans le même secteur nous avions une bonne relation. Elle revient une seconde fois, peu de temps après la première inspection, je n'ai toujours pas les outils qu'elle m'a demandés et je lui tiens tête en lui présentant un cahier dont voici ce qui est écrit sur la première page :

« Parce que j'adhère au fait :

- qu'il est normal qu'un fonctionnaire rende compte de son travail à l'administration
- que l'école n'est pas une garderie ou un centre aéré mais un lieu de travail et d'apprentissage
- que les règles, la rigueur, la structure sont indispensables pour l'évolution de l'enfant

J'ai écrit quelques pages dans ce que j'appelle *un cahier d'inspection*. »

J'écris plus loin sur le sens de l'inspection :

« Je comprends qu'un fonctionnaire rende compte de son travail de manière adulte. Le contrôle de l'administration est d'autant plus important que l'on connaît certaines dérives graves. Qu'aimerais-je trouver dans l'inspection ? Un échange avec quelqu'un d'extérieur, (qui a du recul vu les nombreuses classes observées), est toujours source d'enrichissement. Je souhaite rendre compte et non rendre des comptes de manière infantile. »

Depuis j'ai appris à ne plus m'opposer de manière frontale. Quelques années plus tard quand j'ai connu le fonctionnement du système scolaire finlandais, avec le livre de Paul Robert (1), j'ai pu mesurer la justesse de mes idées à cette période, je faisais ce qui se fait en Finlande.

A Moulon, ma classe deviendra un lieu ouvert où de nombreux enseignants viendront voir une autre manière de travailler avec les enfants. Et l'administration soutiendra ma démarche.

J'arrive donc dans cette école, où je me sens comme dans cette caserne. Je n'y reste que six jours ouvrables. Après neuf années en maternelle, de multiples remerciements de parents et des résultats surprenants chez de nombreux élèves, il n'est pas possible de travailler comme

ça et « de casser des enfants » en conscience. Un collègue prenant sa retraite me disait deux ans plus tôt: « il faudrait peut-être que l'on se pose des questions. Quand j'ai débuté ma carrière, dans les années soixante, l'entrée au CP était une fête. Aujourd'hui en grande section, beaucoup d'élèves sont déjà blasés et ne veulent plus venir à l'école ! »

*

Je trouve un médecin humain qui comprend la situation et qui m'arrête mois après mois. Il n'est pas possible, dans l'Education Nationale, de prendre une disponibilité, un congé sans solde, en cours d'année. Les dossiers doivent être traités avant les vacances scolaires. Me voici avec une année pour travailler la pédagogie Montessori. Et je m'y occupe avec assiduité. Je lis plusieurs ouvrages de Maria Montessori prêtés par une copine travaillant dans une école Montessori (privée bien sûr). Elle me prête aussi les cours de sa formation à Paris. Je vais à Versailles à l'école de Petits Bois, une école publique où plusieurs enseignantes s'appuient sur la méthode Montessori. Je rencontre Béatrice Missant, (3) et Caroline Dassieu avec laquelle je suis toujours ami.

Voici l'histoire personnelle de Béatrice, détentrice d'une maîtrise de gestion et travaillant dans ce domaine. Dans son quartier, elle avait observé l'attitude bienveillante d'une dame avec quelques enfants. Après l'avoir croisée plusieurs fois, un jour elle prend contact avec elle. C'est une enseignante qui travaille dans son appartement avec un petit groupe d'enfant en pratiquant la pédagogie Montessori. Béatrice, jeune maman, décide d'y scolariser son fils, puis sa fille. Son aîné, étudiant en fac de médecine en 2002, est resté observateur pendant trois ans. Il observait ses copains travailler mais il ne « travaillait » pas. Il était ravi de ses journées. Elle doit le scolariser dans le public à l'entrée au CP pour que sa fille puisse bénéficier de la même chance. Elle n'a pas les moyens de payer les frais pour deux enfants. Toute la scolarité de son fils c'est bien passée. Connaissant l'Institution, elle pense que la maternelle aurait pu « casser » son fils qui ne répondait pas aux critères classiques. Subjuguée par ce qu'elle a vu et entendu, elle décide de passer le concours de professeur des écoles, pour travailler dans cet esprit.

Je reviendrai sur ce que j'ai appris de cette méthode mais avant voici tout d'abord deux passages de Maria Montessori.

Le premier issu du livre l'Enfant, pages 198 et 199: « L'adulte agit comme agirait, si jamais c'était possible, un papillon qui romprait le cocon de sa nymphe pour l'inviter à voler, ou une grenouille qui sortirait son têtard de l'eau, en essayant de le faire respirer avec les poumons, et de changer en vert sa couleur noire qui lui déplairait. C'est à peu près ainsi que l'homme agit avec ses enfants. »

Le second vient du tome 1 de Pédagogie scientifique pages 131 et 132 : « On pense ordinairement que l'enfant laissé à lui-même, repose complètement son esprit : s'il en était ainsi, il resterait indifférent au monde ; nous le voyons au contraire, conquérir spontanément

notions et langage. Il est comme un voyageur qui observe autour de lui les choses neuves qui se présentent, et qui cherche à entendre le langage inconnu qui l'entoure. Il fait donc de grands efforts spontanés pour comprendre et pour imiter. L'enseignement que l'on donne aux petits doit précisément atténuer leurs efforts en transformant la conquête en joie. Ils font leur entrée dans la vie de la pensée humaine, et nous les aidons à ne perdre ni leurs forces, ni leur temps en efforts inutiles. »

C'est exactement ce qu'avait compris Béatrice.

En juin 2002, avant même d'avoir commencé à lire Maria Montessori, j'étais un peu dans cette dynamique. Voici ce qu'écrivait en fin d'année, la maman, (éducatrice spécialisée), d'un élève de petite section: « Nous vous remercions d'avoir permis à Thomas d'entrer avec tant de facilité et de joie dans la vie scolaire. Vous y êtes parvenu grâce à une écoute attentive, à un respect de sa personnalité, de ses rythmes, de ses désirs.

Sans s'en rendre compte, porté par votre enthousiasme, votre motivation et votre créativité, il a vu naître en lui le désir d'apprendre. Très vite il a appris à mémoriser et à compter l'alphabet. A quatre ans, il connaissait tout l'alphabet et savait l'écrire en lettres bâtons. Il savait également écrire son prénom et bonne fête maman et sans modèle, savait compter jusqu'à 25 et reconnaissait tous les chiffres.

Il connaît également la plupart des instruments de musique : non seulement quand il les voit mais aussi quand il les écoute. Un jour au marché, un groupe de musiciens jouait : Thomas s'est arrêté pour les regarder et les écouter et il a dit à haute voix « papa, maman c'est une contrebasse ». Cette phrase venant d'un tout petit « bout d'chou » en a épaté plus d'un.

Sur le plan psychomoteur, son évolution fut tout aussi spectaculaire : à trois ans, il savait faire du vélo sans stabilisateur.

Dans votre classe, le « bourrage de crâne » n'a pas sa place. De façon ludique, dans un cadre régi par des règles et des lois sociales clairement définies, l'enfant apprend à son rythme en utilisant, lorsqu'il en éprouve le désir et le besoin, les différents outils que vous mettez à sa disposition pour se construire une vraie personnalité. Quel bel exemple de pédagogie ! »

J'avais du temps, ça m'a permis de rencontrer des gens aussi en Gironde. Catherine Bouchet était présente le jour où j'ai visité la seule école Montessori de la région à cette époque. Elle faisait partie de la PMP. Cette association avait été créée par Jacqueline Lefrançois, retraitée de l'Education Nationale, qui organisait des stages de formation gratuitement, et chez elle. Je n'ai pas pu y participer avant sa mort.

Voici quelques passages d'une brochure qu'elle avait écrite :

« J'ai écrit cette brochure pour tous mes collègues instituteurs et institutrices de l'Enseignement Public qui cherchent, pour tous ceux et celles qui pensent que leurs élèves

pourraient réussir mieux qu'ils ne le font, et qui acceptent d'explorer hors des sentiers battus. »

« Mais ma classe n'était pas vraiment une classe Montessori et j'espère que vous, qui prenez intérêt à cette brochure, pourrez faire beaucoup mieux. Ce n'était pas une classe Montessori à cause de l'éventail des âges : il aurait fallu trois âges différents, pas dix ! De plus l'exiguïté de la salle et le trop grand nombre d'élèves, dont certains arrivés déjà avec de gros retards, rendaient tout plus difficile. Ensuite, si j'avais bien étudié la méthode pour les plus petits, je la connaissais assez peu pour la période après le CP, j'ai essayé de faire pour les plus grands selon les principes qui réussissaient si bien aux petits, en fabriquant du matériel et en utilisant certains fichiers Freinet. Et surtout peut-être, j'étais seule. Les collègues auxquels j'ai essayé de montrer ma façon de faire ont été curieux, ont semblé s'intéresser, mais ont reculé sans doute devant un trop grand bouleversement de leurs habitudes. Et il y avait la crainte de déplaire à Monsieur l'Inspecteur. Le mien avait été compréhensif, basant son jugement sur les résultats. Il y avait le risque que d'autres soient plus pointilleux. Mais les temps ont changé, les choses ont évolué, et les nouvelles instructions permettent, appellent de tels changements. Il suffit de s'y mettre. »

Elle m'écrivait en janvier 2003 : « vous dites que la société actuelle enferme l'éducation dans une fonction marchande. C'est tout à fait vrai et très dangereux. C'est pourquoi il faut défendre notre école publique et gratuite, et la transformer pour qu'elle soit capable de former des citoyens libres. Catherine Bouchet vous a sans doute dit que ces deux dernières années j'ai organisé un stage de formation en juillet, réservé aux enseignants du public. Si cela vous intéressait, il faudrait m'en reparler en mars. »

Je n'ai pas rencontré Jacqueline, mais à partir de 2007 j'ai participé aux rencontres estivales annuelles de la PMEPE. Une année nous étions quatre moulonnais au séjour dans les Alpes. La rentrée qui a suivi fut très riche au niveau des échanges professionnels dans notre école.

(1) Paul Robert, La Finlande : un modèle éducatif pour la France ? ESF, 2008

(2) Maria Montessori, L'Enfant, L'Esprit absorbant, Pédagogie scientifique tomes 1 et 2, tous les quatre aux éditions Desclée De Brouwer

(3) Béatrice Missant, Des ateliers Montessori à l'école, ESF,

Comme le modèle finlandais

« L'idée qu'un élève heureux, épanoui, libre de se développer à son rythme, acquerra plus aisément les savoirs fondamentaux n'a rien là-bas d'une utopie de pédagogue illuminé. C'est tout simplement ce qui oriente l'action de tous : Etat, municipalités, chefs d'établissement, professeurs... »

Paul Robert

Lors de ma dernière année scolaire, le père d'une ancienne élève, Frédéric Delhoume, Fred, a souhaité venir filmer dans notre classe afin de témoigner d'une pédagogie différente au service des enfants. Il savait que c'était la dernière année où cela serait possible puisque la retraite approchait.

Je l'avais questionné sur ses motivations avant de demander les autorisations parentales pour les prises de vues.

« Je trouve enfin le temps de te répondre. Pourquoi, comment ?

D'abord parce qu'il faut témoigner d'une expérience iconoclaste dans l'institution qui n'arrive plus à se poser le vrai pourquoi. Tu as mis en place un lieu de vie scolaire unique en son genre, tu l'as fait par nécessité intérieure, contre vents et marées, tu as permis à des générations d'enfants de vivre un an de ce bonheur d'être accompagné à devenir ce que l'on est.

J'ai envie de participer à la transmission de ce que tu as créé de toute pièce, quelques bribes, quelques scènes, quelques moments, quelques étapes, pour pouvoir étayer le récit de ce voyage où un navire extraordinaire a appareillé sur les mers de la dignité et de la sérénité terrestres, où un capitaine a décidé de décrocher la lune pour en faire goûter un croissant à chaque sourire matinal.

Je ne suis pas cinéaste, et ça ne me gêne pas du tout. Au contraire. Je veux me laisser porter par la poésie de ton œuvre, par la houle des regards, par la force des désirs, par l'intelligence de la situation, par le canevas des improvisations collectives, me glisser dans l'ombre des signaux sillonnant l'espace inter sidérant des petites planètes blondes ou brunes, capter les points d'interrogation, de suspension, d'orgue, d'exclamation, de révélation, d'extase.

Tu me parleras, je le sais, tu me tendras des perches, tu me lanceras des hameçons, et dans tes paroles naîtra l'évidence des riens à laisser mûrir, et des jaillissements à saisir au vol, une danse, faite d'immobilités, d'attentes, de suspens, de bonds, de mimétisme, du jeu de sa seule et propre présence à ce qui se joue.

Il y aura des séquences entières sur un enfant, d'autres sur une situation, d'autres...J'imagine des tranches de 2 heures, tous les 15 jours, tout au long de l'année, pas forcément au même moment de la journée, mais ça, c'est purement formel, tu peux me proposer complètement autre chose.

Pour réaliser un montage avec ce stock d'images et de sons, et le son et l'image de retours sur parole, avec toi, et d'autres acteurs ou témoins de cette histoire.

Ce montage, il existera, pour Téfariki, pour tous ceux qui cherchent une lumière dans le cortège des déportés de l'éducation, pourquoi pas pour une lecture-vidéo-spectacle, et pour tous ceux qui rêvent, que jouer, c'est vraiment effleurer le duvet d'un monde en gestation toujours fragile et fulgurante.

Comment le dire autrement ? »

Il n'avait pas pu venir régulièrement comme il l'avait souhaité mais un an plus tard il avait produit le film « Comment c'est l'enfance » qui commence à être regardé dans des écoles ou dans les milieux de la Transition (1) et nous sommes attendus à l'IUT d'animation socioculturelle, pour le présenter à des étudiants qui après l'IUT, peuvent partir en anthropologie ou à l'ESPE. Les professeurs trouvent plus judicieux que ce soient des extérieurs qui présentent ce discours différent.

Cet écrit « Unique et Merveilleux » est un prolongement de ce film. Je veux pouvoir aider, avec mes petits moyens de colibri, les nombreuses personnes en souffrance dans cette grosse machine que certains ont nommé le mammouth. Enfants, parents, enseignants, parfois aussi des cadres, aspirent à autre chose, comme c'est le cas par exemple en Finlande.

*

En 2001, à l'occasion du départ à la retraite d'un collègue et ami, dans une déclaration non officielle et non préparée, un inspecteur nous a dit : « Vous les combattants de l'ombre (*en parlant des enseignants*) savez réguler tout ce que le système a de pervers. » Jean-Claude avait longuement travaillé dans une autre circonscription avant de changer d'école pour des raisons de santé. Avec son inspecteur, ils avaient longtemps œuvré ensemble avec des idéaux dans des projets coopératifs.

En Finlande il n'y a pas d'inspecteurs. Les directeurs assument une responsabilité importante mais dans un travail d'équipe avec des enseignants bien formés, autant dans chaque matière qu'en pédagogie.

C'est Hélène qui m'a fait découvrir le livre de Paul Robert par le biais de Monsieur Mel, principal du collège du secteur, un homme extraordinaire qui a fait de belles choses pour les élèves de son établissement, où malheureusement il n'a pas pu y terminer sa carrière puisque les principaux ne peuvent pas rester plus de quelques années sur le même établissement...

Comme par exemple Paul Robert (2), j'ai observé que l'on apprend bien quand il y a de l'envie, du plaisir, de la liberté, une saine estime de soi, dans un environnement d'apprentissage sécurisant, à l'école comme à la maison. « En Finlande, l'enfant est considéré comme fondamentalement curieux et avide de nouvelles connaissances. » On retrouve les idées de Maria Montessori. Une bonne ambiance, matérielle et émotionnelle va permettre à

l'enfant de développer ses dispositions naturelles. Ce livre « La Finlande : un modèle éducatif pour la France » (2) qui m'a rappelé tout ce que j'avais appris chez Montessori est venu renforcer mes convictions et je m'en suis beaucoup inspiré.

Dans son film, Fred a lu un passage du livre, page 59 : « L'éducation finlandaise a adopté cette conception « holistique » de l'éducation, qu'ailleurs on pense être l'apanage exclusif des écoles dites alternatives. Les Finlandais ont compris que tronçonner l'individu pour n'en isoler qu'une composante, purement intellectuelle, est une approche délétère. L'enfant est un tout et c'est en le considérant dans sa globalité que l'on pourra l'amener à développer toutes ses capacités, intellectuelles, affectives et morale, et à devenir un être humain complet et équilibré, respectueux des autres et de son environnement. »

Quand nous présentons le film je décris ma classe comme une école de la transition, une école privée dans le système institutionnel grâce aux inspecteurs et au directeur qui m'ont laissé travailler comme les enseignants finlandais, et en utilisant du matériel Montessori. J'explique pendant les débats qui suivent la projection que chaque élève est unique, et, que chaque enseignant aussi, donc que chaque enseignant fait « sa sauce » de tout ce qu'il a appris, et de ce qu'il est.

Depuis, le documentaire DEMAIN, (grand succès sur les écrans), est venu montrer ce que j'avais lu dans le livre de Paul Robert. Je connaissais les discours, de l'institutrice, du directeur. Ce film, et le livre de Cyril Dion qui reprend le film (3), mettent en évidence l'importance de l'éducation pour transformer une société. Et la société planétaire est malade de ses multiples crises. Or toutes les solutions montrées dans le film ne sont pas mises en place, par contre il est relativement (...) facile de mettre en place une autre pédagogie dans sa classe quand on a conscience des enjeux qui s'y jouent.

Pendant les débats qui suivent les projections de « Comment c'est l'enfance », certains collègues qui pensaient quitter le système, nous disent que le film leur donne de l'espoir, de la confiance, qu'ils réalisent qu'il est possible de faire des choses au sein même de l'Education nationale. D'où les mots de Jacqueline Lefrançois déjà cités: « C'est pourquoi il faut défendre notre école publique et gratuite, et la transformer pour qu'elle soit capable de former des citoyens libres. »

(1) Mouvement des villes en transition

(2) Paul Robert, La Finlande : un modèle éducatif pour la France ? ESF, 2008

(3) Cyril Dion, Demain, Actes Sud Domaine du possible, 2015

Maria Montessori

« L'enfant a un pouvoir que nous n'avons pas : celui de bâtir l'homme lui-même. »

Maria Montessori

Bien que retraité depuis trois ans je suis toujours adhérent de la PMEP. Jacqueline étant morte depuis plus de dix ans chacun de nous fait sa part pour poursuivre son travail de diffusion vers l'école publique gratuite. Elle écrivait dans une petite brochure intitulée « Pourquoi pas la pédagogie Montessori dans l'Enseignement Public ? » que cette méthode guère appliquée en France était réservée aux enfants dont les parents pouvaient payer une école privée. Elle trouvait ça injuste et pensait qu'elle avait aussi sa place dans le public surtout au moment où les instructions officielles recommandaient un enseignement individualisé. Depuis il y a eu les nouveaux programmes de la maternelle, et des écoles Montessori privées s'ouvrent un peu partout en Gironde mais je ne pense pas qu'elle entre vraiment dans les classes de l'école publique. Les inspecteurs tolèrent des ateliers Montessori mais peu de gens du public connaissent vraiment ce qu'est une école Montessori.

La maîtresse Montessorienne doit soigner l'ambiance, indiquer de façon claire et exacte l'emploi des objets et du matériel. Elle doit être active quand elle met l'enfant en rapport avec l'ambiance et devenir passive quand ce rapport est établi. Elle doit observer les enfants, afin que l'effort de celui qui cherche les objets cachés, ou de celui qui a besoin d'aide, ne lui échappe pas. Elle doit accourir là où elle est appelée, écouter là où elle est invitée. Elle doit respecter celui qui travaille sans jamais, ni interroger, ni interrompre. Elle doit être infatigable, tenter encore d'enseigner à qui n'a pas appris ou s'est trompé. Elle doit respecter qui se repose et qui regarde les autres travailler, sans réclamer et sans obliger à travailler.

Ceci me paraît impossible dans une école publique et c'est la raison pour laquelle, quel que soit notre département, copains et copines de la PMEP, avions des rapports d'inspection qui pouvaient varier énormément entre deux inspections. L'une d'elle a été appelée à encadrer des conférences pédagogiques, puis à être bannie avant à nouveau de participer à des recherches avec l'institution...

Les écrits de Jacqueline, que l'on ne peut trouver que par la PMEP, ne sont pas, ou peu, édités. Je trouve important, de poursuivre son travail bénévole envers les collègues du public, et de partager ses écrits et sa vision.

Elle a résumé la vie de Maria Montessori de façon très simple et très claire. Voici son écrit :

« Maria Montessori est née en Italie en 1870, elle est décédée en 1952 aux Pays-Bas, après avoir consacré toute sa vie à l'enfance, et prête encore, à la veille de sa mort, à repartir en Afrique où l'on voulait découvrir sa méthode. Mais je préfère penser à la jeune fille aux yeux pétillants qui, après avoir commencé des études d'ingénieur, décide, contre l'avis de tous et contre tous les usages, de faire sa médecine. C'est ainsi qu'elle devient, en 1896, la première femme médecin d'Italie. C'est la même jeune femme décidée qui sera déléguée en 1898 au Congrès des Droits des Femmes de Berlin où elle réclamera « un salaire égal pour un travail égal » (la pédagogie n'est pas le seul chapitre où elle soit cent ans après, encore très

moderne). C'est elle aussi qui choisira de ne pas se marier, et d'avoir cependant un fils, Mario, qui adhéra totalement à l'œuvre de sa mère, et la poursuivit après sa mort.

Après son doctorat, Maria Montessori fut nommée assistante à la clinique psychiatrique de Rome et se passionna pour l'éducation des enfants arriérés. Pour eux, elle étudia les écrits d'Itard (1775-1838), qui dirigea l'Institution impériale des sourds-muets de Paris et s'occupa de l'éducation de Victor de l'Aveyron, (l'enfant sauvage), et de Seguin (1812-1880), qui fut médecin à l'Hospice des Incurables de Bicêtre, et eut son école rue Pigalle. En 1899, elle fonda l'école d'Etat d'orthophrénie, où on lui amena tous les enfants déficients des écoles de Rome. Elle la dirigea pendant deux ans. Elle inventa pour ces enfants un matériel d'éducation et sut si bien leur donner tous les moyens de progresser qu'elle réussit à les hisser au niveau des enfants normaux qui suivaient l'enseignement traditionnel. Elle eut l'idée d'en présenter quelques-uns à un examen où ils les dépassèrent.

En travaillant avec les enfants retardés, Maria Montessori se mettait à penser que les méthodes qui pouvaient donner d'aussi de bons résultats avec ces enfants pouvaient certainement faire progresser les enfants normaux beaucoup mieux que ne le faisaient les leçons traditionnelles. Pour se préparer encore mieux à un possible travail avec eux, elle entama des études de philosophie et de psychologie, alors qu'elle assurait déjà des conférences à l'Université.

En 1906 la ville de Rome avait construit un immeuble pour des familles pauvres, au quartier San Lorenzo. Mais on s'aperçut vite que les petits enfants, désœuvrés, courraient partout en multipliant les dégradations. Les autorités demandèrent donc à Maria Montessori de s'occuper d'une garderie où l'on rassemblerait ces enfants, les bâtiments étant ainsi protégés. On lui donna une salle claire, et Maria Montessori fit fabriquer des tables et des chaises à la taille des enfants, ce qui ne s'était encore jamais vu et devint l'ancêtre du mobilier de nos écoles maternelles modernes. Maria Montessori embaucha une femme qui avait voulu être institutrice, mais n'y était pas parvenue, et travaillant comme ouvrière. Elle ne lui imposa aucun programme.

L'école ouvrit le 6 janvier 1907. Il y avait là une soixantaine d'enfants de trois à six ans. Maria Montessori avait apporté le matériel conçu pour ses élèves retardés et surtout elle passa beaucoup de temps à observer les enfants. Elle vit comment des petits enfants excités se calmaient quand ils commençaient à s'intéresser à un travail qu'ils recommençaient ce même travail, spontanément, des quantités de fois sans se lasser, jusqu'à ce qu'ils soient enfin satisfaits, heureux de leur acquisition. Elle les vit refuser les bonbons-récompense que leur donnait la maîtresse, comme quelque chose qui aurait gâché leur joie d'avoir appris. Elle découvrit les mécanismes de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, et ceux de la formation de l'esprit mathématique. Elle les vit, eux qui étaient au début si pâles, prendre des couleurs sans que leur nourriture se soit améliorée. »

Il existe d'autres présentations, et que j'ai lues, mais celle-ci me plaît. Elle représente bien Jacqueline, enseignante de classe unique rurale, qui pour faire mieux, apprend l'italien pour aller apprendre et travailler à la source. Jacqueline Lefrançois produit plusieurs documents

précisant les outils de la méthode Montessori ainsi qu'un recueil de textes rassemblés par Grazia Honegger Fresco « Montessori : pourquoi pas ? Une pédagogie pour la croissance » que nous avons surnommé le « Perche no » au sein de la PMP. (1)

Le film *Le maître est l'enfant* d'Alexandre Mourot (2) montre très bien cette pédagogie :

« Alexandre Mourot, réalisateur et jeune père, regarde sa fille faire sa propre expérience du monde. S'interrogeant sur sa scolarisation prochaine, il décide d'aller tourner dans une classe d'enfants de 3 à 6 ans de la plus ancienne école Montessori de France. Dans une salle accueillante, avec des fleurs, des fruits, beaucoup de matériel, Alexandre rencontre des enfants libres de leurs mouvements et de leurs activités, qui travaillent seuls ou à plusieurs dans une ambiance étonnamment calme. Le maître est très discret. Chacun lit, fait du pain et des divisions, rit ou dort en classe. Pendant une année, le réalisateur filme la mise en œuvre de cette pédagogie de l'autonomie et de l'estime de soi que Maria Montessori voyait, en pleine fureur de la première moitié du XXe siècle, comme la promesse d'une société nouvelle de paix et de liberté. »

*

Je n'ai pas reçu de réelle formation, en premier lieu pour des raisons financières. J'ai privilégié ma famille et nos choix familiaux à mon métier qui me prenait déjà beaucoup d'énergie, et je n'ai pas fait de stage avec Jacqueline. J'ai appris avec les copines de la PMP, lors de nos rencontres, avec Caroline et Béatrice, avec de nombreux livres et beaucoup avec le *Perche no*. Cet ensemble de textes m'a beaucoup fait réfléchir. J'ai beaucoup appris pendant des conférences, pendant des ateliers de lecture, pendant des sorties botaniques, et bien sûr avec Patrice, le médecin dont j'ai déjà parlé, mais je n'ai pas pu rentrer dans la case « pédagogie Steiner ». De la même manière, je ne voulais pas rentrer dans celle de la « pédagogie Montessori » car je n'ai jamais pu rentrer dans une case.

Dans le *Perche no* j'avais bien noté les craintes de Maria Montessori (pages 314 et 315). Malgré une grande reconnaissance et belle réussite aux Etats-Unis « elle se montra inquiète que ses observations et expériences ne soient déformées ; que par exemple on donne une importance prédominante au fait que les enfants, déjà avant six ans, arrivaient à lire et à écrire, mais pas autant aux phénomènes de concentration et de normalisation. Elle craignait en définitive que se perde de vue la qualité du rapport éducatif, pivot de sa révolution. »

Page 293, Renilde Montessori déclare : « Aujourd'hui on commence à comprendre qu'il ne s'agit pas d'une méthode d'enseignement, mais d'une voie pour faciliter le développement normal de l'enfant. Jusqu'à maintenant elle était jugée sous l'angle d'une technique pédagogique, particulièrement attirante, parce qu'elle permet aux enfants d'apprendre l'écriture et l'arithmétique quand ils sont encore petits.

Et puis ce passage, lu dans le film de Fred D., page 298 : « Le problème n'est pas tellement la « fidélité », que choisir ou non *l'éducation non directive* ; reconnaître les forces auto-constructives qui sont dans chaque enfant, ou bien adopter la voie plus expéditive, celle de la stimulation directe et de la compétition. Entre ces deux chemins il n'y a pas de compromission possible. »

J'ai déjà dit que pour moi, cette pédagogie n'était pas applicable dans le public (sauf dans le cadre d'une expérience) car les devoirs de la maîtresse Montessorienne sont à l'opposé des demandes institutionnelles. En 2001 l'inspectrice m'avait dit que ma classe était une garderie et que je devais produire les documents demandés par l'administration. J'avais écrit à cette époque : « j'ai entendu que je pouvais créer mon école privée mais pas travailler ainsi dans le cadre de l'école publique (*pour rappel, à cette époque je n'avais pas les outils Montessori*). Les enfants qui réussissent doivent-ils quitter l'école républicaine ? »

En tant qu'enseignant dans l'Institution, je devais montrer des résultats scolaires. Si j'avais été si sensible à ces passages du Perche no c'est que j'étais convaincu par les craintes de Maria Montessori et mon approche de la pédagogie Steiner m'indiquait les dangers de tout intellectualiser, et trop tôt !

Je l'explique dans le film, des gens venaient dans ma classe pour voir la méthode Montessori mais ce n'était pas la méthode Montessori. Par contre j'étais complètement dans l'ambiance et les conseils donnés plus haut. C'est la raison pour laquelle, Minou, une des observatrices qui avait entendu parler de ma classe depuis Nîmes, m'a déclaré après sa visite que j'étais plus « Montessori » qu'à l'école Montessori de Latresne, la seule à cette époque en Gironde.

A cette période, il y avait trop de demandes extérieures, c'est-à-dire trop de parents n'habitant pas la commune qui voulaient scolariser leur enfant dans notre école. Le maire avait alors changé les pratiques habituelles, il avait posé un veto. Plusieurs parents avaient cherché à acheter ou à louer sur Moulon, mais ils n'avaient pas trouvé. L'une d'elle, Anne, une amie maintenant, avait commencé une formation à Paris, pour pouvoir offrir des choses à sa fille puisqu'elle ne pouvait être scolarisée dans notre école.

Voici une autre réflexion trouvée toujours dans le même recueil, page 251 (Martha Torrence en 1996) : « Notre responsabilité est grande. Il ne s'agit pas seulement de transmettre à nos élèves un ensemble rigoureux de connaissances, mais de créer des méthodes qui libèrent la créativité et l'esprit critique, en harmonie avec notre culture. Pour le dire plus clairement, un cours mené avec des leçons frontales « de type européen » et des méthodes traditionnelles d'évaluation, nous semble totalement incompatible avec une philosophie éducative qui se fonde sur le respect de l'individu, sur les motivations personnelles, sur l'utilisation individuelle des matériels »

(1) Le « Perche no » Transmission des savoirs et épanouissement de l'enfant, textes rassemblés par Grazia Honegger Fresco et traduits par Jacqueline Lefrançois, ne se trouve pas en librairie. Pour le trouver il faut contacter Nicole Laurent 19 rue Girart de Roussillon 84000 Avignon

(2) Alexandre Mourot, Le maître est l'enfant, 2017

Téfariki

« L'éducation, personne n'y échappe, et très peu en réchappent. A l'école, en famille, dans la rue, au travail, à la télé... »

Jean-Pierre Lepri

Quand Fred R., le directeur, est arrivé à l'école, il aimait venir faire son travail administratif de direction, l'après-midi, car non seulement il observait ce qui se passait, mais en plus c'était très calme. Les enfants de moyenne section chuchotaient pour laisser dormir les petits. Quand ceux-ci arrivaient en masse après leur sieste, je devais mettre hors de portée, du matériel dangereux ou trop fragile pour eux, et les moyens n'y avaient plus accès. C'est justement ce qui intéressait les moyens, car ce matériel pédagogique les aidait à grandir. Etre calme avait donc du sens. Il fallait que les petits dorment pour qu'ils puissent travailler comme ils le voulaient.

Tout avait du sens, les enfants connaissaient les contrats. Pour avoir l'autorisation de monter dans la classe des grands, la grande section-CP de Fred R., il fallait remplir des critères : être calme, savoir finir un travail (même si la durée pouvait être élastique), savoir écrire son prénom sans le modèle, savoir faire des « coloriages magiques ». Et si les enfants ne pouvaient pas encore remplir ces critères, ce n'était pas grave, ils iraient tous chez Fred l'année suivante. Pour faire des coloriages magiques il y avait aussi des pré-requis connus de tous. Ainsi chaque élève pouvait faire son programme en fonction de ses envies.

J'ai rencontré Catherine B. au cours des réunions mensuelles de la Transition, à Créon. Un jour elle m'a dit qu'elle aimerait être petite souris pour voir ce qui se passait dans ma classe. Je lui ai dit qu'elle pouvait venir y passer un moment, ce qui l'a beaucoup surprise. La visite l'a intéressée et elle a parlé de l'après-midi qu'elle a vécu. Ce retour dans le groupe a eu des répercussions. Deux nouvelles familles du mouvement de la Transition ont scolarisé leur enfant. Bérangère, une des mamans m'a écrit ceci : « Je te remercie de nous avoir ouvert la porte de ta classe aujourd'hui... J'ai passé un très bon après-midi... Très apaisant... Simplicité, confiance et bienveillance... Cela m'a beaucoup impressionnée de voir à quel point l'atmosphère qui règne dans la classe est sereine... Cela a même déteint sur moi, je suis ressortie zen et détendue... Mieux qu'une séance de yoga, une séance dans la classe de Christian... !!

Bérangère et Mehdi m'ont confié leur fille qui avait été scolarisée un trimestre dans l'école de leur commune. Leurs valeurs éducatives étaient différentes de celles que Lola avait trouvées dans sa classe. Après trois mois de pleurs ils l'ont retirée et ils pensaient faire une éducation en famille avant que l'on se rencontre. Très vite Bérangère m'a dit qu'elle était porteuse d'un projet d'école alternative et qu'elle aimerait m'associer à l'équipe, ne serait-ce que pour apporter un regard extérieur de professionnel. C'est ainsi que j'ai travaillé sur le projet Téfariki, qui signifie créer du lien en Maori. La sœur de Bérangère vit en Nouvelle-Zélande.

Les échanges avec l'équipe ont enrichi ma classe, et mon fonctionnement a déteint sur le projet. Voici les valeurs pédagogiques de Téfariki :

- 1-Expression libre artistique et corporelle
- 2- Respects de la personnalité propre de l'enfant au sein du groupe, de son unicité
- 3- Echange, partage, entraide, coopération entre parents et enseignants, entre enfants...
- 4- Respect de soi, des autres et de l'environnement
- 5- Sensibilisation aux enjeux sociétaux de développement durable
- 6- Respect du rythme physiologique et du développement de chaque enfant
- 7- Tâtonnement expérimental : Laisser la place aux expériences personnelles, favoriser l'autonomie, l'accès à l'imaginaire
- 8- Rattachement de l'apprentissage à la réalité quotidienne
- 9- Transversalité des connaissances, favorisée notamment par la pédagogie de projet
- 10- Classe à niveaux multiples et hétérogènes (âge, milieu social, développement,..) pour créer, émulation, collaboration et échange au sein du groupe.
- 11- Organisation interactive de la vie de classe, les enfants prennent part à la gestion du groupe.
- 12- Favoriser les échanges spontanés en leur réservant un temps quotidien.

L'école n'a pas vu le jour car nous tenions à permettre aux familles modestes de pouvoir scolariser leur enfant si les parents le souhaitaient. L'équipe de l'école de la Chrysalide, qui a ouvert en septembre 2015, avait les mêmes exigences, mais elle a trouvé un lieu mis à sa disposition moyennant quelques travaux. Nous avons beaucoup cherché mais nous n'avons pas trouvé.

Au cours de nos réunions pour le projet d'école, je me suis fait des amis qui m'ont beaucoup enrichi professionnellement. J'ai découvert de nouveaux auteurs, dont Stern et Lepri.

*

J'ai fini le livre d'André Stern « Et je ne suis jamais allé à l'école » avec beaucoup d'émotion, peut-être parce qu'il raconte cette histoire d'enfance heureuse. Peut-être aussi car il illustre tant les propos de Maria Montessori. Ce n'est ni une méthode, ni un recueil de recettes, ni un manuel d'anticonformisme, ni une critique de l'école, ni une autobiographie, c'est un témoignage, une source d'inspiration.

André est un homme libre : « Je n'ai jamais été dédaigneux face à ceux qui croient en la norme, mais je n'ai jamais cherché à leur ressembler. »

Je ne veux pas tout dévoiler, j'ai toutefois envie de mettre l'eau à la bouche des lecteurs. Ses passions pour la dinanderie, la danse, la photographie, les locomotives, les autos, les boîtes de légos, la magie, et la liste serait longue, éveillent en moi un émerveillement. « Construire mes propres organes mécaniques (*avec les légos*) pour mettre en pratique et en forme une connaissance technique glanée au cours de mes recherches quotidiennes... » « Lentes explorations sonores qui permettaient de prendre conscience des consonances et des dissonances, nécessité de respecter certains schémas pour trouver l'harmonie. » Et tout est comme ça, sa découverte de la guitare, son apprentissage de la lutherie.

Voici les paroles d'un « maître », le luthier suisse Werner Schär qui l'a accueilli chez lui et dans son atelier : « Tiens, voici mes outils: mets-toi à construire une guitare. Je suis en train d'en construire une moi-même, je vais donc te faire voir tous les gestes, toutes les étapes ; mais je ne peux pas t'apprendre ce métier, je ne peux que te le montrer. »

Une autre belle découverte pendant la période Téfariki, fut celle de Jean-Pierre Lepri et de son livre *La fin de l'éducation ?* Il est préfacé par André Stern... Et dans cette préface il est question de neurobiologie dont j'ai prévu de vous parler. Jean-Pierre Lepri est docteur en éducation et en sociologie. Il a été professeur d'école, formateur d'enseignants, inspecteur, expert international. J'ai eu la chance de le rencontrer avec des amis de l'équipe Téfariki.

Je vous parlerai aussi de mon cursus scolaire, sachez avant que j'ai vécu l'échec scolaire et la perte d'estime, raison pour laquelle, peut-être, le livre d'André Stern m'a touché. J'ai le ressenti de ne pas avoir fait d'études, et l'écrit n'est pas facile pour moi. Pourtant je prends conscience que j'écris depuis longtemps, que j'aime être un passeur, oralement ou avec la plume. En juin 2013 j'ai écrit ceci après la conférence de Jean-Pierre Lepri.

« Ce ne sera pas réellement un résumé, je vais essayer, à ma manière, d'incorporer, de reprendre à mon compte des points que j'ai notés, sachant que j'avais lu son livre et que je connaissais un peu sa pensée. J'ai rencontré un sage qui s'est situé en témoin et non en expert. Après un temps d'explications il a demandé à l'auditoire de lui poser des questions. L'une d'elle était : « comment en êtes-vous arrivé là ? » Il a parlé de la métaphore du tailleur qui tape la pierre avec son marteau et son burin. Au centième coup de marteau la pierre éclate mais ce n'est pas ce coup qui a cassé la pierre, ce sont les quatre vingt dix neuf premiers. Sa

conscience s'est élevée petit à petit. En 2007 il a perdu un être qui lui était très cher et il s'est rendu compte que son bonheur dépendait d'un autre, qu'il n'était pas autonome. Ce fut le centième coup de marteau. A partir de là, il a fait l'expérience du manque et de la complétude, de la dépendance et de l'autonomie. Il a réalisé que lui seul savait ce qui était bon pour lui. Il a compris que pour les autres (et donc pour les enfants) c'était pareil, seul chacun sait ce qui est bon pour lui.

Au début de la conférence, il nous a dit qu'il est rentré à l'Ecole Normale d'Instituteur en 1957, qu'il a été instituteur, conseiller pédagogique, formateur d'enseignants, inspecteur et expert international à l'Unesco. Il a cherché dans l'histoire à quand remonte l'éducation, et il nous a donné quelques mots ayant la même racine. J'ai noté le viaduc, le duche en Italie. De 1500 à 1800 on éduque les vers à soie, on les élève. La notion d'enfant apparaît en 1700. L'éducation, dans sa forme occidentale n'arrive qu'à partir de 1800. Elle diffère dans les différentes parties du monde.

Il a expliqué qu'il y a des livres sur « on enseigne quoi », sur « on enseigne comment », mais il n'a rien trouvé sur le pourquoi, sur la finalité de l'école. Tout ce qu'il a trouvé sur la finalité de l'école, c'est la réussite scolaire, avec un conseil de l'innovation pour la réussite scolaire et une ministre déléguée, George Pau-Langevin, chargée de la réussite éducative et de la réussite scolaire... Pour lui, la finalité est d'entretenir la société capitaliste et consumériste. Les réformes ne sont que des re-formes, (on maintient toujours une forme), et il constate que les révolutions ne sont que des retours à la case départ après un tour à 360°. Il a donné une suite d'expressions qu'il met en parallèle avec éducateur/éduqué : colonisateur/colonisé, dominant/dominé car pour lui l'école est une prison au service de la société, une mise en conformité qui utilise la contrainte ou la manipulation. On y apprend le temps contraint, l'espace contraint, on y apprend à se conformer à la demande de la société. Pendant 50 ans il a essayé de la rendre la plus supportable possible, mais sans avoir la conscience de la remettre en cause. Pour lui à l'école on apprend la peur, le manque et la dépendance. Mais en faisant la découverte de la complétude et l'indépendance, il a réalisé que la peur, le manque et la dépendance ne sont pas des fatalités. Par contre dans ce contexte nouveau, l'économie ne fonctionnerait plus. Il a parlé de la complétude à vingt ans qui n'est pas la même qu'à trente ans ou qu'à quarante. Cette notion évolue au fil des ans.

L'« éducastreur » dit savoir ce qui est bon pour l'enfant mais Lepri pense que ce n'est pas juste. Pour lui le bébé puis l'enfant n'ont cessé d'apprendre, car apprendre c'est survivre. Nous apprenons sans aller à l'école. Il a parlé d'éducation au sens large, pas simplement d'enseignement, d'éducation dans les familles, dans la société. Dans les sociétés primitives où il n'y a pas d'école, les êtres apprennent des choses en conformité avec leur milieu social. Il cite souvent le livre et l'histoire d'André Stern, qui n'est jamais allé à l'école, qui n'est ni associal, ni analphabète, ni chômeur. (« Et je ne suis jamais allé à l'école »). Mais il a été nourri dans un milieu riche et bienveillant. Comme Makarenko il pense que si on veut du bien pour l'autre il faut agir sur le milieu. « Si je me sens bien dans ma peau, l'autre se sent bien ». Il ne faut rien faire, mais laisser faire. Un autre auteur est très important pour lui, Jacques Rancière qui a écrit « le maître ignorant » et qui évoque la rencontre de deux volontés.

Comme je l'ai fait, et écrit plus haut, l'autre incorpore reprend à son compte ce qu'il a appris. J'ai pu mesurer la justesse des propos de Jean-Pierre Lepri car je connais les ouvrages qu'il a cités et j'observe ce qu'il a exposé très régulièrement dans ma classe. Il a cité Confucius : « plus le maître enseigne et moins l'élève apprend ». Dans sa démarche, c'est l'élève qui va chercher son maître, celui-ci mettant les ouvrages à disposition quand la demande de l'élève s'en fait sentir, car il est très important d'apprendre et beaucoup de choses ne s'inventent pas. Il nous a dit que l'on n'avait jamais vu voler une équation à deux inconnues. Malgré son analyse très critique de l'école, il pense que c'est quand même parfois mieux qu'à la maison et il a précisé à l'auditoire qu'une prison dorée (les méthodes de la pédagogie « nouvelle ») est toutefois plus agréable qu'un lieu insalubre.

Il a fini son intervention en parlant de l'éducation authentique, une étiquette qui désigne un ensemble de réflexions sur l'éducation. Il a communiqué le site : education-authentique.org à partir duquel on peut trouver des lettres gratuites (car elles n'ont pas de prix nous a-t-il dit.). La première a été écrite en décembre 2007 et il en existe soixante deux aujourd'hui.

J'ai acheté le recueil de ces lettres ainsi que trois DVD que je pourrai prêter comme les livres qui tournent déjà régulièrement. Je veux juste en avoir pris connaissance avant, car le sujet me passionne. »

*

Notre idée de film avec Fred D. est à la croisée de toutes ces idées. C'est en sortant du cinéma de La Réole, après avoir vu « Avec conviction sans espoir » de Léandre Bergeron, puis « Etre et devenir » de Clara Bellar, projection organisée par l'association Home's couleur, que plein d'enthousiasme, nous nous sommes dits, et pourquoi pas nous ? Nous nous sommes bien sûr inspirés de tout ça pour écrire le projet Téfariki et ce livre est en lien avec le film Comment c'est l'enfance. A Moulon, plus j'avais et plus je m'inspirais de la réflexion de Lepri, des mouvements life learning et unschooling. Dans le film de Clara Bellar j'ai appris que contrairement à la France où c'est l'instruction qui est obligatoire, en Allemagne l'école est obligatoire. Sur ce point, Hitler n'a pas été dépassé. N'oublions pas qu'au début du fascisme, Mussolini était enthousiasmé par la méthode de Maria Montessori, puis qu'elle fut contrainte de quitter l'Italie, car les régimes totalitaires ne veulent pas que les enfants deviennent des individus pensants, à l'école, ou à l'extérieur, car c'est dangereux pour le système.

Après la projection du film de Fred, nous mettons ces idées en débat car cette liberté peut déranger. J'apprécie beaucoup ce qui se fait aux Amanins, où Isabelle Peloux a pris le parti de la coopération et les élèves n'ont pas cette liberté. J'apprécie tout autant ce que font les copains de la Chrysalide, cette belle école de la transition. Là encore le film Etre et devenir a dérangé. Un ami et ancien papa d'élève m'a rappelé ce que je disais en réunion de rentrée, ainsi que les copines de la PMP : « nos élèves ne font pas tout ce qu'ils veulent, mais ils veulent ce qu'ils font ». L'observation de Maria Montessori n'est peut-être pas connue, quand l'ambiance est bonne, les enfants sont bons, concentrés et calmes, et ils veulent apprendre. Je parlerai du livre de Sylvie d'Esclaibes. Au sujet de la liberté je veux évoquer ce qu'elle écrit

dans le premier chapitre où elle parle de sa joie et de sa liberté, l'été, à la ferme, avec les animaux, et de ses pleurs avant de revenir à l'école dont elle ne garde pas de bons souvenirs.

J'ai un peu travaillé aussi sur un autre projet, Piloté par une copine, enseignante universitaire en psychologie, qui rêve d'une passerelle entre l'école publique et les écoles alternatives. Je rappelle que ce sont ces alternatives que l'on retrouve dans l'école publique finlandaise, donc gardons espoir.

« Dans une dizaine d'années, il se peut que les concepts d'école et d'éducation subissent de profonds changements, il est probable que les mots « classe », « professeurs », « tableau », « élèves », « cour de récréation » deviennent obsolètes. Pour autant « apprendre » restera une activité inhérente au développement humain. Difficile de dire à quel moment le changement se fera, mais nous avons tous conscience qu'il doit s'opérer. C'est la raison pour laquelle nous devons, dès à présent, nous doter d'outils de transition. « *Passerelle* », au-delà de son statut d'école alternative, est une structure qui aura vocation à servir de lieu d'expérimentation et de formation. Elle n'a pas vocation à essaimer des écoles privées un peu partout en France mais à montrer de nouvelles manières de « faire l'école ». L'intention n'est pas tant de créer un modèle reproductible que de proposer une école ressource dans laquelle les enseignants du public pourront venir observer et se former pour essaimer les innovations sur leur lieu d'exercice. La structure associative, « *Gemmage* », sera adossée à l'école *Passerelle*, avec pour fonction d'encadrer les expérimentations et d'accompagner la structure dans sa mission de formation. »

Je vais conclure ce chapitre par un rêve de Fred Delhoume avec lequel nous échangeons beaucoup d'écrits pendant le travail sur son film. Nous les avons compilés dans « notre journal de la transition » en nous autorisant à les partager.

« Je viens de recevoir mon exemplaire de *La fin de l'éducation* : je m'y plonge en enthousiaste lentur.

J'ai commencé à naviguer entre les vidéos du site éducation-authentique : quel bonheur d'entendre - de voir - André Stern parler du jeu. Quelle sérénité, quelle présence, quelle évidence que sa vie même.

Et je me dis tout à coup : est-ce bien des "écoles" - fussent-elles parallèles, différentes, alternatives - qu'il faut construire ? Encore des écoles ? N'évoque-t-il pas le jeu des rencontres, des relations, hors-cadre, hors frontières, hors les murs, sinon ceux qui existent déjà ? Tout n'a-t-il pas déjà été construit pour cerner - et faire se rendre - le jeu, pour le clôturer dans les règles et les cadres de l'éducation ?

Ce qu'il dit du jeu, c'est tellement ce que, en tant qu'artiste, nous avons mis une vie à retrouver, non sans tâtonner, nous perdre, nous alarmer, nous plaindre aussi, avant d'être parfois heureux, et de toucher le bonheur par **étincelles**. Puisque la vie telle qu'elle est conçue ne nous a pas offert cette scène spontanément, nous l'avons créée, nous nous sommes mis en jeu pour nous réaliser en tant qu'artistes de notre vie. En nous structurant au minimum - en "associations" si bien nommées - et en faisant confiance aux rencontres et à ce qu'un collectif

peut créer au delà de la seule somme des individus qui le composent.

Tefariki a-t-il besoin d'une école ? Ne peut-il pas inventer une autre forme d'organisation pour faire vivre ce jeu collectif qui doit juste dépasser - et dépasser juste - on pourrait dire "surjouer" - la somme des jeux de chacun pour créer quelque chose de plus ?

Ne doit-on pas au contraire retrouver la force du nomadisme, du déplacement, auquel tout vrai jeu nous entraîne : en maîtriser les règles pour mieux les dépasser, se dépasser.

Ce que tu as enclenché dans ta classe, ce déplacement, cet outrage institutionnel !, ne faut-il pas en décupler le potentiel, en mobilisant, - en rendant mobile - nos idées, nos enthousiasmes, notre subversivité - dans un jeu collectif débridé. Je me mets à rêver d'une situation où l'essentiel de la journée serait constitué de "TAP" jouant avec la richesse de la trame associative existante et de ses propositions innombrables de mises en jeu collectif, et où les pédagogues interviendraient à la carte - à la marge - pour des activités d'apprentissages décidées en fonction des besoins du jeu...

Les associations auraient leurs locaux, elles seraient, l' "école", et les "enseignants", ne seraient plus alors que véhicules - "auto mobiles" - se déplaçant là où on les appellerait... Que de créations d'emploi en perspectives... »

(1) André Stern, Et je ne suis jamais allé à l'école, Actes Sud, 2011

(2) Jean-Pierre Lepri, La fin de l'éducation? , l'Instant Présent, 2012

L'amour

« Lorsqu'on choisit ce métier, il faut aimer les jeunes et être prêts à leur donner énormément sans attendre quoi que ce soit en retour. »

Sylvie d'Esclaibes

Une année, j'ai eu Mélanie notre fille dans ma classe. Je donnais beaucoup à mes élèves, pourquoi pas à ma fille. Sylvie, ma femme ne voulait pas en entendre parler, car pour elle, un maître est plus dur avec son enfant qu'avec les autres élèves, veuille réminiscence de son vécu d'écolière. Mélanie devait entrer en moyenne section à Créon avec l'enseignante qui avait sévit avec notre fils. « Je n'aurais jamais cru qu'il puisse tracer un triangle » avait-elle dit à Sylvie l'année suivante alors que Julien dessinait dans la terre du trottoir. Je me demandais comment convaincre Sylvie quand une question m'a traversé l'esprit : « Pour Mélanie tu veux du vivant ou du morbide ? » Sa réponse a été aussi immédiate.

Quinze jours plus tard j'ai cru avoir fait une erreur suite à l'incident qu'il y avait eu à l'école: elle s'était comportée comme chez nous, avec de vives colères. Le soir, en allant la coucher comme habituellement, je lui expliqué que je ne pourrais peut-être pas la garder dans l'école de Sainte-Terre. A l'école j'étais le maître des élèves, je n'étais pas le papa des enfants. Et je lui dis que ce jour-là j'avais été son papa à l'école ce qui n'était pas possible. Pourquoi alors ne serai-je pas le papa des autres enfants ? Je ne lui ai jamais répété. Elle allait avoir quatre ans deux mois plus tard mais elle avait bien compris et elle fut toujours une élève, sauf à la sortie des classes ce qui étonnait toujours l'assistante maternelle. « Oui Josette, mais là c'est l'heure des mamans et des papas !!! »

Cette année fut un régal pour notre famille. La relation entre Mélanie et sa mère fut un bonheur pour Sylvie, ainsi bien sûr que pour Mélanie. L'enseignant que j'étais observait des choses passionnantes et le papa ne savait rien de ce qui se passait à l'école, si bien que quand Sylvie me posait des questions au sujet de l'école, je lui répondais qu'elle n'avait qu'à prendre un rendez-vous. Nous montions régulièrement dans une grange dans les Pyrénées. Il fallait trois quarts d'heure en moyenne pour un adulte, donc beaucoup plus pour un jeune enfant. La première fois qu'elle a marché seule jusqu'à la grange, toute heureuse quand elle est arrivée, elle a demandé un crayon à Sylvie. Elle voulait lui montrer que tout comme elle avait marché seule, elle pouvait écrire son prénom sans modèle. C'est Sylvie qui m'avait raconté cette anecdote, j'étais redescendu chercher un second sac de ravitaillement. Ce fut important pour moi de savoir ça, car n'importe quel autre élève pouvait réagir ainsi.

Malgré cette année merveilleuse, et ce que j'ai appris en observant Mélanie dans des situations très différentes, (son maître voyait ce que seuls les papas voient d'habitude), c'est Julien qui m'a le plus appris dans ma carrière professionnelle. Nous étions si différents que l'acceptation de l'autre n'était pas facile et j'ai beaucoup travaillé, mon empathie, la compréhension de choses qui m'étaient difficiles à comprendre. Donc il y a eu des répercussions dans mes classes. J'étais plein d'amour pour mes enfants, c'est l'amour qui m'a aidé à comprendre Julien.

Le jour de la rentrée scolaire 2014, la première rentrée où j'étais à la retraite, j'ai entendu Céline Alvarez sur France Inter qui disait des choses extraordinaires. Julien était avec moi et il n'en revenait pas. Pour ma part, j'ai été frappé par Patrick Cohen car je suis retourné voir l'émission sur internet. Le journaliste ne posait presque plus de questions tant il était attentif au discours. Céline Alvarez a été critiquée, parce que trop médiatisée, elle a aussi été adulée. Pour ma part j'entendais des choses intéressantes. Je pense de toute façon que l'on reçoit une lecture avec ce que l'on est, et que dix lecteurs voyant le même texte ne retiendront pas la même chose. Son livre m'a ému notamment parce qu'elle parle d'amour.

J'ai aimé la réponse qu'elle fait à une personne pleine de bonnes intentions qui voulait aider des adolescents issus de milieux défavorisés. Pour s'épanouir et apprendre, les jeunes ont besoin **d'amour, de liberté, de liens et de sens**.

Domie, la femme de Fred D. fait de la lecture théâtralisée comme lui. Elle prolonge toujours ses lectures par quelque chose qui est en lien. Il y a quelques années après la lecture du roman de Jeanne Benameur, les Demeurées, elle m'a demandé de présenter le fonctionnement de ma classe. « On ne fait pas accéder au savoir les êtres malgré eux. Ce ne serait pas du bonheur et apprendre est une joie ». (*Un passage du roman*) Elle m'avait écrit : « Je sais que tu peux transmettre cette joie là et que tu fais de cet acte une vraie mission. J'ai envie que tu puisses raconter un peu comment tu travailles, qu'est-ce que c'est ce métier d'apprendre. J'ai envie que tu te laisses porter par le texte, et que tu dises comment il résonne en toi. Cette demande est aussi très intuitive. »

Avant de parler j'avais donné un écrit sur lequel on pouvait lire : « Il y a quelques années, à l'époque où les RASED existaient encore, les personnes de tous ceux des deux circonscriptions de Libourne s'étaient réunies autour du thème de la précocité de certains enfants. Une psychologue spécialisée de cette notion et une enseignante avaient animé la rencontre. Une amie, rééducatrice spécialisée m'avait parlé de cette réunion qui avait semé l'émoi : Les inspecteurs avaient invité « une secte ». Par le biais de mon amie j'avais pu entrer en contact avec l'enseignante qui les avait choqués. « Ils ne comprenaient rien, ils m'agaçaient, alors je les ai provoqués en leur disant que les enfants avaient besoin d'amour. Ils m'avaient répondu qu'ils aimaient leurs élèves mais je leur ai dit que je parlais d'amour avec un grand A. » Comme dans l'histoire des Demeurées, j'avais évoqué cet Amour dans ma classe, comme en parle Céline Alvarez dans son livre.

J'avais aussi écrit au sujet de ce violoniste que j'avais entendu à la radio : « Didier Lockwood, virtuose du violon, m'a marqué lors de l'émission Le Grand Entretien de François Busnel. Il a fait la différence entre la musique des yeux et celles des oreilles, la musique écrite et l'improvisation. L'improvisation est vivante, pas la lecture. Ses paroles ont une portée aussi philosophique que musicale. Parlant de l'improvisation, il dit que c'est une suite d'erreurs maîtrisées où l'on restitue des équilibres et des déséquilibres. Il dit aussi que

c'est la permission de pouvoir ne pas être parfait et que la perfection c'est la mort de la sensibilité et de l'expression artistique. Il ne cherche donc pas la perfection mais il cherche à faire de son mieux en respectant les règles fondamentales, car s'il n'y a pas de failles c'est la mort de la poésie. Si je parle de ce violoniste c'est parce que l'enseignement est pour moi plus qu'une mission, c'est un art. Didier Lockwood déclare que le matin en se levant on ne sait pas tout ce que l'on va dire au cours de la journée. »

Maria Montessori ne savait pas à l'avance ce qu'elle allait faire chaque jour, mais elle connaissait ses ateliers, comment les présenter, et surtout respecter l'enfant pour ne pas entraver ses besoins. J'avais présenté ma classe dans cet esprit.

Pour revenir à Céline Alvarez, je m'étais aussi reconnu dans le fait, que, l'essentiel n'est pas le matériel – que ce soit à l'école ou à la maison – mais toutes les expériences vivantes, riches, immersives et réelles que nous pouvons offrir aux enfants.

Page 392 elle parle de la différence : « Puisque tous les enfants approfondissaient les sujets proposés à leur rythme, dans la joie, seul ou avec l'aide de l'autre, ils se sentaient *tous* uniques. La norme c'était la différence et non pas la ressemblance. » A Moulon c'est quelque chose dont on parlait souvent, « nous sommes tous différents ».

Quant à la conclusion, c'est une pure merveille que je laisse découvrir. Quand on partage une vision humaniste, et donc les valeurs de Maria Montessori, on ne peut que la trouver magnifique.

*

J'ai vécu cette impression d'amour en découvrant un autre livre sur la pédagogie Montessori, Montessori partout et pour tous de Sylvie d'Esclaibes. Dans l'avant-propos elle parle de sa découverte de Montessori par nécessité, celle d'une maman en quête d'une autre manière d'apprendre, afin que les êtres deviennent libres et construisent un monde meilleur.

Page 237, parlant des lycéens avec lesquels elle travaille en tant que directrice, elle insiste sur l'importance de l'Amour : « Lorsqu'on choisit ce métier, il faut aimer les jeunes et être prêt à leur donner énormément sans attendre quoi que ce soit en retour. Juste les aimer et mettre tout en œuvre pour leur permettre de se construire, de réussir leurs examens, et de développer leur confiance en eux-mêmes. Et surtout ne rien demander. A ce moment-là vous serez surpris comme vous recevrez tellement même au-delà de ce que vous pouviez imaginer.»

Je recommande vivement ce livre plein d'émotion, quand elle aborde sa vie, et de nombreuses histoires d'élèves. Elle amène aussi une réflexion pédagogique, pratique et détaillée de qualité. Je rencontre pas mal d'enseignants de l'école publique, surtout en Gironde, qui sont intéressés par la pédagogie Montessori. Qu'ils sachent que Sylvie d'Esclaibes est formatrice à Gradignan, dans la banlieue bordelaise, dans l'école de sa fille Noémie.

J'ai connu Karine, une personne vivant dans mon village, par l'intermédiaire de notre secrétaire de mairie. Elle assure le secrétariat à temps partiel dans l'école Montessori de

Gradignan. En fin d'année scolaire elle était toute heureuse de m'envoyer ceci : « Pour info, Céline, que tu avais rencontrée lors de la projection avec les instits, vient de faire la formation Montessori avec Sylvie d'Esclaibes et elle est ravie ! Elle a hâte de mettre plein de choses en place encore dans sa classe. » C'est d'autant plus intéressant que Céline travaille dans le public. Je trouve toutefois navrant que les professeurs d'école soient obligés de payer leur formation continue dans le privé quand ils veulent offrir du mieux vivre et du mieux être à leurs élèves.

Après la période noire qui a vu disparaître les IUFM, la formation revient avec l'ESPE mais de manière incomplète comme me l'a écrit une amie, elle-même enseignante universitaire en psychologie : « La didactique est enseignée au sein de la formation disciplinaire et ensuite il y a des enseignements transversaux à la gestion de classe, à la diversité des élèves, à l'autorité, au rapport aux familles...mais il n'existe pas vraiment de moments pour réfléchir à des aspects pédagogiques détachés des contenus, autrement dit des réflexions sur le rôle médiateur de l'adulte auprès de jeunes enfants qui doivent devenir des jeunes élèves. »

Karine a monté une association dont le but est de présenter cette méthode en direction des familles car il y a beaucoup à faire dans ce sens là aussi. C'est un plaisir de voir le travail de personnes bénévoles au service des enfants. Karine m'a présenté Sylvie D'Esclaibes, avec laquelle j'ai un peu correspondu : « Merci infiniment pour la façon dont vous parlez de mon livre. J'en suis extrêmement touchée. J'aimerais tellement que l'école change pour que tous les enfants puissent être heureux, d'aller à l'école, et de bien apprendre. »

Une fois de plus, j'ai relevé combien nos histoires personnelles influencent nos vies, et donc nos parcours professionnels. Tous les trois avec Céline A. et Sylvie d'E. nous avons travaillé la pédagogie Montessori mais nos pratiques étaient très différentes.

*

En rencontrant des enseignants sur mon temps de retraite, avec le film Comment c'est l'enfance, avec cet écrit, je m'investis moi aussi, à ma mesure, pour que les enfants soient heureux d'apprendre à l'école, et je dirai même, hors de l'école. Quand les étincelles ont été allumées, elles brillent en tous lieux.

Pour conclure, je vous livre cette réflexion: « La confiance en la volonté d'apprendre, propre à chaque élève, devrait être un pré-requis pour tous les enseignants. Ce n'est malheureusement pas le cas, c'est vrai, et j'y vois deux raisons :

- la formation des enseignants a été vraiment démontée pièce par pièce
- le recrutement a été modifié (un concours axé sur des savoirs, peu sur une capacité à inventer, à créer, à innover à partir d'un environnement, et qui favorise les "bons élèves" adeptes de l'apprentissage pour l'apprentissage);

et beaucoup d'obstacles :

- des médias qui font chambre d'échos à tous les mécontentements aussi futiles soient-ils;
- une lecture trop mot à mot de textes officiels (en maternelle comme en élémentaire) qui provoque une perte de sens : les compétences sont largement oubliées au profit des savoirs des programmes (cela rejoint la manière dont sont recrutés les enseignants et plus largement les professionnels de l'Education Nationale) ;
- l'apparition de la photocopieuse dans les écoles maternelles qui a fait "croire" à beaucoup, que plus on remplissait de fiches, plus on travaillait ;
- une forme de paresse intellectuelle (et la "masterisation ") qui a éloigné les professionnels des élèves qui sont devenus au fil des années des boîtes noires dans laquelle on enfournait pèle mèle de savoirs dépourvus de sens. Dans le secondaire, on voit bien la résistance aux EPI qui devraient donner sens aux savoirs
- une fatigue des enseignants face à une société qui veut tout et très vite (et change souvent d'avis à coup de clairon médiatique) alors que le temps d'apprentissage doit être long, progressif, constant et ajusté aux goûts, aux profils de chaque élève (Ah la fameuse ZPD de Vygotski !). Ils ont souvent cédé pour des tas de raisons plus ou moins légitimes (acheter une sorte de paix sociale, des constructions personnelles, l'imitation...) à la volonté du vite, vite, vite contreproductive parce qu'un enfant est forcément singulier et n'est surtout pas un robot.

(1) Céline Alvarez, Les lois naturelles de l'enfant, Les Arènes, 2016

(2) Sylvie d'Esclaibes, Montessori partout et pour tous, Balland, 2016

Les neurosciences

« On savait que c'était l'entité la plus complexe de l'univers connu, mais le feu d'artifice de découvertes récentes dépasse l'entendement et fait exploser tous les schémas : notre cerveau est beaucoup plus fabuleux qu'on le croyait. »

Patrice Van Eersel

J'avais entendu parler du livre *Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner*, dans un premier temps je ne me suis pas précipité dessus, puis je l'ai tenu entre les mains, j'ai lu le nom des intervenants... je l'ai alors ouvert avec grand intérêt, puis dévoré. Je l'ai lu en même temps que *l'Étincelle* et je trouvais qu'ils se complétaient bien car presque chaque page m'amenait à faire des liens avec mon vécu, avec la pédagogie, avec Jake. J'ai aussi pensé à ce que j'avais lu dans le livre de Céline Alvarez et entendu dans le film *L'Odyssée de l'Empathie*, de Michel Meignant et de Mario Viana, avec tous ces apports des neurosciences.

J'ai toujours aimé les livres de Van Eersel, dès l'avant propos celui-ci me donnait envie de m'y plonger. Il parle d'un feu d'artifice de découvertes récentes qui dépassent l'entendement : le cerveau est totalement élastique, totalement social et nous sommes « neuronalement » constitués pour entrer en empathie avec autrui et aller à son secours.

Depuis mon adolescence, je m'accrochais avec mon père qui disait toujours « c'est génétique », et j'entendais « on n'y peut rien ». J'avais travaillé l'histoire de Victor de l'Aveyron en philo puis en psychopédagogie à l'EN et je connaissais l'importance du « culturel ». J'avais observé des changements énormes, par exemple chez la petite Nadège, qui m'avaient amené à écrire mon mémoire de fin de formation. La nouveauté avec ce livre c'est qu'il y a des explications. « L'imagerie des neurobiologistes est devenue stupéfiante. Pour ce qui est des neurones miroirs, il est certain qu'un cerveau seul, même sain, ne fonctionne pas. Il faut au moins un autre cerveau pour se développer. »

Je trouve capital cet échange. A la question de Van Eersel : « Les développements récents en neuropsychologie confortés par les nouvelles techniques d'imagerie ne peuvent-ils pas réconcilier les deux branches ennemies que sont la psychanalyse et la psychothérapie d'un côté, la neurologie et la neuropsychiatrie de l'autre ? » Cyrulnik répond : « Un choix dogmatique, une pensée paresseuse ne donne que la moitié d'un savoir mais permet d'assoir un pouvoir. » J'emploie souvent cette image, la vie n'est pas blanche ou noire, c'est une multitude de gris. Pages 196 et 197 Thierry Janssen parle du combat stérile entre les trois grandes voies de la psychologie du XX^{ème} siècle qui décrivent chacune un aspect « du phénomène humain » : la psychanalyse qui a exploré les forces sombres et non conscientisées, le comportementalisme qui a montré le poids des conditionnements, des expériences du passé et la culture des individus, et la psychologie humaniste qui a actualisé le potentiel lumineux. Pour lui il est important d'intégrer ces trois représentations de nous-mêmes dans une vision plus large qui donne accès à la connaissance de qui nous sommes vraiment.

J'ai appris qu'après un accident de la route, un motard qui a eu une partie du cerveau détruite, peut retrouver des fonctions car non seulement, les neurones peuvent repousser, ils

s'interconnectent, et de plus une partie du cerveau dont ce n'était pas la fonction récupère la fonction de la partie détruite !!!

J'ai fait tant de découvertes que je ne les citerai pas toutes, mais en lien avec la pédagogie, celle-ci est importante. Avant les gens se déculpabilisaient en disant que la personne avait une malformation cérébrale, or les neurosciences montrent le contraire. Une carence affective provoque une atrophie fronto-lobique et des chercheurs ont montré qu'après une année passée dans une famille d'accueil bienveillante, les orphelins voyaient leur cerveau se modifier. A l'époque de Maria Montessori il n'y avait pas d'images cérébrales, mais elle avait observé que les enfants arriérés dont elle s'était occupée, pouvaient avoir de meilleurs résultats que les enfants normaux après avoir travaillé selon ses indications. Céline Alvarez parle de notre responsabilité quand on a la connaissance de l'apport des neurosciences.

J'invite à lire la page 68 du livre sur le cerveau, et les suivantes, au sujet de la mise en résonance des systèmes nerveux et de la puissance de l'amour. Là encore, quelle responsabilité, surtout quand on sait que les relations harmonieuses entre les enseignants et les élèves mettent en phase « les chronomètres neuronaux », ce qui amène un bonheur partagé.

Il est beaucoup question de cette notion dans un film de Michel Meignant où la psychothérapeute Isabelle Filliozat et la pédiatre Catherine Guegen parlent de l'ocytocine. Quand on présente la vidéo d'un enfant qui pleure, l'IRM fonctionnel du cerveau d'un adulte, parent, montre que ce cerveau est inondé d'ocytocine, l'hormone du bonheur et de l'empathie. A condition, et j'y reviendrai, que le parent aie reçu l'attachement dont il avait besoin. Une conversation agréable, un regard chaleureux, des mots affectueux, une main empathique, une caresse, amènent ce « flot » d'ocytocine. Isabelle Filliozat s'oppose à la fin du film à ce qu'on a raconté : l'humain est mauvais et il faut l'éduquer. Elle nous dit que les neurosciences ont montré le contraire, confirmant ainsi les observations de Maria Montessori. Elle nous dit aussi que l'empathie est naturelle chez l'enfant que le tout petit enfant développe même une morale.

Dans ce livre, pages 144 et suivantes, en lisant Christophe André, j'ai pris conscience ce que j'avais observé pendant des années. En classe nous faisons des exercices autour du calme, du silence, de la respiration, comme par exemple le jeu de l'horloge. Dans la salle de regroupement où nous étions assis en rond, je plaçais l'horloge au centre, nous fermions les yeux, et nous nous concentrons pour percevoir le tic-tac au milieu des bruits de la rue, de l'école, de la classe. Au bout d'un moment nous ouvrons les yeux en applaudissant, parfois très fort, un moyen de se défouler avant parfois de recommencer.

Je disais souvent aux visiteurs que je ne travaillais pas. Je faisais beaucoup de photographies en classe. Ça permettait des ateliers de langage très intéressants, les parents pouvaient voir ce que les enfants faisaient en classe, je les vendais au profit de la coopérative afin d'enrichir encore plus les ateliers de la classe. C'était une façon aussi de prendre du recul. En photographie quand on prend du recul, on augmente son champ visuel... Et puis, quand l'ambiance, chère à Maria Montessori, était installée, je laissais faire. La lecture de ce livre a été pour moi comme une méditation, car j'ai repensé à divers moments de la classe. J'ai lu en

prenant des notes, ce que je fais souvent avec certains livres, et en m'arrêtant momentanément pour laisser courir mon esprit. Pour rappel je l'ai terminé juste avant de commencer celui de Kristine Barnett, l'étincelle de cet écrit.

(1) Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner, Patrice Van Eersel, Poche, Albin Michel,
2012

Les fausses notes

« En musique, des Clés sont nécessaires pour organiser les sons : La Clé de Sol, la Clé de fa, la Clé d'Ut. La Clé d'Être s'applique à la musique de la vie. Elle harmonise ce que vous êtes, avec, inévitablement, vos « fausses notes », commises ou subies. »

Marc Vella

En mars 2016 Marc Millgram, un des porteurs de l'école de la Chrysalide a fait venir Marc Vella à Captieux pour dégager des bénéfices afin de réduire les frais des familles qui scolarisent leurs enfants dans cette école. Pianiste virtuose, Marc Vella donne des récitals et des conférences dans le monde entier. Avec son piano à queue sur une remorque, il a traversé plus de quarante pays. Il soutient des projets alternatifs (éducation, agriculture, médecine), et à Captieux, il a partagé la recette au profit de la Chrysalide. Après son concert-conférence il a invité Marc M. à monter sur scène pour jouer de la musique à quatre mains. A la fin, ce dernier ému, a déclaré qu'il avait été traversé par la musique.

Plusieurs années auparavant, j'avais vu un de des films de Marc Vella, La Caravane Amoureuse. Ce soir là, j'ai acheté deux livres dont Eloge de la fausse note (1), une découverte pour moi, que je conseille régulièrement. « La grâce n'est pas réservée à Mozart : chacun peut y aspirer, pour peu qu'il croie en lui-même et en sa propre musique intérieure. Véritable hymne à l'amour, ce livre nous engage à voir au-delà des chemins tout tracés. Echecs, comportements négatifs et destructeurs, frustrations quotidiennes, insatisfactions, déprimés, incapacités à aimer et à être aimé : toutes ces fausses notes de la vie sont autant d'occasions d'apprendre, d'avancer, de grandir et de se renouveler. » Marc Vella évoque son enfance, il sait de quoi il parle en parlant des fausses notes. Il a appris à les harmoniser, sur son piano, et dans sa vie.

Après nos lectures sur la puissance de l'amour, la plasticité du cerveau, cet auteur nous montre des voies. En lisant Céline Alvarez, j'avais de suite adhéré à son discours. Je pensais à sa démarche expérimentale qui lui avait permis de vraiment pratiquer la méthode Montessori dans le public, « à la mode Alvarez » toutefois. Le fait qu'il y ait eu des chercheurs a dû enrichir énormément son travail. Au fil des pages je voyais mes imperfections, en me disant toutefois qu'il ne fallait pas comparer, car les conditions n'étaient pas les mêmes.

*

A la veille de mon départ à la retraite, une élue m'a demandé si je voulais bien faire mon portrait, afin de l'insérer dans le journal municipal :

« Ma vie a été une insurrection singulière. *Je fais allusion au roman de Jeanne Benameur « les insurrections singulières », livre que j'ai beaucoup aimé.* J'ai eu une éducation on ne peut plus dans le moule, bien cadenassée, où la peur du manque régnait. Premier de la classe en primaire, assez bon élève au collège j'ai commencé ma rébellion en seconde quand ma mère a voulu que j'aille dans la filière scientifique. J'étais sérieux dans mes entraînements en section sport-études, c'est ce qui m'a sauvé de l'exclusion du lycée. Sans le bac, pas de concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs. A l'oral j'ai dû m'exprimer sur l'introspection. La définition était dans la question, heureusement pour moi: « les chemins de la connaissance de soi ». J'ai eu une éducation très matérialiste, mais je suis allé au catéchisme comme presque tous les enfants de ma génération. Ca a nourri mon insurrection, contre tous les dogmes, les religions, les syndicats, les partis politiques, les courants pédagogiques, les courants de pensée... »

Insurrection et introspection ont été deux choses importantes dans ma vie. Quitter les chemins tous tracés et se connaître pour se renouveler. Pour travailler avec l'autre, avec les enfants, il est fondamental, de se connaître. C'est un point que je défends fréquemment.

Se connaître n'est pas chose facile. Je commence à glisser vers la deuxième partie du titre : « merveilleux ». Je vous dirai à quelle occasion j'ai été amené à découvrir Ho'oponopono. C'est un livre (2) que j'ai médité tous les jours pendant au moins une année. « Il est absolument nécessaire d'accueillir, de reconnaître puis d'accepter ses propres défauts. Ils sont notre part d'ombre, c'est cette partie de nous-mêmes que nous avons tenté d'occulter et de nier. Nous arrivons à nous mentir à nous-mêmes parce que nous trouvons ces défauts insupportables. » Et plus bas : « Comme tout être humain, à la naissance, nous nous portions un amour sans faille. De même, quand nous étions petit enfant, nous n'avions aucune peine à nous accepter tels que nous étions. Nous le faisons sans aucune honte, sans peur, sans porter aucun jugement sur nous-mêmes, ne sachant vivre que le moment présent et nous exprimant sans entraves. Mais peu à peu, afin d'être reconnus, acceptés et par peur de nous sentir rejetés par la famille d'abord, par tous les autres ensuite, nous avons progressivement fermé les portes sur toutes ces zones d'ombre ne correspondant pas aux valeurs reconnues par tous.

Anne, la maman qui n'avait pas pu scolariser sa fille à Moulon et qui s'est formée à Paris, me donne régulièrement beaucoup d'informations. C'est elle qui m'a prêté l'excellent film, L'Odyssée de l'Empathie, (3) cité au chapitre précédent. Ce film qui traite le sujet de la violence éducative parle très bien de ces fausses notes de la vie.

Thomas Masson, rédacteur d'une société altruiste a interrogé Mario Viana sur le pourquoi de son documentaire: « Avec Michel Meignant, nous faisons des films dits scientifiques, depuis une vingtaine d'années. Un jour Michel m'appelle et il me dit « as-tu entendu parler de ce chiffre officiel : 700 enfants meurent chaque année en France des suites de violences

familiales ? » Je n'en savais rien; pour moi c'était trop énorme, impossible. Du coup nous nous sommes dit que nous devions réagir.

De là est venue l'idée de réaliser le film "L'Odyssée de l'empathie". Nous avons commencé nos recherches pour comprendre pourquoi les hommes sont si violents, à l'aide des neurosciences. Grâce à cette approche scientifique, tout change : nous allons au-delà des systèmes de croyances. »

Thomas Masson a ensuite demandé à Michel Meignant quel était le message du film: « Il est double : expliquer pourquoi on est si violents et démontrer les façons d'arrêter cette violence éducative ordinaire, à l'aide d'une parentalité positive, d'une éducation bienveillante. Ce changement, ce comportement non-violent, peut commencer pour un enfant dès sa période in utero. »

En écrivant, je me suis souvenu des séances d'haptonomie que nous faisons avec nos enfants avant leur naissance. Mais aussi des moments conflictuels où je n'ai pas toujours été « bon », à la maison comme à l'école.

Dans le film, on voit Isabelle Filliozat, s'interroger sur la violence des parents français qui frappent leurs enfants, et dire que lorsque les adultes essaient de justifier leurs actes ça leur permet d'éviter de sentir la douleur de leur propre enfance. Elle parle de la dissonance cognitive, c'est-à-dire, le décalage entre les comportements et les croyances, les pensées. Elle nous dit aussi que lorsque cette dissonance est trop forte, il est plus facile à l'adulte de modifier ses croyances que ses comportements et de déclarer que ce n'est pas si grave, que c'est pour le bien de l'enfant. Dans le chapitre précédent je citais les images de l'IRM fonctionnel, et de la vidéo qui provoquait l'afflux d'ocytocine, mais pas chez tous, car chez ceux qui ont été frappés, humiliés, rejetés, il n'y a pas d'ocytocine. La pédiatre Catherine Guegen parle des études qui montrent que des femmes maltraitées, n'ayant pas reçu d'empathie, et n'ayant donc pas secrété d'ocytocine, n'éprouvent rien quand elles ont leur enfant dans leurs bras, et que ce n'est pas de leur faute. Elle dit, qu'il y a toujours des cercles vertueux ou des cercles vicieux, selon ce que l'on vit, et qu'il peut y avoir de la résilience si le traumatisme n'a pas été trop important, mais à condition de rencontrer des personnes empathiques qui soutiennent la personne.

Ce film m'a rappelé le livre que j'avais lu pendant que je travaillais sur le projet Téfariki: Notre corps ne ment jamais d'Alice Miller. (4) « Non, nous ne sommes pas obligés d'être de « bons » enfants de nos parents, s'ils nous ont fait du mal et s'ils continuent de pratiquer le chantage affectif. Oui, c'est notre responsabilité que d'être attentifs aux signaux d'alerte que nous envoie notre corps. Oui au terme de ce chemin exigeant par lequel nous acceptons de relire l'histoire de nos rapports avec nos parents, il y a l'espoir de naître à une authentique liberté intérieure.

Depuis quelques années je rencontre Catherine E. une collègue du public amoureuse de musique celtique et passionnée de pédagogie. Nous échangeons un peu chaque été à Albiez.

Cette année elle m'a dit qu'elle avait regardé le film Comment c'est l'enfance, et qu'elle aimerait parler de mes recettes. Je lui ai répondu que bien sûr je n'en avais pas. J'ai employé les mots sauce et cuisine dans cet écrit, peut-être parce que nous en avons parlé tous les deux. Chaque enseignant fait sa cuisine, avec son histoire tout d'abord, puis avec ses rencontres : les lectures, les films, tous les domaines artistiques, ses passions, ses rencontres humaines, les accidents de parcours, bref sa vie. C'est pour cela que je dis toujours : on enseigne ce qu'on est, avant de faire du Freinet du Steiner ou du Montessori. L'an dernier je lui avais parlé du cadeau que je m'étais offert en 2015, après l'avoir rencontrée à Albiez. Depuis je vois mon verre à moitié plein et je fais des « choses pour » au lieu de faire des « choses contre ».

Jusqu'à l'été 2015, je voyais mon verre à moitié vide, et bien qu'heureux dans ma vie de famille et ma vie de couple, bien qu'heureux d'être à la retraite et d'avoir fini ma carrière de façon très agréable, l'idée de vivre vieux dans ce monde de crises ne m'attirait pas vraiment. Quand on met de mauvaises idées dans sa tête, certains diront que l'on produit de mauvaises choses dans sa vie. Je le disais autrement, « j'ai glissé un virus dans mon disque dur interne ». J'avais un cancer de la prostate.

Ma femme était raillée au lycée parce qu'elle pensait que le bonheur, c'est de cultiver son jardin, au sens propre comme au sens figuré. Au printemps elle m'a envoyé ceci depuis son bureau: "La seule façon d'être profondément serein est de croire non pas en un résultat précis, mais en notre capacité à accueillir tous les résultats possibles, exactement tels qu'ils sont, à chaque moment de notre vie. Oui, la seule chose en laquelle on peut vraiment avoir confiance est que quoi qu'il advienne, on pourra toujours s'incliner devant la réalité et choisir d'en faire une amie, aussi grands soient les défis."

J'avais réfléchi. Je n'avais pas peur, j'avais simplement encore des choses à vivre avec mes proches. Je venais de changer de disque dur, j'étais guéri. Plusieurs personnes m'ont quand même fortement incité à me faire opérer, ce qui ne m'enchantait pas.

Je décide de me faire opérer, tout en assumant sereinement cette épreuve, mais je décide aussi de me protéger, de me taire, et très peu de gens sont au courant. J'ai choisi d'être dans la vie, je ne veux pas passer mon temps à parler de maladie et à répondre aux peurs des gens rencontrés. Comme je n'ai aucune douleur et une grande forme, tant physique que psychologique, personne ne se doute de rien.

Les relations ne sont pas simples avec mes parents. Même après l'opération je n'ai pas envie de les informer. Je reçois un mail de ma mère, je n'ai pas envie de mentir. Une longue lettre les informera, leur expliquera tout ce que j'ai sur le cœur, et pourquoi je sens un mur entre nous.

« Je revendique le besoin de faire mes expériences pour démolir le mur qui nous sépare, mais à condition d'avoir le droit de me tromper, et surtout sans être jugé. C'est tout le problème de l'Education Nationale et de la construction du mur entre les profs et les élèves. C'est la raison pour laquelle mes élèves apprenaient de façon spectaculaire, ils étaient libres de faire leurs expériences et surtout ils avaient le droit de se tromper.

Mais mes parents n'ont pas eu cette éducation quand ils étaient enfants. Ils n'ont pas eu une prof de philo chez qui j'allais en vélo prendre des cours « de réflexion ». Ils n'ont pas fait le travail d'introspection qui est le mien depuis 1978, quand je suis tombé sur ce sujet « l'introspection » pour le concours de l'École Normale. »

J'écris aussi dans cette lettre que chaque petit être a besoin de beaucoup d'empathie, d'amour, de confiance et de patience, que je l'ai mesuré dans ma classe où j'ai su cultiver ces qualités et obtenir des résultats au-dessus de toute espérance, que j'ai éprouvé mes valeurs pédagogiques et philosophiques, que j'ai mis mes pensées en action et que j'ai mesuré les résultats, et que **NON, l'enfant n'est pas un animal qu'il faut dresser.**

J'ai beaucoup de tendresse et de compassion pour les enfants qu'ont été mes parents, ainsi que pour les adultes qu'ils sont. Nous avons vu ensemble le film L'Odyssée de l'empathie et j'ai pu comprendre ce qu'est la dissonance cognitive. Quinze jours après la projection, mon père ne se souvenait pas du contenu du film.

En juillet 2015 j'avais rencontré Violaine, une thérapeute holistique conseillée par l'acupuncteur de la famille, pour travailler en EMDR afin de décrypter le nœud du problème. Voici ce que je retiens de la conclusion de la séance : « Vous êtes né pour rompre le charme, un secret de famille qui pèse sur elle depuis des générations : la violence, physique, mais aussi surtout psychologique. Votre naissance a été difficile car vous avez perçu l'ampleur de votre mission. » Ainsi que d'autres, elle avait pointé le « sois parfait, sois le premier, sois comme il Faut que tu sois, bref le contraire de l'empathie. Mais eux n'ont pas connu cette empathie de la part de leurs parents, qui eux-mêmes ne l'avaient pas connue des leurs.

Nous avons un film sur un berger savoyard qui déclare ne pas dresser son chien mais l'élever en expliquant la différence. J'ai l'impression d'avoir été dressé et malgré un long travail sur moi-même je n'ai pas toujours su éviter les effets de cette éducation.

J'ai aussi écrit sur ma lettre : « Mes parents voudront-ils, pourront-ils, faire leur part pour démonter ce mur qui nous sépare et accepter ma différence sans la juger. J'ai payé très cher pour proposer cette solution. Une longue réanimation m'a permis de revenir à la vie il y a trente ans, mon cancer de la prostate me montre à quel point la vie est belle, même si le mur devait rester en l'état. Je souhaite qu'il y ait une belle rencontre d'âme. Mais c'est décidé, pour ma femme et pour mes enfants, mais avant tout pour moi-même, j'ai décidé de vivre même si ce mur devait continuer à nous séparer. »

Nos relations sont tendres et apaisées mais je ne suis pas sûr que le message soit passé.

A Captieux, j'avais acheté deux livres de Marc Vella. Le second est La clé d'Être. (5) J'en parle moins souvent aux enseignants, c'est toutefois un livre passionnant. Voici une partie de la quatrième de couverture : « En musique, des Clés sont nécessaires pour organiser les sons : la Clé de Sol, la Clé de Fa, la Clé d'Ut. La Clé d'Être s'applique à la vie. Elle harmonise ce que vous êtes, avec, inévitablement, vos « fausses notes », commises ou subies...

Etre imparfait, maladroit, inconséquent, ce n'est pas une tare, c'est inhérent à notre nature. Cela nous offre la plus belle aventure qui soit et sans doute la seule : celle de nous transformer et de chercher l'harmonie... »

Chantre de la positivité, Marc Vella donne une réponse aux irréductibles de la fausse note dans son livre *Eloge de la fausse note*. Page 159 : « Et pour en finir avec les irréductibles, il y a ceux qui n'aiment rien, portant constamment un jugement négatif sur tout. Profondément blessées, ces personnes sont incapables de s'ouvrir à la vie. Constamment victimes, rien n'est jamais bien et juste, elles se plaignent de tout, à commencer du temps qu'il fait... Dans tous les cas, ces irréductibles de la fausse note ne sont pas là en vain. Leur présence nous oblige à être encore plus irréductibles dans notre foi, notre amour, notre compassion. C'est la réponse que nous devons leur donner et qui permettra à l'humanité de se transformer. »

Il s'exprime différemment au sujet de sujet de l'institution (pages 26 et 27) : « Le formatage est l'outil universel qui doit faire d'une personne un « bon » élève, un « bon » citoyen, un « bon » croyant. Le formatage n'est pas la formation. Le premier est dur, pragmatique, économique, la seconde demande accompagnement bienveillant et écoute. »

En parlant du ministère de l'Education qui veut des résultats, il déclare que l'exigence institutionnelle actuelle est improductive, et cite des étudiants : « Vous nous étouffez d'informations, mais ne nous donnez pas de connaissance et de profondeur. » Pour lui les jeunes ont besoin de savoir qui ils sont, ce qu'ils viennent faire en apprenant, et en tout premier lieu, qu'ils sont magnifiques, malgré leurs failles et leurs fêlures, qu'ils sont extraordinaires. Certains le disent autrement, uniques et merveilleux.

Pour rester dans le domaine scolaire, au cours d'un échange entre Van Eersel et Cyrulnik au sujet de l'apport des neurosciences dans l'éducation, Cyrulnik dit qu'il faut dépasser la relation de cause à effet, et penser système, car il y a toujours de nombreuses causes pour expliquer « une fausse note ». (Livre déjà cité au sujet du cerveau, pages 59, 60, 61). Il explique que pendant longtemps on a pensé que les bons résultats scolaires étaient une preuve d'intelligence, alors qu'aujourd'hui on sait que les écoliers qui réussissent sont ceux qui sont sécurisés et routiniers. Il revient sur les intelligences multiples et nous apprend qu'Edgar Morin, avec qui il était au lycée, avait horreur de l'école et s'y ennuyait mortellement. C'est pendant la guerre qu'il a découvert le plaisir de lire, avec les rencontres de Robert Antelme et de Marguerite Duras, avant de devenir l'intellectuel brillant qu'il est devenu.

En lisant Cyrulnik, j'ai repensé à un petit garçon avec qui ça n'a pas été facile lors de ma dernière année. Il était coincé dans une mauvaise relation entre sa mère et moi. Pourtant tout se passait au mieux avec sa sœur plus âgée d'un an. Même quand tout à l'air de bien fonctionner, les relations ne sont pas toujours lisses. Il était très timide avec moi. Trois ans plus tard il vient spontanément me faire la bise avec un grand sourire, nous avons trouvé l'harmonie !

Avec Julien, nous avons assez vite mis en place une stratégie pour freiner « la fausse note », une colère par exemple, qui arrivait. Nous fermions les yeux et nous respirions. Et ça

marchait. Puis il a eu tendance quelques fois à décharger des émotions négatives sur Sylvie, je respirais, il souriait et s'arrêtait. C'est moi qui lui avais appris cette technique et c'est lui qui l'appliquait pour m'aider. Il fait encore de même avec Sylvie, il ferme les yeux et respire pour inviter sa mère à faire de même. C'est le code pour engager un échange où chacun va pouvoir parler calmement de son ressenti.

Comme je l'ai dit au chapitre précédent, Christophe André insiste beaucoup sur ce point, la respiration, la méditation, le calme intérieur. Dans son livre sur les fausses notes, Marc Vella évoque un problème dans les prisons indiennes dans les années 90. Un temps de méditation a été imposé aux détenus comme aux gardiens. Cette méthode, vieille de 5000 ans, « Vipassana » a métamorphosé un pénitencier réputé être très difficile.

- (1) Marc Vella, Eloge de la fausse note, Le jour, 2011
- (2) Marieli Hurtado-Graciet et Jean Graciet, Ho'oponopono, Jouvence, 2012
- (3) Mario Viana et Michel Meignant, L'Odyssée de l'empathie, ASCLEPIA, 2015, www.odyssee-de-l-empathie.com/lefilm.html,
- (4) Alice Miller, Notre corps ne ment jamais, Flammarion, 2004
- (5) Marc Vella, La Clé d'Etre, Vega, 2016

Le Merveilleux

« Tout ce à quoi l'on résiste persiste, tout ce que l'on embrasse s'efface. »

Carl Jung

Il aura fallu que j'aie un très grave accident d'escalade pour que je découvre la spiritualité. Pour moi, la spiritualité c'est mon amour de la vie, des énergies que j'ai rencontrées à travers le chant, l'apiculture, la montagne et l'alpinisme, la nature, les balades au bord de l'eau ou en forêt, la sophrologie et bien d'autres activités que j'ai pu embrasser, c'est ma relation avec ma femme.

Voici un autre passage de la longue lettre envoyée à mes parents en 2015. J'y parle de moi et de ma femme, de choses non conventionnelles : « C'est aussi parce qu'il a su apprendre à contourner ce mur, et peut-être aura participé à sa démolition, que je l'aime autant. Pourtant ce n'était pas gagné car il avait essayé de faire ce chemin après les attentats de Charlie Hebdo, mais soit il ne s'y était pas bien pris, soit ses parents n'étaient pas prêts. C'est la raison pour laquelle il avait dit à son frère avant son opération, que ce cancer était une aubaine. Devant l'émotion qu'il avait suscitée il n'avait pas osé insister pour dire que c'était un cadeau. Mais la magie de l'opération n'avait pas encore opéré, et surtout celle de son réveil. Il peut remercier la magnétiseuse qui l'a accompagné et peut-être lui a permis de vivre l'extase qu'il a vécue lors de son réveil, alors que les médecins disaient à sa femme qu'il était en train de délirer. Puisqu'il est en train de remercier, il doit aussi remercier son homéopathe actuel qui lui a dit, six mois plus tôt, lors d'une conférence, tu dois passer une biopsie, mais tu dois te protéger avant sinon les cellules cancéreuses vont émigrer. Enfin et surtout il doit remercier sa femme, cette femme qui a su tenir tête à sa belle famille et lui ouvrir les yeux, le cœur et l'esprit. Peut-être aussi qu'ils pourraient remercier les chamanes qu'il a rencontrés ces derniers temps, et qui l'ont aussi probablement aidé. »

J'avais parlé d'insurrection, j'ai toujours suivi des chemins parallèles, que ce soit dans ma manière d'enseigner, de me soigner, de manger et d'être quand j'avais vingt ans, maintenant de cultiver mon jardin. Jean-Luc, le professeur de l'IUT où nous sommes invités, est passé chez moi pour récupérer des documents au sujet du film. Il m'a dit qu'il était amusé de constater que mon jardin ressemblait à ma classe, que je nommerais un fouillis maîtrisé.

Je suis engagé dans le mouvement de la transition, dans la monnaie locale girondine, dans un marché bio, citoyen et festif. Je ne suis pas bloqué derrière l'écran de mon téléviseur car nous n'avons pas la télévision, ce qui surprenait beaucoup mes élèves. L'insurrection vous dis-je ! J'ai voulu donner un ton particulier à cet écrit, prendre un autre chemin. Ce n'est pas un travail construit de manière académique, ce sont des histoires singulières, c'est une histoire, en partie mon histoire et je me suis laissé guider par mes intuitions au fil des pages.

C'est l'ostéopathe qui me suivait après mon accident qui m'a ouvert aux énergies. Ca faisait un an qu'il me suivait, depuis mon accident d'escalade. Un jour, alors qu'il me massait le dos, il m'a demandé ce que je sentais. Je lui ai répondu que j'étais étonné car je ne sentais pas la même chose que d'habitude. Il me montra alors qu'il ne m'avait pas touché pendant cette demi-heure de massage. Je venais d'expérimenter le magnétisme. Il m'avait informé que Patrice, mon médecin travaillait aussi avec le magnétisme. Toujours des chemins parallèles, mais pas opposés, car les gens qui m'ont suivi n'ont jamais travaillé contre la médecine allopathique, ils l'ont accompagnée. Patrice, à l'époque c'était encore Monsieur Faure, m'avait dit que cet accident n'était pas un hasard, c'était pour m'ouvrir les ailes. Il m'a fallu sept ans pour commencer à comprendre ce qu'il voulait me dire, j'ai commencé à sortir de mon cocon et à m'envoler, tel le papillon qui est sorti du jeu. J'expliquerai ceci. Comme dans ma classe je veux laisser du temps. Les enfants devaient souvent attendre, que l'atelier soit libre, qu'ils soient prêts pour telle activité, parfois pas encore à leur portée, que leur tour arrive pour monter chez Fred.

C'est Patrice, un jour, qui nous a dit pendant un rendez-vous pour nos enfants : « Si vous le voulez, ma femme peut faire un travail pour que vous sachiez ce que vos enfants attendent de vous. » J'allais découvrir « l'astro », pas les prédictions de Madame soleil, mais un outil de psychologie humaniste qui nous a beaucoup aidé Sylvie et moi. Je n'ai commencé à dire tout ça aux parents d'élèves qu'un an ou deux avant de partir à la retraite. Tout le monde avait pu constater que j'avais les pieds sur terre, qu'il y avait des résultats. Souvent des adultes me disaient : « il n'y a pas que chez les enfants que tu sèmes des graines ». Je voulais partager des outils pour qu'ils puissent être davantage dans la bienveillance avec leurs enfants. J'ai été beaucoup remercié, car j'ai donné des adresses à de nombreuses familles qui ont souvent été beaucoup aidées par les personnes que j'avais conseillées. Je leur répondais que l'important était que l'humanité se mette en marche pour affronter ce monde de crises et que les personnes que je leur indiquais les aidaient à relever la tête du guidon de cette vie matérialiste.

*

Voici certains des outils que j'utilise depuis longtemps. Je les ai aussi utilisés dans ma classe, c'était des ingrédients qui rentraient dans « ma cuisine ». Mais attention, toujours pas de « recettes » et ne rien prendre qui serait indigeste pour toi. C'est juste une invitation à l'expérimentation. Tu n'aimes pas, tu laisses de côté.

	2013/14		A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K
LE	06/01/09	18/9	10	2	11	12	10	11	6	12	11	10	11
WB	07/01/09	19/10	10	2/3	11	12	10	11	6	12	11	10	11
AIO	09/01/09	21/3	10	3/4	11	12	10	11	6	12	11	10	11
AnO	12/02/09	16/7	11	6/7	10	1	11	11	6	12	11	10	11
ED	17/03/09	22/4	12	9	12	1	12	11	6	12	11	10	11
SB	19/03/09	24/6	12	10	12	1	12	11	6	12	11	10	11
LT	26/03/09	22/4	1	12/	1	1	12	11	6	12	11	10	11
AD	18/04/09	24/6	1	11	2	12	12	11	6	12	11	10	11
LF	29/04/09	26/8	2	4	2	1	1	11	6	12	11	10	11
CL	04/05/09	20/2	2	6	3	1	1	11	6	12	11	10	11
TF	13/05/09	20/2	2	10	3	1	1	11	6	12	11	10	11
GP	23/06/09	22/4	4	4	3	2	2	11	6	12	11	10	11
HS	27/08/09	28/10	6	8/9	7	5	4	11	6	12	11	10	10
NJ	06/09/09	26/8	6	/1	7	5	4	11	6	12	11	10	10

Je ne vais pas expliquer comment fonctionne ce tableau, il faut juste savoir que c'est un outil que je me suis fabriqué après des années de travail, afin d'accompagner au mieux chaque élève. En regardant ce tableau je sais qu'untel a besoin de jouer avec le bac à sable et de travailler au jardin (nous avons quelques cultures en carré au fond de la prairie attenante à la cour de récréation), que pour un autre il serait bon d'avoir des moulins à eau, pour un troisième que les animaux sont importants (nous avons eu des hamsters en classe), pour un quatrième qu'il serait bien d'utiliser un kaléidoscope.

Pour l'enseignant, même s'il découvre l'enfant petit à petit, quel temps gagné de savoir que celui-ci apprend en se servant de sa spontanéité, de sa vivacité, en l'incitant toutefois à agir avec moins de précipitation, que celui-là apprend avec patience car il assimile lentement mais sûrement, tout en luttant contre son entêtement, que cet autre apprend de manière originale mais qu'il faut l'aider à s'adapter. Il existe douze grandes manières d'apprendre. Nous pouvons comprendre ce qui se passe pendant les leçons frontales, comme c'est souvent le cas en France.

Je peux également savoir ce que l'enfant attend de sa mère. Celui-ci attend d'elle de la souplesse, de la compréhension, de la communication, des explications. Celui-là attend du dévouement, de l'attention, de l'encouragement, de la minutie, de l'ordre. Tous n'attendent pas la même chose. C'est pareil avec le père, tel enfant attend de son père le sens de la justice, de la diplomatie, de la tranquillité, l'amour des arts quand tel autre attend de la profondeur

dans les sentiments, du magnétisme, le sens profond de l'analyse, du flair, le respect du secret, la possibilité de se remettre en question.

J'ai fréquemment tourné les pages de ce livre, Astrologie appliquée à l'enfant de Josette Bétaillolle (1). J'ai utilisé les positions du soleil, de la lune et de mercure pour donner les indications ci-dessus.

Toutefois attention. Frédéric Lenoir, philosophe et historien des religions, a écrit page 166 de L'Oracle della Luna (2), un excellent roman que j'ai aussi lu plusieurs fois : « Il faut regarder les astres comme des phares qui nous éclairent et non comme des causes qui nous aliènent. » C'est-à-dire que la personne garde toujours son libre arbitre, sa liberté de choix.

Pour renseigner la troisième colonne du tableau que je viens de montrer, j'utilise le livre de Dan Millman, Votre chemin de vie. Nos enfants en sont toujours friands, ils l'ont beaucoup utilisé. Je peux y lire ce genre de conseils à propos de tel enfant :

Laissez l'empathie former un pont entre vous et les autres; mais ne laissez pas la sympathie vous enchaîner aux autres. - Respectez votre cerveau mais fiez-vous à vos émotions. – Concentrez-vous sur une tâche à la fois. – Prenez conscience de la créativité que vous faites naître chez les autres.

Et pour tel autre:

Fiez-vous à vos instincts et à votre intuition ; vous êtes le seul expert en ce qui concerne votre corps et votre vie. – Souvenez-vous de prendre, au moins une fois par jour, une grande respiration. – Appréciez l'expérience, mais concentrez-vous sur la relation. – Entendez-vous clairement avec les gens de façon à éviter tout malentendu.

Ces conseils ne s'adressent pas aux jeunes enfants, mais ils peuvent donner des pistes à leurs parents.

Dans la lettre à mes parents il y avait ce passage : « Comme nous le faisons souvent en famille, avec des amis, ou seul, j'attrape une carte du jeu d' Isha Lerner et Marc Lerner (4) « Les cartes de l'enfant intérieur » et je saisis le 8 d'épée... Le labyrinthe, qui souvent suit un parcours serpentin conduisant à un but ultime, est fréquemment utilisé dans les rites initiatiques... Vous avez peut-être le sentiment de vivre une période éprouvante. Mettez vos soucis de côté, car vous vous trouvez au seuil d'un voyage sacré... Vous vous trouvez devant une occasion unique de nettoyer la maison de votre psyché. Il y a toujours de la lumière au bout du tunnel. »

Ces livres peuvent surprendre, ils font partie de la cuisine qui a fonctionné, et nos enfants sont souvent impressionnés par ce qu'ils lisent, quand ils ouvrent le « jeu ». Page 7 du livre Les cartes de l'Enfant Intérieur, il est écrit que le rôle de ce livre n'est pas d'être un instrument de divination, mais de dépeindre d'une manière troublante notre vie au moment précis où nous l'interrogeons. Je reviens au papillon que j'ai évoqué. J'ai attrapé une carte avec une intention en tête. Je choisis une carte qui va m'accompagner dans mon écriture. J'ai les yeux fermés,

j'attrape le un de baguettes avec la main gauche et je lis : « Sur cette carte, deux fées dévoilent un magnifique potentiel de l'âme, sous la forme d'un papillon. Puis : « Ce cadeau ailé apporté par votre tirage vient vous rappeler que l'amour, l'unité de l'âme et l'art virevoltent autour de vous, cherchant à entrer dans votre vie. Une renaissance inspirée est en train de se mettre en place. »

*

Un matin j'entends une personne sur France Inter qui donne du crédit à ce que je vis depuis longtemps. Elle raconte comment un jour, sur la plage en Bretagne, elle est en train de découvrir une auteure sud-américaine. Tellement passionnée par la lecture de ce gros livre, elle contacte Noémi Paymal et elle lui demande l'autorisation de traduire et d'adapter son livre. Karine Mazevet vient d'écrire *L'Education: une stratégie pour ré-enchanter la vie.* (5)

Face à l'observation, du mal-être de tellement d'enfants, du désarroi des enseignants, du désengagement de bon nombre de parents, des limites de notre système éducatif, ce livre qu'elle dévore sur une plage lui apparaît comme une proposition de réponse évidente aux multiples questions que se posent tant de personnes de part le monde. Elle découvre des expériences novatrices, des témoignages, des pratiques bien installées en Amérique latine qui bouleversent les habitudes et les schémas traditionnels.

Pedagoogia 3000 devient EduKa-3000 en France. Je recommande chaleureusement de lire Karine Mazevet et j'invite aussi à aller visiter ce site sur lequel j'ai trouvé :

« Un livre à prendre en compte, un livre amplement référencé, construit sur l'amour et le respect des enfants, mais également sur des expérimentations et des études concrètes, des expériences novatrices, des témoignages, des pratiques déjà bien installées en Amérique Latine et qui bouleversent nos habitudes et nos schémas traditionnels ;

L'éducation, au lieu d'une somme de théories et de techniques, deviendrait une stratégie humaine pour ré-enchanter la vie.

L'ouvrage de référence qui nous manquait à tous, pédagogues, professionnels de l'enfance, pères et mères de famille. »

J'aurais pu noter les observations qui suivent. Je les j'ai trouvées sur le site EduKa-3000. Certains de mes propos peuvent paraître farfelus, et parfois j'ai encore besoin de faire valider par d'autres ce que j'ai fait ou observé. « Mes valises étaient chargées, je n'ai pas encore tout déposé. »

« Les changements de paradigme sont énormes et peuvent parfois nous mettre (nous les adultes) mal à l'aise, surtout si nous sommes parents ou éducateur, car tous nos acquis sont remis en question, ainsi que notre propre façon de vivre et de penser.

Aujourd'hui, **les enseignants** témoignent avec surprise : Les enfants sont plus malins, ils ne nous écoutent pas. Il y a encore dix ans, ils nous obéissaient. Les enfants d'aujourd'hui sont adorables, brillants, mais leur comportement et leur manière d'apprendre sont très différents. Nous ne savons pas par quel bout les prendre. De plus, ils ne tiennent pas sur leurs chaises plus de cinq minutes !

Du côté **des parents** : A la maison, c'est la même chose ; mon fils/ma fille est très précoce sur beaucoup d'aspects, plus mûr/e. Il/elle prononce ses premiers mots à huit mois et ses premières phrases à 14. Il/elle mange peu, dort peu, et a plus d'énergie que nous, les adultes ! Souvent nous ne savons plus quoi faire, nous sommes à bout de patience !

Les pédiatres soulignent également que les enfants d'aujourd'hui ont un métabolisme différent, et des processus immunologiques nouveaux. Les obstétriciens s'étonnent de voir des nouveau-nés si éveillés; ils naissent avec les yeux grand ouverts, ils observent tout, le regard presque interrogatif. Ils ont un contact visuel très fort avec leur mère dès les premiers instants de vie. »

Avec Sylvie nous avons observé les regards de Léandre, le fils de notre chef de chœur, c'est impressionnant, et tout à fait ce qui est écrit.

Dans l'épilogue du livre *Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner*, Patrice Van Eersel parle d'un autre livre que je n'ai pas encore lu, *Voyage au-delà de mon cerveau* de Jill Bolte Taylor (6). C'est le type de thèmes qu'aime bien aborder Van Eersel qui est un auteur que j'aime beaucoup. Dans ma bibliothèque j'ai quatre de ses livres : *La source noire*, *Le cinquième rêve*, *Réapprivoiser la mort*, *La source blanche*. J'aime sa façon de relier l'occident et l'orient, c'est ce que j'en perçois.

Curieux je suis allé voir sur internet, comme peuvent le faire les enfants aujourd'hui... , et voici ce que j'ai trouvé :

Biographie de l'auteur

Le Dr Jill Bolte Taylor, née en 1957, est neuro-anatomiste affiliée à l'université de l'Indiana et porte-parole de la Banque des cerveaux de Harvard. Le magazine *Time* l'a élue au nombre des cent personnes qui ont apporté le plus au monde en 2008.

Présentation de l'éditeur

Le jour où Jill Bolte Taylor, chercheuse en neurosciences à Harvard, est victime à trente-sept ans d'un accident vasculaire cérébral, sa vie bascule : elle assiste à la dégradation de ses facultés au point qu'en l'espace de quelques heures elle ne peut plus marcher, parler, lire, écrire, ni même se rappeler à quoi sa vie ressemblait jusque-là. Il y a quelque chose de Christophe Colomb chez cette femme qui a découvert et exploré les territoires les plus reculés de son cerveau. A travers son récit, elle nous confie avec autant de précision que d'humanité ses observations, ses émotions et ses techniques pour se réapproprier le monde durant les huit années qu'il lui a fallu pour retrouver toutes ses facultés. Expérience scientifique unique, cette fascinante exploration des rouages du cerveau se double d'un guide précieux à l'usage des

victimes d'un accident cérébral, mais aussi d'un témoignage profondément émouvant sur la paix intérieure à laquelle chacun de nous peut accéder.

Je reviens vers le livre Sagesse et puissance de Ho'oponono, comme je l'avais indiqué au chapitre précédent.

Nous sommes le 26 août 2015, je suis en voiture, je suis tout heureux, je vais à l'école de Moulon voir Fred, mon ancien directeur, mais surtout Céline sa compagne.

Opéré le 17, je me suis levé le 18 pour la toilette, j'ai marché le 19, et je suis sorti le 20 de l'hôpital. J'ai commencé la lettre à mes parents le 21 en soirée, puis je l'ai continué toute la journée du 22. Je l'ai envoyée par internet et une heure après j'avais ma mère au téléphone. Il y avait un repas de famille le 25 et je dis à ma mère que bien sûr je n'y serai pas car ce sera encore trop tôt. Le 25 je suis en telle forme que je prends ma voiture pour aller jusqu'à Villenave d'Ornon, en banlieue bordelaise. Nous parlons beaucoup pendant le repas et je repense au livre que m'avait prêté Céline au moins deux ans plus tôt. Après l'avoir feuilleté, je le trouvais sans intérêt. Je l'appelle le soir même, j'irai à l'école le lendemain.

Me voici donc à l'école. Je donne des nouvelles aux personnes que je croise puisque personne ne savait que j'allais me faire opérer. Je récupère un livre que j'avais prêté et Céline me tend le sien avec un petit sourire : « tu l'as déjà eu celui-ci !!! » Je lui réponds que je m'en souviens mais que je n'étais pas prêt. Elle a mis du blanco à plusieurs endroits. Les mots dieu, divinité, divin la gênent, ils m'avaient fait fermer le livre. Je ne suis pas plus croyant en 2015, (et toujours pas aujourd'hui d'ailleurs), mais je sais que j'ai encore des choses à travailler. Je le lis dans la foulée, je commence à tirer une carte et à lire les deux pages qui lui correspondent. Je le ferai chaque matin au lever, pendant plus d'un an, jusqu'à temps de sentir que le message est intégré.

Page 22 : « En conséquence, la bonne attitude, dès qu'une maladie apparaît, est plutôt de l'accueillir, de l'accepter, d'essayer de comprendre ce que la maladie est venue nous dire afin de changer ce qui est incorrect en nous. »

C'est ce qu'avait voulu me dire Patrice trente ans plus tôt. Je ne suis pas rapide, ça me rend humble et patient maintenant quand des gens ne comprennent pas ce que je veux leur dire. Ils ne sont pas prêts.

Le titre m'est venu tout seul, en regardant la montagne : Unique et Merveilleux. Je suis conscient toutefois que c'est la base du travail conseillé par Jean-Pierre Cacheux en thérapie fréquentielle, sur sa propre identité, en particulier le prénom : "je suis Christian cet être unique et merveilleux...et !! Cette phrase anodine prononcée comme un mantra libère les entraves, et toute l'énergie de l'Être peut s'exprimer !!!

C'est mon dentiste qui m'a rappelé ceci : « Peut-être remarquerais-je une omission ou une occultation inconsciente "unique et merveilleux " c'est la base du travail conseillé par Jean-Pierre Cacheux en thérapie fréquentielle. Je lui avais envoyé une première mouture de cet écrit. J'ai relu car j'étais convaincu d'en avoir parlé tant c'est une personne qui a compté pour moi. Je n'ai rien trouvé !

Des dizaines de personnes à Moulon m'ont remercié de leur avoir donné cette adresse, tant les résultats étaient probants. Je ne faisais que partager les beaux cadeaux que j'avais reçus. Une année une maman vient me voir en me disant qu'elle n'en peut plus car sa fille ne dort plus la nuit. C'est devenu horrible pour les parents qui doivent « assurer » le lendemain. Je lui réponds que je peux rien pour elle, que je ne suis qu'instituteur, mais que j'ai une adresse à lui proposer. Elle va rencontrer Mr Cacheux avec sa fille. Après avoir pris le pouls de la petite, il dit à la maman médusée que son mari a été trahi dans son travail, chose qu'il n'a pas digérée. Sa fille étant « branchée » sur les énergies de son papa, elle ressent le mal-être de son père ce qui la perturbe. Toute la famille ira voir Mr Cacheux...

Je n'ai pas encore lu *Voyage au-delà de mon cerveau*, mais je sais, au sens de je sens, ce que ce livre raconte car j'ai vécu la même chose que Jill, quelque chose de MERVEILLEUX.

Je conseille le film *En quête de sens* (7) qui permet peut-être d'appréhender le « spirituel » et de mettre du sens dans sa vie. Plus notre vie a du sens, plus on se sent dans la complétude, plus on peut travailler à l'aise avec des enfants.

Pourquoi ce film ?

« Notre société occidentale est malade, prisonnière d'une logique qui engendre plus de destructions, d'injustices et de frustrations que d'équilibre et de bien être. L'impératif de rentabilité économique à court terme prend aujourd'hui le pas sur l'intérêt général en dépit du bon sens. La logique prédatrice qui s'impose comme la norme, assombrit notre avenir commun.

Pour sortir de cette impasse ce n'est pas de plus de savoir, de plus de technologie, ou de croissance dont les hommes ont besoin, mais de plus de recul, de bon sens, en un mot: de plus de sagesse. »

(1)Josette Bétaillole, *Astrologie appliquée à l'enfant*, Editions de Mortagne, 1996

(2)Frédéric Lenoir, *L'Oracle della Luna*, Le livre de Poche, Albin Michel, 2006

(3)Dan Millman, *Votre chemin de vie*, Editions du Roseau, 1995

(4)Isha Lerner et Mark Lerner, *Les Cartes de l'Enfant Intérieur*, Le Souffle d'Or, 1997

(5)Karine Mazevet, *L'éducation: une stratégie pour ré-enchanterla vie*, Le Souffle d'Or, 2011, Une adaptation de Pedagoogia 3000

(6)Jill Bolte Taylor, *Voyage au-delà de mon cerveau*, Jean-Claude lattès, 2008

(7)Nathanaël Coste et Marc De La Ménardière, *En quête de sens*, Kamea Meah, 2015

Des témoignages merveilleux

« Nous ne sommes pas des êtres humains ayant une expérience spirituelle. Nous sommes des êtres spirituels ayant une expérience humaine. »

Pierre Teilhard de Chardin

J'ai déjà parlé de ce qu'est la spiritualité pour moi au chapitre précédent. Au chapitre 9, j'avais évoqué la personne qui, parlant d'amour à l'école, avait provoqué l'émoi à l'inspection : « nous avons fait rentrer une secte dans la maison ! » Autant dire que parler de spiritualité dans le milieu scolaire peut faire l'effet d'une bombe, surtout maintenant avec les attentats...

Pour moi une secte est repérable. Elle tente de nous soutirer de l'argent, elle nous manipule pour nous imposer des pensées, des croyances. Il suffit donc d'être vigilant, et de faire preuve de discernement... Ainsi l'enseignante qui parlait d'amour n'était pas dans une secte et n'essayait pas d'enrôler les inspectrices !

Ce n'est donc qu'à la veille de ma retraite, après avoir montré que j'étais bien enraciné dans le concret, après avoir montré que ma pédagogie fonctionnait, que j'ai pu m'autoriser à parler de choses non conventionnelles comme par exemple mes outils en numérologie, en astrologie, tu l'avais bien compris comme simple outil au service des élèves : qu'attendaient-ils de moi ?

J'ai voulu commencer par des témoignages de parents. Je vais maintenant proposer des témoignages de personnes reconnues dans leurs professions, ayant fait leurs preuves, ayant obtenu des résultats concrets dans leurs différentes activités, ancrées, les pieds sur terre, qui se permettent aussi d'avoir une approche singulière avec des outils qui ne sont malheureusement pas toujours admis dans les milieux officiels. Ces personnes me sont chères, ce sont des amies. Nous communiquons avec le cœur quand nous sommes ensemble.

Le premier témoignage sera celui de Céline avec ce texte qu'elle appelle La Marche. Une nécessité pour elle d'écrire, pour dépasser une peur. C'est comme un journal intime qu'elle va réutiliser de temps en temps. Je retiens et je partage sa croyance: ce que je vis je l'ai choisi. Adolescent, mon frère avait dit à ma mère : « ta vie tu l'as choisie ». En réponse il avait reçu une gifle. Non, ce n'est pas une croyance toujours admise...

J'ai lu La Marche de Céline comme une respiration. Il y a quelques témoignages forts au début, je vois bien quelques respirations fortes vers la fin.

*

LA MARCHE

Décembre 2016

Le jour où j'ai fait une mammographie :

Quel drôle de sentiment, à la fois irréel et absent. Le médecin m'explique que ce n'est pas grand chose, que comme le fibrome n'a pas toutes les caractéristiques d'un fibrome bénin, il faudra faire une biopsie.

Moi : « je ne suis pas du genre à m'inquiéter »

En moi : « Comment??? Quoi????? euh..... »

Je rentre chez moi, je prends rendez-vous pour un cours de chant et je raconte à Brigitte (prof de chant) ce que je viens d'apprendre.

Je raccroche.

Je pleure, pleure pleure... lâche mais oups, François et Arthur vont arriver de l'école? Je monte dans la chambre, ils ne me trouveront pas comme ça.

Je ne pleure plus... mais je pense très fort.

Suis-je punie? Pourquoi est ce que j'en arrive là? Ai-je fait une bêtise énergétique, basculé dans l'égo spirituel, l'égo du thérapeute? Ai-je au fond de moi envie de mourir, envie d'être au centre de l'attention comme une petite chose fragile et malheureuse?

Mais alors, 7 ans de psychanalyse, les séances d'hypnose, la médiation, tous ces stages sur l'énergie, la médiumnité, la bioénergie, tous ces rendez vous (acupuncture, pilât, magiciennes....), n'ont servi à rien???

Ah oui, c'est vrai, je ne vais pas à la morgue ou à la chimiothérapie, mais juste faire une biopsie.... je respire.

Donc, la vie me demande si je suis vraiment sûre de moi.... Je réponds : OUI

J'aime la vie, ma vie, ma famille, je m'aime, oh oui je m'aime plus que je ne me suis jamais aimée et si je dois m'aimer toujours plus fort alors j'y vais. C'est que du plaisir, du bonheur de s'aimer.

J'ai envie de crier merci pour tout ce que je vis, merci à moi de tout ce que j'ai franchi, merci François d'être dans ma vie et mes amis, mes amis chéris, MERCI.

Je me tire les cartes :

« Le développement » : Vous pouvez partir en vacances, afficher à votre porte 'absente pour le moment' cela ne servira à rien. Il est temps de regarder la vérité en face, d'en assumer les responsabilités et les conséquences.

Bon, je change de jeu :

1 : L'aventure (sans blague!!!)

2 : Le ralentissement (...)

3 : Le contrôle (invitation au lâcher prise)

4 : L'achèvement (il est temps de terminer ce qui a commencé depuis longtemps avant d'entrer dans une nouvelle ère)

5 : L'introspection

Stage fin de la transmission REIKI : Merci encore d'avoir d'aussi lumineuses et merveilleuses amies!!! Même message, même enseignement...

Tiens donc, j'ai encore rendez vous avec moi même...

Bonjour Céline quelles sont tes croyances erronées sur ta santé? (Je dois en trouver au moins dix m'a t'on conseillé...) Allez c'est parti, je plonge en moi mais je les raye pour déjà m'apprêter à les quitter :

~~1 - Il m'arrive toujours le pire~~

~~2 - Quelque soit ce que je cherche, je trouve toujours pire~~

~~3 - Méfie toi des apparences, ce n'est jamais si simple~~

~~4 - Non, tu n'es pas guérie mais en sursis~~

~~5 - Tu mourras dans d'atroces souffrances (celle-ci, je n'y crois plus du tout ... je crois)~~

~~6 - Tu devras affronter un cancer comme ta mère du le faire~~

~~7 - Tu ne sais pas t'écouter, ce qui est bon pour toi~~

~~8 - Tu es prétentieuse et tu écrases les autres mais tu mens~~

~~9 - Tu as de la chance et tu la gâches toujours~~

~~10 - Tu es une chochette~~

~~11 - La vie, c'est fait pour souffrir~~

~~12 - Tu ne peux te tirer d'une situation de maladie que si tu souffres beaucoup~~

~~13 - Tu ne te protèges pas assez~~

~~14 - Tu es punie, c'est de ta faute~~

~~15 - Tu dois souffrir autant que ceux que tu aimes ont souffert~~

~~16 - Tu mets en échec les traitements et les solutions, tu n'en veux pas vraiment~~

~~17 - Tu fais toujours n'importe quoi, tu te crois plus forte que les autres~~

Ah quand même...

Je transforme tout ça, il est temps :

1 : Tout est parfait

2 : Tout est parfait, j'ai confiance en la vie

3 : Je profite de l'instant présent en toutes circonstances, dans la plus grande banalité, le merveilleux est partout

4 : A chaque épreuve, une marche supplémentaire est à franchir et ainsi, toujours je grandis un peu plus

5 : Je serai « papi mamie » avec François et ma mort sera paisible. Un passage fluide vers une autre forme de continuité

6 : Ma mère et moi sommes différentes, nos défis le sont, nos destins aussi. Mes choix sont propres et j'ouvre toujours un peu plus ma conscience pour donner de l'espace à mon libre arbitre

7 : Il n'est besoin d'aller nulle part, je suis déjà en moi et tout est là.

8 : Je suis à ma place partout

9 : J'accepte de recevoir

10 : J'exprime et je reconnais mes besoins afin de pouvoir les satisfaire

11: Vivre est une aventure qui se goûte à chaque instant, j'expérimente, j'apprends, je comprends et ainsi, je grandis

12: Etre en soi et avec soi le plus sincèrement du monde est la voie de la sagesse et de la simplicité. Si c'est juste, c'est fluide, si c'est fluide, c'est juste

13: J'ai tout en moi et rien n'est plus fort que l'amour et la confiance

14: Tout ce qui m'arrive est parfait : petit chaos, petit cadeau, gros chaos, gros cadeau

15: Pour soutenir quelqu'un que j'aime : je reste moi-même, j'incarne mes pensées lumineuses et je brille et rayonne de tout mon amour

16: Je laisse émerger et grandir en moi tout ce qui soutient la vie. Je ne garde que le bon (quand je bois du vin, je ne prends pas les sulfites)

17: J'ai confiance en moi et quelque soit le chemin et le temps que je prends, j'évolue et j'en apprend toujours plus.

Je chemine dans l'harmonie vers la sagesse.

Ah, je respire de l'écrire! Je vais me les afficher partout dans la maison... Les emmener partout avec moi et les lire aussi souvent que possible ces 17 pensées, mes nouvelles pensées.

Quelques jours plus tard :

Anne est en train de me faire un soin access bar. Je chauffe dans mes mains et un peu partout. Nettoyons, nettoyons, faisons de la place pour l'air du vivant :-)

Je comprends mieux ma patiente atteinte d'un cancer de l'utérus qui s'agace des réactions des autres, de leurs projections. J'ai décidé d'en parler le moins possible, c'est mon histoire, mon affaire, mon défi aussi. Ma soeur est au courant, elle fut la première après François. Elle me dit qu'elle se sent dans le même bateau, en tous les cas, elle m'écoute simplement et ça me fait du bien. Mes copines le sont aussi, merveilleuses : elles m'ont permis de me réaligner dans la continuité de ce que m'avait dit François le premier soir : « *le résultat, c'est toi qui le choisis* ». J'en ai retenu aussi que j'ai tout en moi, et que je peux compter sur chacune si besoin de poussière de fée d'amour. Enfin, Anne qui me fait l'access bar m'a semblé la personne à contacter très naturellement parce qu'elle a ce détachement qui me permet de continuer de garder de la hauteur.

François a mal au ventre, il est à Paris. S'il me voyait prendre soin de moi comme je le fais, il se sentirait mieux, c'est sûr. J'ai dormi tout l'après midi.

Je passe de magnifiques moments avec Arthur, mon fils adorable. J'ai eu droit à un gros câlin avant qu'il se couche « Je t'aime ma grande maman adorable choupinette ». La semaine dernière il m'a attribué le titre de maman « clacounette »... ce qu'il m'a expliqué vouloir dire « belle et heureuse ».

Je me suis tiré une carte pour moi ce matin : la beauté de ce qui est petit. « Soyez totalement présente à ce que vous faites avec la précaution de la personne qui est telle une aile de papillon ». Tout est fragile, il semblerait que j'ai manqué de mesure dans le passé...

Je me fais des soins tous les jours, plusieurs fois par jour et longtemps. Je sens le fibrome qui me fait mal, parfois celui de l'autre côté aussi. Je me dis que c'est bon signe, je l'entends maintenant et j'ai l'intention déterminée de le faire disparaître.

Je l'appelle fibrome car c'est le nom. Ce week-end j'ai dit « tumeur » quelle horreur « tu meurs »... puis j'ai pensé « kinder surprise » mais je ne suis pas pour faire de la pub et surtout ce n'est pas un jeu... D'ailleurs, mes premiers sentiments étaient comme si on m'avait inscrite à Koh Lanta sans me demander mon avis. Ce sentiment passe progressivement.

Ce que je vis et comment je le vis, c'est moi qui l'ai choisi, et ce que je vivrai aussi.

Céline.

*

(Autres témoignages à venir...)

Conclusion

« Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde. »

Gandhi

Cédric, un ami ancien papa d'élève avec qui nous échangeons nos livres, m'a fait cette belle remarque : « En quête de sens, c'est le jardin de l'intérieur, Demain, c'est le jardin de l'extérieur. » J'ajoute que nous avons besoin des deux.

Nous approchons de la fin de mon « histoire » qui était plus une réflexion sur la quête de sens à donner à l'éducation et à l'école, qu'une réflexion sur la transition et les thématiques du film Demain. Je vais conclure avec le jardin de l'intérieur, nous irons faire un petit tour à « l'extérieur » pour essayer de prendre l'air. Je dis essayer car l'air est sacrément pollué !

Comme je l'avais dit, je n'ai pas souhaité faire un travail académique, exposer des théories, présenter ma méthode puisque je n'en avais pas. C'était, oh scandale pour l'institution, un fouillis maîtrisé. J'espère toutefois avoir tenu mes objectifs.

Le premier était de parler comme Kristine Barnett, avec mon cœur, pour exposer, comme elle l'a fait, non pas une méthode mais ma façon d'aider les enfants. Nous partageons une nécessité commune, celle de les laisser jouer.

Le second m'était propre. Fred R. me disait souvent que j'étais un passeur. J'espère t'avoir donné envie d'aller voir les références que je t'ai indiquées. J'avais envie de les mettre en lien. Pour moi, ces sources sont un tout, et je vois très bien ce lien. Mais nous sommes tous uniques et je respecte ta différence, si différence il y a.

La troisième était de te dévoiler ma position par rapport au « merveilleux » afin d'éveiller ta curiosité, si c'est une terre inconnue pour toi, tout en ayant conscience qu'on touche là à l'intime, et que ton intimité est la tienne.

J'ai déjà présenté Les cartes de L'Enfant Intérieur. En commençant cet écrit, j'en avais tiré deux, la première pour accompagner le pourquoi, et la deuxième pour accompagner le comment. A propos de ce livre j'ai déjà cité le mot troublant(e) (page 15) !

La première était le guide des cœurs : « Prenez conscience qu'au fond de votre cœur, vous pouvez être une bonne fée qui s'ignore. Vos mots réconfortants, un geste tendre ou votre exemple inspirant peuvent conduire un ami ou un être cher hors des ténèbres et le ramener à la lumière. »

La deuxième était le Trois de Cristaux : « La présence du Trois de Cristaux dans votre tirage indique peut-être qu'il est temps de redéfinir votre objectif au sein de la communauté et de partager joyeusement la sagesse et les présents que vous avez à offrir (...) C'est le bon moment pour approfondir votre joie intérieure afin de renforcer votre confiance en vous-même et en vos ressources personnelles. Par-dessus tout, n'oubliez pas de jouer. »

Pour rappel, voici les mots du renard au Petit Prince que j'avais donné au chapitre 2

« Si tu m'apprivoises ma vie sera comme ensoleillée ... On ne connaît que les choses que l'on apprivoise ... On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »

J'aurais beaucoup cité... Je ne souhaitais que faire des liens. Ma fille m'a offert ce beau texte de la chanteuse Keny Arcana. Merci Mélanie.

« La vie m'a dit "N'aies pas peur de te tromper
Les erreurs font grandir et puis faut oser pour être entier
Y'a que toi qui décidera du sens de ton sentier
De lâcher prise, de résister, de voir la vie avec un grand V
Seul l'amour peut guérir et ça personne ne pourra te l'enlever
Maîtrise ton esprit, tout ce que tu vis, tu l'as engendré"
Elle m'a dit "Ne te rends pas, ton âme ne se vend pas
Aime tout ce qui vit et tout ce qui vit te le rendra" »

Puissent les inspecteurs, les inspectrices, comprendre tout ça, je suis tellement désolé de recevoir ce type de message :

« YOUHOU! Coucou Christian!

Ah, quelle nostalgie quand je lis les "découvertes" de chacun à travers la pédagogie Montessori!

Je voudrais revenir en arrière car moi, le système m'a cassée.

Cependant, je crois toujours et même chaque jour plus fort à cette pédagogie mais je n'ai plus le goût, le feu, l'énergie de me démener pour le montrer! »

Prends courage Caro et lis la conclusion du livre de Karine Mazevet: « Il faut juste comprendre que les grands changements se font à pas de fourmis, sans s'arrêter, en étant guidés par nos rêves. Le simple fait de se rendre compte que les changements sont nécessaires et urgents, et d'agir dans ce sens, c'est déjà un énorme travail. »

Je pensais avoir parlé de la souffrance des enfants et des parents au sujet de la scolarité. Après le premier envoi de cet écrit, un ami m'a envoyé une recommandation : « tu sais il y aussi des parents ordinaires qui croient en leur enfant ordinaire, et qui se défoncent pour faire de la vie quotidienne une joie, et non un enfer scolaire fait de Non, de récrimination, de peur des mauvaises notes. Accorde-leur une place, pour que chaque lecteur se reconnaisse... »

Dans ma classe, le refus de ne pas satisfaire la demande institutionnelle, quant au livret scolaire et à l'évaluation, était expliqué aux parents lors de la réunion de rentrée. De nombreuses études parlent des conséquences de la notation sur l'estime de soi. Je pensais à la citation de Pierre Rabhi que j'ai donnée au chapitre 4. : « Une éducation qui ne se fonde pas sur l'angoisse de l'échec, mais l'enthousiasme d'apprendre. »

J'ai répondu à Patrick que j'étais d'accord avec lui, que je n'avais pas parlé de l'effet délétère de la note, de ce principe au cœur du système de compétition. Je ne savais plus où j'avais entendu parler du gagnant pour 29 perdants. Il m'a alors répondu : « Oui, 1 sur 30, un qui croira ensuite que le monde est ainsi, qui ne rencontrera que les uns et jamais les 29 qui sortiront de son champ de vision et dont il oubliera par forclusion, jusqu'à l'existence... Voilà alors que des 29 pourraient écrire... diable ils savent cela. »

J'ai fait partie des 29 et j'en ai tiré une force. Mélanie notre fille en a fait partie aussi. Nous avons passé des moments merveilleux avec elle, avant la période affreuse de « l'école », et depuis qu'elle se réalise dans sa vie, la relation est redevenue ce qu'elle avait été.

Oui Patrick j'entends votre souffrance de parents ainsi que celle de tant de parents que je croise ou que j'ai croisés. Sans te parler de celle de beaucoup trop d'enfants, les cohortes de 29èmes !!!

J'ai fait des recherches et j'ai très vite retrouvé la source. C'est le discours Du sociologue et philosophe allemand, Hartmut Rosa, dans le film, Tout s'accélère (1) de l'instituteur et réalisateur Gilles Vernet. Le livre Accélération (2) de Hartmut Rosa a été le déclencheur, l'étincelle, qui a poussé Gilles Vernet dans cette aventure. Ce que j'ai lu en sous-titrage m'a donné envie de lire cet ouvrage. L'auteur évoque un échange avec un parent qui demandait à son fils d'être le premier. Il trouve absurde que cela puisse créer 29 perdants. J'ai trouvé truculents plusieurs passages du film où Hartmut est à l'écran. Par ailleurs il y a une belle réflexion des élèves de cours moyen au sujet de la vie du monde et de la nécessaire transition.

J'évoque donc souvent la souffrance, des enseignants, des enfants et des parents, qui si elle n'est pas forcément généralisée, est beaucoup trop souvent avérée. Les inspecteurs le mesurent-ils ? Je le pense, je l'espère, car eux aussi sont une courroie de transmission du système. Et beaucoup ont une conscience.

Six mois après mon départ à la retraite, j'ai écrit à mon ancienne inspectrice pour la remercier, et en même temps lui parler de l'engagement qui avait été le mien. Voici une partie de la lettre : « Vous me remerciez pour mon engagement, mon investissement auprès des élèves. Vous me disiez que mes convictions et mon militantisme ont certainement contribué à la réussite du plus grand nombre d'élèves. Pourtant vous ne connaissez qu'une infime partie de ce militantisme, de ces convictions, et je viens aujourd'hui partager la partie immergée. (*Ce que je fais aujourd'hui encore plus, avec Comment c'est l'enfance et surtout Unique et Merveilleux.*)

De très nombreuses personnes sont passées dans ma classe ces dernières années. Ce qu'elles ont vu, particulièrement l'après-midi, les a profondément étonnées. J'ai essayé de leur montrer « mes outils » et j'ai fait le colibri avec elles. Des images ont été tournées, nous travaillons sur le montage d'un film. Il prendra du temps, mais quand il sera réalisé je pourrai vous le proposer si vous le souhaitez. Mon but est d'éveiller des consciences pour qu'il y ait moins de souffrance à l'Ecole. Des élèves souffrent, des parents, des enseignants aussi, peut-être également des conseillers pédagogiques et des inspecteurs. Vous me disiez à juste titre, le

jour où, dans votre bureau, j'ai voulu échanger avec vous, que les enseignants ont de la liberté dans leurs classes. Oui, mais ce n'est pas toujours très simple. J'ai montré aux enseignants qui sont venus dans ma classe qu'ils pouvaient fonctionner autrement, mais qu'il fallait pour cela, s'armer de beaucoup de courage pour résister aux attaques des parents, des collègues et de l'institution. Les parents voient vite si leurs enfants sont heureux d'apprendre et s'ils progressent. Avec les collègues c'est beaucoup plus compliqué car ils sont confrontés à une attitude différente de la leur. J'ai eu la chance de travailler avec un directeur exceptionnel qui m'a dit un jour : « Je ne veux perdre ni un collègue ni un ami. Avant ton inspection je demanderai un rendez-vous auprès de l'IEN pour montrer les résultats de ton travail. Avec mes inspecteurs j'ai toujours essayé de me cacher au maximum, en essayant de jouer le jeu de la demande institutionnelle le jour de l'inspection. Par contre, plus les résultats de mes élèves m'ont conforté dans ma démarche, et moins j'ai voulu tricher. Je vous remercie encore pour votre attitude lors de votre inspection. Ce que vous avez fait a servi à des dizaines d'élèves, vos convictions et votre empathie ont donc contribué également à la réussite du plus grand nombre d'enfants. »

Pour prolonger la conclusion de Karine Mazevet et de ses pas de fourmis, continuons par cette note positive, celle envoyée par les réalisateurs de ce beau film : « L'Odyssée de l'empathie est une petite goutte d'eau. J'espère juste que ce film permettra de réveiller les consciences et de faire changer les mentalités. Ce serait déjà énorme. »

Agnès a présenté mon travail à une amie en écrivant que j'avais expérimenté, en maternelle, un positionnement pédagogique au cœur duquel je place l'épanouissement de l'enfant reconnu dans sa singularité, la confiance en ses capacités et l'accompagnement de l'individu par le groupe. Dans le primaire, avant 1993, j'essayais déjà des choses, mais je n'avais pas encore le recul et la maturité pour oser être moi. J'ai fait des fausses notes, j'étais un véritable enseignant de l'école publique. Par contre, plus tôt, dans le « spécialisé » et sans formation, j'avais toute ma liberté et là il s'est passé de belles choses, le fouillis maîtrisé.

Je n'ai pas traité l'accompagnement de l'individu par le groupe. Agnès le sait, car nous avons échangé et qu'elle a vu le film Comment c'est l'enfance. Ce film et cet écrit forment une paire. Je les donne, nous les donnons Fred D. et moi, tels des colibris, qui attendent ces changements arrivant à pas de fourmis.

Agnès et moi nous avons vu le film de Morgane Doche, Nous avons tant à nous dire. (3) C'est un film particulièrement émouvant qui a été ovationné lors de l'avant-première en salle à Bordeaux, juste avant sa projection sur France 2.

A la fin du film, voici ce qui apparaît à l'écran : « Avant de voir la vie comme une somme d'heureux accidents, avant d'être autistes ou handicapés, vous êtes d'abord et quoi qu'on en dise, des enfants. Trouver un langage commun avec des êtres différents n'est-ce pas tout simplement ça se sentir vivant. » Je pense bien sûr au texte d'Agnès, Une fortune de hasard.

*

Nous avons passé du temps avec Fred D. pour essayer de construire ce film avec le peu d'images que nous avons. Nous échangeons, avec beaucoup d'amitié, nos vies scolaires, nos vies. Quand nous n'étions pas ensemble, nous nous écrivions. Un jour nous avons décidé de relier ces écrits pour en faire « notre journal de la transition ». Nous nous sommes autorisés à le faire circuler, les petites gouttes du colibri...

« Enfin, ENFIN, j'ai lu le journal de transition que tu m'as envoyé il y a tant de temps...Un grand merci pour me l'avoir partagé, vos mots m'ont beaucoup touché, dans une période où j'ouvre grands les yeux et les oreilles, et surtout où je sens qu'il est temps pour moi de passer sérieusement à l'action...Lire votre engagement et vos réflexions réchauffe ! Et participe à cette envie qui grandit de s'engager pour de vrai, arrêter de faire semblant et dépasser le simple stade de l'information et de l'indignation (nécessaire mais qui ne suffit pas!) »

Il est temps de sortir, d'aller voir à l'extérieur, d'aller voir Demain, pas les lendemains, le film Demain. Remarque, attention, ça commence mal. Les scientifiques se posent la question de la survie de l'espèce humaine. L'histoire de toutes les crises qui m'avaient incité à baisser la voile. Par grand temps, il faut affaler. C'était quand je voyais mon verre à moitié vide.

Rob Hopkins est plein d'enthousiasme, il dit que l'on vit une période formidable. Voici un passage de la quatrième de couverture de son livre Le pouvoir d'agir ensemble, ici et maintenant (4) :

« Son expérience n'a pas seulement fait ses preuves à Totnes, elle s'est répandue dans 1200 villes de 47 pays. (Ce chiffre a été donné en 2015, depuis il y en a plus) Chacune de ces Villes en Transition transforme sans moyens ni notoriété son territoire pour le rendre plus autonome et plus résilient face aux chocs qui s'annoncent (...) La personnalité de Rob Hopkins et son épopée réveillent ce que nous avons de meilleur en nous. Rob Hopkins ranime un espoir enfoui sous des années de désillusions ou de résignation au « réalisme économique ». L'aventure des Villes en Transition donne envie de passer à l'action et dévoile des opportunités insoupçonnées que chacun porte en lui pour changer. »

Une dernière source, le film de Marie-Monique Robin à Ungersheim (5), petite ville haut-rhinoise où l'on voit Rob Hopkins dire : « qu'est-ce qu'on attend ? »

Rob Hopkins dit dans le livre avec Lionel Astruc, page 116 : « Pour échapper à ces hésitations souvent inutiles, il faut simplement agir concrètement et avancer tant que c'est possible. »

Il rajoute que la Transition n'est pas interdite par la police dans nos pays, et qu'ici nous avons une grande liberté. Donc à nous de nous en emparer. Qu'est-ce qu'on attend ?

*

J'avais fini d'écrire quand j'ai passé une soirée avec Marie, une copine du groupe Téfariki. Elle m'avait envoyé un message à la réception de cet écrit. Elle voulait partager, et sachant qu'elle avait fait une formation pendant l'été, j'étais curieux moi aussi d'en savoir plus. Nous avons eu un très bel échange au cours duquel j'ai découvert le principe de l'école démocratique. Le soir même elle m'a envoyé des liens afin de me permettre de prolonger ma découverte. L'école dynamique est une école démocratique. J'ai visité le site (6).

En cliquant sur ECOLE, puis sur VISION, j'ai écouté une mini conférence de Mathieu Baudin !!! La boucle était bouclée, je venais de faire le lien entre la transition et l'éducation, un peu comme dans le film Demain.

« Les différentes crises peuvent laisser présager des scénarios d'avenir plutôt inquiétants. La révolution numérique peut être une opportunité. En tant que révolution avant tout anthropologique, elle pourrait s'accompagner d'une évolution des consciences. Un nombre croissant d'individus et d'organisations valorisent dorénavant la créativité, la coopération altruiste et l'avancement social, le tout catalysé par des structures horizontales, démocratiques et humaines. »

C'est l'esprit de Ramīn Farhangi, co-fondateur de l'école dynamique de Paris. Il explique cet esprit dans une courte conférence qui m'a passionné. (7) Il commence par la Déclaration des droits de l'homme, en précisant qu'elle avait été écrite pour les hommes blancs, puis pour les hommes de couleur et pour les femmes. Il propose que les enfants puissent avoir les MEMES libertés fondamentales, devenant ainsi des personnes, des membres indépendants d'une société démocratique.

Marie avait noté que nous avons deux valeurs communes avec Ramīn: le jeu et la liberté. Elle m'avait aussi donné le lien d'une conférence du très controversé, Idriss Aberkane (8). Et je l'en remercie encore. Dans la communauté scientifique, les avis concernant les travaux d'Idriss Aberkane sont partagés. Ses talents de vulgarisateur et ses qualités transdisciplinaires sont défendus par des membres de ses jurys de thèse, tandis que d'autres chercheurs se montrent plus sceptiques sur ses compétences réelles — allant même jusqu'à l'accuser de produire de la « poudre aux yeux ».

J'ai lu l'ensemble des réserves et des critiques sur Wikipédia, j'ai aussi passé sa conférence au crible de mon expérience d'enseignant. Le matin même du jour où j'ai cherché ces informations, j'ai écouté Nicole Ferroni sur France Inter, à propos de l'invité de la matinale : « vous dites que les gens pensent que... Non ils voient » ! J'ai cependant été sensible à l'article de Romain Ligneul, chercheur en neurosciences, au sujet du livre Libérez votre cerveau de Idriss Aberkane. Je n'ai pas envie d'accuser ou de défendre cet auteur, mais de voir ce qu'il touche chez moi, ce qui fait écho avec d'autres auteurs qui m'ont marqué.

Idriss Aberkane parle des trois phases de chaque révolution. C'est ridicule, c'est dangereux, c'est évident. J'ai vécu ces jugements, jusqu'aux remerciements. Son économie de la connaissance m'a parlé, j'ai vu à l'œuvre l'intelligence collective qu'il évoque, et je suis d'accord avec lui quand il parle de la puissance du jeu. J'ai observé au fil de ma carrière, à quel point sa théorie « du love can do » fonctionne à l'école. A quel point l'enfant qui est contraint avance avec peu de savoir-faire et peu d'amour. A quel point aussi il lui faut souffrir pour devenir « un suiveur », celui qui apprend parce que c'est comme ça, parce qu'il le faut

bien. A quel point aussi, celui qui n'a pas de connaissances au départ, mais beaucoup de passion pour ce qu'il fait, peut atteindre des sommets, comme André Stern qui m'avait ému. A quel point encore des enfants comme Jake, le fils de Kristine Barnett est au-dessus du commun des mortels.

J'ai bien sûr pensé à Maria Montessori au sujet de l'attention et du temps qu'un être peut consacrer à un sujet quand il est passionné. En pensant à sa conférence et au monde de l'école, j'ai réalisé que cette révolution éducative a d'abord été considérée comme ridicule, puis comme dangereuse pour les fascistes, et de plus en plus évidente dans certains milieux. Et puis quelle différence dans les résultats scolaires entre, je le fais parce que je dois le faire, et je le fais parce que j'en ai envie.

Je finirai par ces mots du batteur de jazz, Bernard Lubat, qui me plaisent beaucoup : « je joue des musiques désagréables à l'oreille ! Quand on a peur, on n'est pas libre ; quand on est libre, ça fait peur ! »

- (1) Gilles Vernet, Tout s'accélère, Kamea Meah, 2016
- (2) Hartmut Rosa, Accélération. Une critique sociale du temps, La Découverte, 2010
- (3) Morgane Doche, Nous avons tant à nous dire, YAMI2, 2017
- (4) Rob Hopkins et Lionel Astruc, Le pouvoir d'agir ensemble, ici et maintenant, Actes Sud, 2015
- (5) Marie-Monique Robin, Qu'est-ce qu'on attend, M2R Films, 2016
- (6) <http://www.ecole-dynamique.org/>
- (7) <https://www.youtube.com/watch?v=Mt59UJYV9jU>
- (8) https://www.youtube.com/watch?v=n5_U2y_N-5M

Épilogue

« Ce qu'il faut chercher et trouver, c'est la douceur sereine d'une inébranlable paix. »

Alexandra David-Neel

J'ai trouvé cet écrit sur de Thierry Janssen, un des auteurs du livre *Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner* sur internet:

« Depuis quinze ans, j'écris quotidiennement dans un journal. C'est une façon de créer un espace intérieur dans lequel, à l'aide de ce que j'appelle une "intransigeance bienveillante", je peux comprendre les raisons de mes intentions et retrouver un peu de liberté dans mes actions. J'aurais pu justifier le fait d'avoir donné un nombre exagéré de conférences en me disant que ce que j'avais à transmettre était important, ou en prétextant que beaucoup de gens étaient réconfortés par mes discours. Mais, si j'étais vraiment honnête avec moi-même, je devais reconnaître que c'était mon ego qui m'avait poussé aussi loin.

L'ego est une réponse à nos peurs. J'étais donc le jouet de mes peurs. La crainte de ne pas être reconnu pour mes travaux, celle qu'on ne lise pas mes livres, celle de ne pas être assez bon ni assez bien. Et, derrière toutes ces peurs, il y avait les blessures de mon enfance.

Malheureusement, on peut se perdre s'éloigner de ce qui est essentiel pour nous et de perdre le contact avec notre essence, ce que j'appelle le "soi". Je me suis donc demandé ce que je devrais faire pour revenir à l'essentiel. La réponse fut très claire : j'avais besoin de temps, d'espace, de silence, de lenteur, de douceur et de paix. »

Je l'ai bien compris, merci Monsieur Janssen.

J'ai écrit pour partager une expérience. Fred D. dans son film dit au début que j'ai mis en place un lieu de vie scolaire unique en son genre, que je l'ai fait par nécessité intérieure. En finissant un livre qui m'avait ému j'ai eu cette intuition, j'écris. C'était peut-être aussi une nécessité...

J'ai la satisfaction d'avoir fait ma part, je donne cet écrit, qu'il circule si les gens le veulent, ça ne m'appartient plus. Je retourne dans le silence et la douceur de mon jardin. Arroser ce fouillis demande de travailler à l'arrosoir, et c'est avec lenteur que je vais visiter chaque plante pour ressentir ses besoins. C'est un lieu de paix où je me ressource et où je prends le frais les matins d'été, au lever du soleil.

Christian Bruneteau, le 18 octobre 2017

Annexe

Quelques mots à propos du texte qui suit

J'ai écrit ce texte dans le cadre d'une journée d'étude organisée le 12 décembre 2014 par l'Association Régionale des Instituts de Formation en Travail Social des Pays de Loire, (Arifts), où j'assure régulièrement des formations. Cette journée s'intitulait « Parcours de vie et transmission des savoirs ». Elle proposait, à des étudiants en travail social ou à des travailleurs sociaux déjà en poste, d'accueillir et de se laisser interpeller par des parcours de vie, ceux d'enfants, d'hommes et de femmes qui ont souvent été et peuvent encore être si l'on n'y prend pas garde, considérés par les travailleurs sociaux comme des « bénéficiaires », c'est-à-dire, les destinataires passifs d'un projet qui leur serait extérieur. En contrepoint, la question centrale de cette journée était : quelles expériences ces personnes peuvent-elles nous transmettre ? Comment pouvons-nous en nourrir nos pratiques professionnelles ?

C'est dans ce cadre que l'Arifts m'a demandé d'intervenir en concentrant ma réflexion sur ce que mon expérience de vie, en tant que femme en situation de handicap, m'avait appris à connaître de cette situation et ce que je pouvais en dire.

Quand Christian Bruneteau m'a proposé de participer à ce projet collectif sur nos parcours de vie, leur(s) singularité (s), leurs embûches et leurs richesses, j'ai eu envie de partager ce texte avec vous. Le pari que je prends dans les pages suivantes, proposé d'abord aux travailleurs sociaux, peut aussi l'être à toute personne en situation d'en accompagner une autre sur son chemin de vie : parent, enseignant, soignant, assistante maternelle... Ce pari est fait, je crois, d'accueil dynamique, de confiance et d'appétit pour ce qui surgit au détour du chemin... Bonne lecture !

Agnès Vilain, 29 août 2017

Une fortune de hasard : ce que m'a appris la proximité du handicap

Introduction

Depuis ma naissance, je vis avec un handicap moteur. Il est là et je sais qu'il ne décampera pas. Est-ce que je l'héberge ? Est-ce qu'il s'incruste ? Cela dépend sans doute des circonstances et du regard que je pose sur lui. En tout cas, je ne l'avais pas invité ! Alors, que puis-je dire aujourd'hui et partager avec vous de ce compagnonnage ? Je vous propose une approche selon trois axes. Puisque mon corps est le siège de mon handicap, quels points saillants puis-je identifier dans mon vécu corporel, qu'en ai-je appris par l'expérience sensible ? Puisqu'à travers mon corps, les autres perçoivent mon handicap au premier regard que puis-je dire de la relation à l'autre et de la façon dont mon handicap l'a modulée ? Enfin, comment composer avec le handicap pour vivre et construire, face à soi-même et aux autres, une place d'auteur et d'acteur qui ouvre sur un vivre ensemble ?

I° Le vécu du corps : entre vulnérabilité et nécessité de maîtrise

I.1 Un partenaire exigeant

Si nous gardons tous une image phare de l'enfant que nous avons été, moi c'est assise, souvent un livre à la main, que je me revois. J'ai toujours su que je ne pourrais pas courir jusqu'à la mer. Que puis-je dire, en premier tableau, de cette expérience sensible que recèle le fait de vivre avec un handicap ? De mon corps, j'ai d'emblée éprouvé les absences : les gestes plus lents, moins précis, parfois irréalisables. En outre, mon Infirmité Motrice Cérébrale prend ses quartiers dans divers espaces corporels : elle laisse valide mon bras droit mais entrave mon bras gauche, elle laisse fluide ma parole mais rend mon pas précaire. Je tiens donc de mon handicap une expérience métisse de la plénitude et de la vulnérabilité que je pourrais presque cartographier : ICI TERRAIN SOLIDE/ICI SABLES MOUVANTS. Cette fracture, je la ressens aussi dans ma vie quotidienne. Par exemple, je peux utiliser seule un téléphone, à condition qu'il soit placé à portée de main, mais il faut que quelqu'un m'aide à me coucher et me lever. À mes yeux, mon corps est donc moins un outil fiable et disponible

qu'un partenaire exigeant avec lequel je dois composer. Pourtant, aussi surprenant qu'il puisse être, c'est par sa densité que j'existe et c'est d'abord à travers lui que les autres me perçoivent.

I.2 Ce corps dont les autres parlent

Au-delà de la sphère intime et des petites négociations quotidiennes qui s'y trament, il est un autre point qu'il me paraît important de soulever dans le cours de cette réflexion sur l'expertise. Le corps de la personne handicapée est un corps que l'on examine, dont on parle beaucoup pour cerner la déficience et tenter de la circonscrire. Je me retourne encore vers mes souvenirs d'enfance : « Tu dois porter ce corset parce que... », « Tu dois te faire opérer, sinon... » Les adultes, parents et professionnels, énonçaient ici une exigence incontournable à laquelle il fallait faire face. Pourtant, une fois ceci posé, la question primordiale serait celle-ci : Comment ménager un équilibre entre cet afflux de contraintes et l'estime de son corps qui elle-même conditionne l'estime de soi. Je me souviens d'une kiné qui travaillait avec moi à domicile et qui, face à mes problèmes de repérage dans l'espace avait inventé un jeu. J'étais le Petit chaperon rouge et je me réfugiais sous les meubles pour échapper au loup. Bien sûr, l'objectif pédagogique était présent mais cela se nouait autour d'une expérience partagée. Je jouais. Je n'étais pas passive. Comparés à ces longues consultations médicales où des gens en blouse blanche m'examinaient en silence, ces moments-là, avaient un goût plus alléchant. Je me carapatais sous les meubles pour des parties de cache-cache. Dans ces moments-là, je n'étais pas seulement regardée, j'étais reconnue dans mes mouvements, dans les émotions que j'éprouvais. Je crois que nous ressentons très jeune la qualité du regard qu'autrui porte sur nous. Va-t-il nous inviter à sortir de la chrysalide ou bien au contraire nous donner envie d'y rester blotti ? C'est du regard de l'adulte, parent et/ou professionnel que dépendent les premières reconnaissances et avec elles, le goût, l'élan, de tenter une expérience : nous présenter aux autres dans ce corps qui nous est échu et qui nous héberge.

I.3 Dépendance corporelle et aides humaines : vivre la part publique de l'intime

J'ai conclu ma réflexion précédente sur l'image d'un corps qui serait en quelque sorte le chez soi de notre conscience individuelle. Celle-ci se manifeste à travers des paroles, des gestes,

des silences qui rendent perceptibles aux autres mes diverses manières d'être présent au monde. Or, si le corps et l'esprit dialoguent pour donner à voir ce que je suis dans ma singularité comment puis-je savoir que ce corps est le mien et non celui d'un autre ? Dans le cours d'une vie dépourvue d'accidents corporels majeurs, il semble que ce soit par l'usage de son corps, par la façon dont nous prenons soin de lui et dont il répond à nos attentes que se tissent les liens entre le corps et l'esprit. Bien sûr, on pourrait m'objecter que ce lien existe de fait, qu'il est garant de l'unité de l'individu. Mais l'usage de soi, la connaissance conjointe de son savoir-faire et de son savoir-être ne gagnent-ils pas en authenticité à être ressentis dans les détours du quotidien : quand on se fait beau pour sortir, quand on prépare un dîner pour des amis ou bien quand on part en promenade à vélo ?

À l'inverse, et c'est là le cœur de mon propos, qu'advient-il de cette expérience de soi quand la survenue d'un handicap ou l'avancée en âge creusent un écart entre l'intention d'un individu, la maîtrise qu'il exerce sur son environnement et la façon dont il va pouvoir concrétiser son intention par un acte. C'est dans cet écart que se niche la dépendance ! Si je veux boire et que le verre d'eau est placé trop loin pour que je puisse le saisir, je serai, à ce moment-là, brusquement confrontée à mes limites. De même, une personne sourde peut effectuer sans encombre un voyage en avion mais si l'avion est dirigé sur un autre aéroport et qu'elle n'a pas pu prendre connaissance du message audio annonçant cette modification, elle peut se trouver très désemparée face à ce changement et aux échanges oraux de questions et réponses que cela peut occasionner. Elle fera donc aussi, face à une situation portant non pas sur le geste mais sur la communication, l'expérience de la vulnérabilité. Ainsi, Marc Renard, ingénieur, auteur de l'ouvrage *Les sourds dans la ville* et lui-même sourd profond depuis la petite enfance, raconte une blague qui circule parmi ses pairs : celle d'un sourd marseillais, installé à Paris, et qui après vingt ans revient vers sa vie natale. À la suite d'un incident technique, le pilote annonce que l'avion va devoir faire escale à Lyon. Le sourd regarde par le hublot, surpris : « C'est fou ce que Marseille a changé en vingt ans, on ne voit même plus la mer ! »¹

J'ai parlé ici de circonstances où le handicap qui avait pu s'éclipser plus ou moins durablement, resurgit au détour d'un geste, d'une situation, et s'impose à nouveau à la personne qui en est porteuse. C'est cet effet de survenue incidente, qui, à mes yeux, caractérise les situations de handicap, une sorte d'effet interrupteur. Quand il est allumé le quotidien est fluide, quand il est éteint les obstacles se dressent... Cependant, vivre avec un

¹ M. Renard, *Les sourds dans la ville. Surdités et accessibilité*, Les Essarts le Roi, Editions du Fox, 2008, p. 237.

handicap revêt une dimension chronique. Celle-ci fait que la recherche de solutions concrètes et la recherche d'équilibre intérieur auxquelles cette expérience donne lieu s'inscrivent dans la durée. Comment par exemple vivre jour après jour le fait de déléguer à autrui des actes qui, selon un code social plus classique, relèvent de la plus stricte intimité ? J'ai toujours eu besoin d'aide pour faire ma toilette. Les personnes qui me secondent peuvent faire partie de ma famille, de mes amis, ou exercer, auprès de moi ou auprès d'autres personnes, leur métier d'auxiliaire de vie. Qu'ai-je appris de ces divers temps ? Il me semble qu'ils tiennent à la fois de l'exposition de soi, puisque je remets mon corps à autrui, et du partage. Les moments partagés avec mes familiers notamment lors de la toilette m'ont appris que l'histoire de mon corps pouvait se raconter. À la question : « Elle vient d'où, cette cicatrice ? », Je peux répondre : « On m'a opérée d'une scoliose quand j'avais 13 ans. » Mais je peux aussi, si le moment et la qualité de présence de mon interlocuteur m'y invitent, changer cette information en récit. Je pourrais alors parler des longues semaines passées couchée sur un lit à plat ventre, à plat dos, des copains qui venaient jouer dans ma chambre, certains venus de loin se faire opérer en France et éloignés de leur famille. Je pourrais aussi me souvenir de cette infirmière qui, un matin de calme dans le service, a pris le temps de me laver les cheveux, en me laissant renouer avec le plaisir de l'eau et de la toilette. Des souvenirs métis, certains doux d'autres plus épineux, mais qui tous, par les rencontres, les sensations et les émotions qu'ils évoquent font passer la mention d'une opération à l'âge de 13 ans du statut d'événement factuel au statut d'expérience partageable. Je fais alors le pari que mon interlocuteur et moi avons tous deux à y gagner : lui en accueillant ma parole et en se frottant à la densité du réel, moi en expérimentant le fait que oui, cela peut se dire, de façon à la fois légitime et confiante. Le moment de la toilette, souvent considéré comme devant relever de la plus stricte intimité, peut donc à mes yeux, si les présences s'accordent, donner lieu à un authentique partage.

Ici, on pourrait me demander : « A quoi voyez-vous qu'il existe un vrai partage, une vraie présence à vos attentes ? Personnellement, en ce qui concerne mon vécu corporel, je suis sensible à deux révélateurs : la relation aux détails et la relation au temps.

Par « détails » j'entends notamment tous ces minuscules positionnements du corps qui peuvent passer inaperçus quand on jouit pleinement de sa mobilité mais qui prennent beaucoup d'importance quand celle-ci est restreinte. Par exemple, j'apprécie que mes auxiliaires de vie me demandent en me réinstallant dans mon fauteuil : « Ça va, le pantalon, il ne fait pas trop de plis, là ?

En quoi la relation au temps est-elle spécifique pour une personne dépendante et en quoi l'équilibre de cette relation est-il un indice de présence à l'autre ? Pour le comprendre, je crois qu'il faut remonter à cette question : Qu'est-ce qu'un geste ? Je réponds : Un geste, c'est une certaine période de temps modelée par l'action. Pour écrire ou dessiner il faut un certain temps : le temps d'approcher une feuille de papier, de se saisir d'un crayon, de penser à ce que l'on veut exprimer et de le tracer sur la feuille. Or, quand une personne ne peut pas accomplir un geste qui la concerne, elle se trouve du même coup dessaisie du temps qui rythme cet accomplissement. Par exemple, si elle ne peut pas se rendre aux toilettes seule, on peut lui demander d'évaluer le temps nécessaire à cet acte et de lui assigner un créneau horaire précis. Dans de telles circonstances, préserver le sentiment d'appartenance à soi-même et l'estime de soi qui s'y rattache relève d'une alchimie intérieure très subtile. Il faut cadrer, mettre à plat publiquement, inclure dans la sphère sociale, ce qui normalement relève de l'intime, du spontané, du naturel. Dans ces moments de pleine dépendance, en quoi puis-je encore parler de maîtrise de soi ? La perspective que je m'efforce d'adopter et que je peux du moins transcrire sereinement même si au quotidien elle est toujours délicate à vivre, peut s'exprimer ainsi : « J'accueille et j'accepte ce qui m'est échu : être aidée dans ces moments-là. » Ici, l'expertise consiste pour moi et pour autrui en une dextérité intérieure : ni totalement détaché ni englué dans la contingence, prendre en compte activement la contrainte pour l'accueillir sans la subir... C'est grâce à un engagement commun, y compris dans les moindres gestes du quotidien qu'autrui et moi parviendrons à donner un sens à un moment qui est le fruit des circonstances et de la nécessité.

II° Venir vers l'autre... d'un peu loin !

II.1 Le corps : cet émissaire de première instance

Jusqu'à présent, j'ai centré mon analyse sur ce que j'ai pu connaître des accommodements que le corps porteur d'un handicap, ce partenaire fantasque, nécessite. Cependant, mon corps n'est pas confiné à ma relation avec moi-même. Il entre en jeu, en interaction, dès que les autres me regardent. En effet, pour quelqu'un qui jouit de toutes ses facultés visuelles et se trouve dans la

proximité physique d'autrui, rencontrer c'est d'abord regarder. La philosophe Danielle Moysse interroge le rôle du corps comme objet du premier regard. Elle écrit : « Mais où cette humanité se manifeste-t-elle donc d'abord, sinon à même le corps qui est le sien ? Non que chacun d'entre nous se réduise à son corps, à ce corps en lequel tout au contraire il arrive si souvent qu'il ne se reconnaisse pas, qu'il lui paraisse pesant, inconfortable, si inapte à ce qui est attendu de lui, mais parce que nul être humain ne fut jamais vu sur cette terre sans corps ! »² Alors, Que puis-je dire de ce premier côtoiement et que révèle-t-il, à mes yeux, des émotions humaines ou des représentations sociales ? Je crois avoir perçu très tôt que pour la foule, pour ceux dont je ne ferais pas explicitement la connaissance, j'apparaîtrais toujours plutôt comme un invité surprise, de ceux qui creusent des nids-de-poule dans l'asphalte du quotidien... Je l'ai compris petite fille, en voyant, par exemple, cette dame à l'arrêt du bus qui m'observait, comme hypnotisée, pendant que ma mère m'aidait à marcher, en attendant le transporteur qui m'emmenait à l'école. Il me faudrait donc souvent faire le chemin vers l'autre, quitte à venir d'un peu loin...

II.2 Sur les traces du Baron Perché

Venir vers les autres serait, je le savais, un voyage un peu aventureux. Pour le vivre, il me fallait rassembler mes forces et, en particulier, apprendre à accepter le plus sereinement possible ces moments où, entourée d'enfants valides, mes cousins par exemple, je ne pouvais pas les suivre dans leurs courses ou leurs jeux de balles. Alors, je me mettais en retrait, un peu comme le Baron Perché, ce jeune garçon imaginé par l'écrivain italien Italo Calvino, qui décide un jour de se réfugier dans un arbre pour regarder la vie d'un peu plus haut. Moi, c'est dans les livres et leurs forêts touffues de mots, que je me réfugiais... Là, non seulement mes yeux et ma pensée pouvaient courir mais je rencontrais des héros vivaces, débrouillards, qui n'avaient pas la vie facile, et qui pourtant s'en sortaient. En lisant *La petite Fadette* de George Sand, je me disais : « Tout le monde la traite de sorcière, n'empêche elle connaît les plantes et à la fin, c'est Landry qu'elle aime et qu'elle épouse. Plus tard, j'ai aimé le panache flamboyant de Cyrano, je me suis laissée porter par ses envolées quand il clame, à propos des moqueries que lui vaut son nez :

Je me les sers moi-même avec assez de verve

² D. Moysse, *Handicap. Pour une révolution du regard*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2010, p. 18.

Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.³

Si j'ai proposé ce détour par l'imaginaire, c'est qu'à mes yeux il ne s'oppose pas à l'expérience de terrain, il lui répond et la nourrit. Ainsi, face au regard des autres, j'ai pu moi aussi, en un équilibre de funambule, trouver une ressource intérieure dans la dextérité verbale ou dans l'ironie envers soi-même. Plus largement, je souhaite à travers ces exemples ouvrir sur une question qui peut, je crois, se poser au travailleur social dans le quotidien de ses pratiques d'accompagnement et qui serait celle-ci : où l'individu confronté à une expérience différente de celle du plus grand nombre trouve-t-il ses modèles ? A qui va-t-il avoir envie de s'identifier pour avancer ? Bien sûr, cette question ne trouvera pas de réponse univoque. Mais je crois qu'elle mérite de rester en ligne de mire, sans que la part de l'imaginaire et l'étayage qu'elle peut fournir, notamment dans la relation éducative, soit négligée. Quand il propose une analyse de la façon dont la relation éducative se construit et des matériaux dans lesquels l'éducateur peut puiser pour créer un terrain d'échanges avec les jeunes qu'il accompagne, François Hébert, animateur d'ateliers d'écriture et formateur à l'IRTS Paris Île-de-France, nous invite à jouer la carte de la lecture. Il nous raconte l'histoire de Yacine, un adolescent à qui il a proposé de lire le journal de Calamity Jane. Et il remarque : « Ce petit livre, Yacine l'a lu rapidement : c'était, me dit-il, le premier qu'il lisait en entier. Je ne sais pas ce qui l'a touché ici : histoires d'Indiens et de cow-boys, bagarres de saloon ou l'homme qu'elle aime périra glorieusement [...] Peu importe ce qui a parlé ici à Yacine. Ce que je retiens de cet exemple et d'autres, c'est qu'il faut faire un pari : pour toute personne, même illettrée, il y a un livre pour elle, un livre qui l'attend quelque part. »⁴

II.3 Faire le pari d'être là

Ces escapades vers l'imaginaire m'ont nourrie et continuent de le faire. Pourtant, il ne s'agit là que de moments. Au quotidien, me voilà comme tout un chacun aux prises avec le fil des jours et le pari

³ *Cyrano de Bergerac*, acte I, scène IV. Cette pièce d'Edmond Rostand a été jouée pour la première fois à Paris en 1897. Elle a fait l'objet de nombreuses reprises et d'adaptations au cinéma, notamment celle de Jean-Paul Rappeneau, en 1990, avec Gérard Depardieu dans le rôle-titre.

⁴ F.Hébert, *Chemins de l'éducatif*, Paris, Dunod, 2012, p.. 388.

de vivre parmi les autres. En quoi mon handicap donne-t-il des couleurs particulières à cette expérience ? C'est ce que je vais essayer de démêler maintenant.

J'ai plaisir à évoquer d'abord, en couleurs chaudes, les gens qui ont choisi de partager ma vie et m'ont proposé de partager la leur. Mes parents ont initié ce mouvement en m'invitant toujours à entrer dans la danse du vivre avec, qu'il s'agisse de m'accompagner dans mon parcours d'intégration scolaire et universitaire ou de partager avec moi des sorties et des vacances... Ils ont semé là une graine qui a fleuri avec eux mais aussi avec beaucoup d'autres. Au fil, notamment, des vacances, temps de disponibilité et de rencontres, j'ai acquis, je crois, le goût de chercher ma place, de la prendre et de l'occuper sereinement.

Si je parle de chercher sa place, c'est qu'il m'est arrivé de prendre pied dans des endroits improbables où l'on ne m'attendait pas forcément. Par exemple, pendant plusieurs années, j'ai participé avec un groupe d'étudiants à la restauration d'une abbaye du XII^e siècle. Que ce soit au regard des critères d'accessibilité ou au regard de l'engagement physique attendu dans ce type d'activité, ma présence sur les lieux apparaissait sûrement, a priori, comme un tantinet décalée. La place que j'ai trouvée relève d'un construit collectif. Elle est faite à parts égales de ce que les autres m'ont donné (en me secondant dans les gestes quotidiens, en me proposant des tâches que je pouvais accomplir) et de ce que j'ai pu leur apporter. Je ne charriais pas de pierres mais je rédigeais des notices pour les pièces à restaurer, du trésor de l'abbaye ou bien j'assurais certaines des visites guidées que nous organisions. Dans des lieux et des moments comme celui-ci, j'ai ressenti et compris qu'une présence humaine pouvait être à la fois différente du plus grand nombre dans son mode d'expression et d'une égale densité. Je ne faisais pas de maçonnerie, les lieux étaient accidentés, et pourtant je trouvais à y vivre. Il était donc possible d'être l'égal de l'autre sans se référer au même modèle. Inventer sa place, quitte à ce qu'elle prenne des formes surprenantes, ouvrait donc une voie pour vivre parmi les autres...

Et pourtant... Comme je l'ai déjà évoqué précédemment, je crois que la première sensation marquante dont je me souviens, c'est d'avoir dû venir de loin vers l'autre et ramer pour le rejoindre. En effet, mon handicap qui le frappait de prime abord hypothéquait, à ses yeux, la possibilité d'une rencontre et d'un partage. En appui de mes propos, je me souviens, après les années d'école primaire en milieu spécialisé puis les années de collège et lycée en milieu ordinaire, dans une ville qui n'était pas celle où j'habitais, de cette première année, en Lettres, à l'Université. Un de mes professeurs n'arrivait pas à entrer en contact avec moi. Ma mère m'accompagnait à la faculté, assumant le rôle d'auxiliaire de vie scolaire, une fonction qui à la fin des années 80 n'avait

pas encore vu le jour. Au moment des inscriptions pédagogiques, cette dame nous avait fait remarquer que son TD était très fréquenté et que nous aurions du mal à trouver de la place dans la salle. Par la suite, à chaque fois qu'elle me rendait un de mes travaux, elle tendait le document à ma mère et disait : « Votre travail, Mesdames ! » Pour que cela cesse, pour être reconnue pleinement en tant qu'étudiante, je me suis inscrite à un exposé. Prendre ce parti, c'était la mettre en situation d'écouter ce que j'avais à dire, de juger mes analyses, et de mesurer ainsi ce que nous pouvions partager. Oui, je crois que c'était ça, mon désir : aller la chercher et lui montrer que nous pouvions vivre ensemble ! Qu'ai-je transmis à ce moment-là ? Sans doute la possibilité d'un nouveau regard, d'une nouvelle perspective, elle-même porteuse d'une nouvelle relation. À partir de ce jour là, j'ai cessé d'être pour elle une-handicapée-qui-va-à-la-fac et je suis devenue une étudiante, en situation de handicap, avec qui la relation pédagogique s'est instaurée. Elle était fondée sur un échange reconnu comme possible, au sein duquel le handicap n'était plus prépondérant, et qui légitimait ma présence.

J'ai choisi d'évoquer cette expérience pour deux raisons. D'abord, au plan physique, sensible, c'est l'une des plus marquantes de ma jeunesse. J'ai su, en l'éprouvant, que le partage des histoires de vie entre personnes handicapées et personnes valides relevait à la fois pour moi d'une conviction solidement ancrée et d'un combat aussi concret que symbolique: mon visage et mon buste étaient calmes, sans mouvements involontaires, mais sous la table mes jambes tremblaient. Ensuite, ces réactions qui, en contrepoint de comportements plus hospitaliers ont ponctué ma vie sociale, ouvrent sur une question urgente, collective, dont la portée inclut et dépasse ma propre expérience. Face à de tels repliements, quels ressorts mettre en œuvre pour que l'expérience partagée ne renvoie pas seulement l'individu à lui-même, à sa capacité à faire face mais soit le levain d'un vivre ensemble ?

III° Travailler à un vivre ensemble : quelques cailloux blancs et une conviction

III.1 La prise en compte environnementale et collective du handicap : un socle fondateur.

Où le handicap trouve-t-il son origine, comment est-il généré ? Selon la réponse qu'une société apporte à cette question, sa responsabilité collective est engagée à des degrés divers. Ainsi, quand une personne handicapée ne peut pas accéder durablement à un lieu public, plusieurs positionnements sont possibles face à ce constat. On peut dire : « C'est parce qu'elle est handicapée », en imputant l'impossibilité à une incapacité individuelle de cette personne, ou bien : « C'est parce que l'environnement n'a pas été conçu pour qu'elle puisse y évoluer de manière autonome. » Ici, l'environnement joue un rôle dans la production ou la résorption du handicap. Entre ces deux pôles, la mise en accessibilité de l'environnement connaît une gamme de modulations. Celle-ci est liée à la combinaison de différents facteurs qui vont contribuer à l'accessibilité, ou, au contraire, la freiner. C'est pour permettre une mise à plat de ce processus qu'en 2001, l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) a adopté la Classification Internationale du Fonctionnement du Handicap et de la Santé. (CIF)⁵. Cette classification s'articule en chapitres qui

- détaillent le fonctionnement du corps humain au plan organique et anatomique (quelles sont les différentes phases de l'activité mentale, quelle est la structure de l'œil ou de l'oreille...)
- répertorient les facteurs d'activité et de participation sociale (aptitude à prendre en charge une tâche, à entrer en relation avec autrui...).

Cependant, cette approche centrée sur les incapacités engendrées par la déficience dont un individu est porteur se double d'une approche environnementale.

- La personne dispose-t-elle ou non d'aides techniques susceptibles de compenser son handicap ?
- Bénéficie-t-elle d'un réseau de soutien collectif (famille, amis, voisins...)
- De quels services et politiques va-t-elle bénéficier pour accéder à la santé, à l'éducation, à l'emploi, aux loisirs, au logement...

La combinaison de ces différents facteurs entre eux ou au contraire leur absence va contribuer soit à compenser le handicap, soit à majorer les restrictions à la participation sociale. En articulant entre elles plusieurs dimensions, la CIF ouvre des perspectives de travail en commun puisqu'elle interroge la part de la responsabilité collective dans le processus de production ou de compensation du handicap. Sans être experte dans l'utilisation de la CIF, je m'appuie sur ce modèle pour réfléchir à la façon dont se répartit entre les autres et moi la

⁵ Pour une vue d'ensemble, cette classification est disponible à l'adresse suivante, sur le site de l'OMS : <http://apps.who.int/classifications/icfbrowser/>

responsabilité sociale qui découle de la prise en compte du handicap. C'est bien d'un travail qu'il est question puisque nous pouvons dépasser la dimension fondatrice mais symbolique d'un droit pour réfléchir collectivement à la manière de la mettre en œuvre et aux répercussions pratiques de sa mise en œuvre sur la participation à la vie sociale des personnes en situation de handicap. Permettre à un enfant d'être accompagné par un ou une auxiliaire de vie scolaire, construire une rampe d'accès à un lieu public, aménager dans les villes des espaces en relief qui fourniront aux personnes non voyantes des outils de repérage pour circuler, réfléchir au rôle et à la place des interprètes en langue des signes pour faciliter la communication entre sourds et entendants, mettre au point dans un supermarché une signalétique qui permette à des personnes handicapées mentales de mieux s'orienter et de repérer le prix des articles, choisir d'embaucher une personne en situation de handicap, voilà un bouquet d'exemples qui concourent tous à une même finalité : créer des espaces communs pour y faire société.

III.2 Être auteur et transmettre : la diversité de l'empreinte

J'ai souhaité d'abord parler de l'espace concret et symbolique parce qu'il forme la scène où s'inscrivent nos parcours personnels, nos rencontres, nos évitements. Comme je le disais précédemment pour le corps, la relation à l'espace, selon que je vais ou non pouvoir m'y rendre, trace une ligne de démarcation entre l'expérience qui va se réaliser et celle qui restera à l'état latent. Il me semble que chacun de nous peut se trouver à un moment ou un autre de son parcours confronté à cette interrogation que lui pose la croisée des chemins : « Si je prends telle voie plutôt que telle autre quelles conséquences sur ma vie ? » Pourtant, comme j'espère l'avoir montré, l'expérience intime du handicap est de celles qui introduisent une nuance dans ce questionnement commun : « Je viens de loin vers l'autre, est-ce que la route est ouverte ou fermée ? » Ici, le plus palpitant, c'est l'avenir de la rencontre. Qu'est-ce qui va se tisser avec l'autre ? Que vais-je retenir de lui qui fera empreinte pour moi ? Et moi, quelle empreinte vais-je lui laisser ? Des questions qui, si elles se posent à chacun, touchent ici à deux dimensions : les arrêts sur image que le handicap peut provoquer chez autrui et, pour la personne handicapée, la question : « Que puis-je donner à l'autre ? » Quand le handicap s'invite dans nos vies l'expérience de la vulnérabilité peut être très prégnante et il faut à la personne qui en est porteuse un authentique travail, intérieur comme de plein champ, pour ne pas laisser cette dimension régir toutes les autres. L'empreinte, dans le rôle que je lui assigne

ici, est ce qui me permet de prendre part à un moment de rencontre, de le façonner, au moins partiellement par ma présence et de pouvoir me dire que j'en suis, au moins pour partie, l'auteur. Il existe donc à mes yeux une relation forte entre le fait de poser une empreinte et la possibilité d'accéder à un sentiment de plénitude, d'accomplissement, qui vient contrebalancer un sentiment d'absence familial, lié à la proximité de mon handicap. Mais quels vont être ses différents visages ? Comment va-t-elle modeler la relation ?

Disons d'abord que pour moi, la qualité de l'empreinte n'est pas forcément liée à son retentissement événementiel. La moindre des choses peut faire empreinte si tous ceux qui partagent un moment sont pleinement présents pour lui donner sa forme et sa couleur. Je me souviens d'avoir écouté de la musique, assise auprès d'une amie qui passait sa vie allongée et dont les gestes étaient plus infimes que les miens... Pourtant, rien n'entravait notre complicité. Nos handicaps avaient relâché leur filature.

J'ai déjà évoqué la question du regard d'autrui et du sentiment de vulnérabilité qu'il peut engendrer. Face à cette situation, la question de l'empreinte est primordiale : « Si le handicap fige le regard d'autrui, quels émissaires puis-je envoyer vers lui qui laisseront une autre empreinte et l'inviteront à me regarder depuis un autre point de vue que celui de la déficience ? Je me souviens d'expositions où certaines œuvres avaient été peintes ou sculptées par des personnes en situation de handicap mental ou psychique. Nous regardions des œuvres exposées côte à côte qui parlaient pour leurs auteurs : « De moi, vous saurez mon nom, et le titre de mon œuvre. Pour le reste, voilà ce que j'ai accompli et le chemin que je vous propose de partager ! » Pour ce qui est de l'approche d'autrui, nous ne sommes pas très loin de l'anecdote que je racontais tout à l'heure concernant mon passage à l'université. Toutefois, avec la référence au geste de création artistique, c'est l'empreinte qui est plus marquée et avec elle, le statut d'auteur...

Dans les paragraphes précédents, j'ai défendu l'idée que si nous nous centrons sur la rencontre, la déficience peut desserrer ses entraves. Dans les moments passés en commun, dans le fait d'exposer une œuvre au public, c'est bien notre responsabilité d'agissants qui se trouve engagée. Dès que nous agissons, c'est la portée de nos actes, leur valeur, qui se trouve interrogée. Quelle expérience ai-je acquis ? Que puis-je en transmettre et quelles conséquences aura ce passage de témoin pour mes interlocuteurs ? Là aussi, c'est bien d'empreinte qu'il est question, de ce qui s'est déposé en nous et que nous pouvons restituer après nous l'être approprié. La relation pédagogique qui irrigue ma vie et ma réflexion donne, je crois, un bon exemple du rapport entre parcours de vie et transmission des savoirs.

Le jour où, encore étudiante, j'ai choisi de donner des cours d'alphabétisation à des femmes d'origine étrangère dans le cadre d'une Caisse d'Allocations Familiales, je leur ai transmis des connaissances qui pouvaient les aider à s'outiller pour une intégration plus facile dans notre société. Or, en même temps que je leur enseignais, j'apprenais à occuper ma place, à m'appuyer sur mes compétences, à entrer dans mon rôle de pédagogue. Puis, quand elles les racontaient au groupe, j'écoutais leurs histoires de vie, d'épouses, de mère, que je n'aurais pas soupçonnées. La transmission fonctionnait donc à double sens : j'enseignais mais j'étais aussi marquée par ce qu'elles transmettaient. C'est, je crois, cette possibilité de façonnage réciproque qui fait de l'empreinte un corollaire du dialogue.

Ce dialogue, je l'ai repris depuis sous d'autres formes, notamment en utilisant mon expérience de terrain (colonies de vacances, camps d'ados...) dans le cadre d'une formation organisée par le Pôle Ressources Handicaps de la Fédération Familles Rurales de la Sarthe. L'objectif était de former des directeurs de centres de loisirs et de futurs accompagnateurs à l'accueil des enfants en situations de handicap dans les centres de loisirs. Je leur racontais le plaisir de voir le handicap se faire tout petit, d'arpenter les routes avec les copains, d'être sans les parents... En retour, les stagiaires s'exprimaient sur la sécurité et la fragilité, sur la manière d'accompagner, sur la prise en charge en équipe... Ensemble, nous avons réfléchi sur le pourquoi de l'inclusion et sur les façons de la mettre en œuvre en suivant la symbolique de ce proverbe africain qui dit : « Il faut un village pour faire un enfant ». Ici, c'est l'expérience directe et la connaissance que j'en avais retirée qui servait de socle à ma parole et qui fondait nos échanges.

Dans cette dernière partie, j'ai exploré les différents aspects de l'empreinte. S'agit-il d'un moment partagé, d'une production où l'objet que j'ai construit me représente auprès d'autrui, d'un parcours où l'expérience acquise légitime ma parole ? L'empreinte permet tout cela à la fois et puisqu'elle représente ce qui se dépose de nous, en l'autre, de l'autre en nous, elle ouvre la voie à l'altérité en interrogeant notre place d'auteur et l'hospitalité d'autrui envers ce dont nous le faisons dépositaire.

Conclusion

Au fil de cette réflexion je suis revenue sur mon histoire et je vous ai invités à partager un chemin que j'ai tracé, que je trace encore en avançant. Sur ce chemin je rencontre mon corps, déroutant et que j'apprivoise, le regard des autres qui me fait vaciller ou m'ouvre des portes,

et mes propres pas, souvent rythmés par la conviction du vivre ensemble. Jacques Brel nous dit : « Je crois qu'il me paraît insensé de ne pas être timide vis-à-vis de quoi que ce soit de vivant. Il s'agit de vivre sur la pointe des pieds, nous dérangeons à chaque mouvement, alors il faut une infinie pudeur pour se faire pardonner le mouvement que l'on commet. »⁶ Il nous rappelle ainsi que les approches et accommodements dont je vous ai rendu témoins peuvent être le lot de tout être humain, face à ce qui est distant de lui, quelle que soit l'origine de la différence. Cependant, cette émotion vaut que nous courions le risque de l'éprouver, par la promesse de rencontre d'autrui et d'avènement de soi qu'elle contient.

Agnès Vilain, le 12 décembre 2014

⁶ Jacques Brel interviewé par Jacques Chancel dans le cadre de l'émission « Radioscopie », le 21 mai 1973.

Bibliographie

❖ Ouvrages

HÉBERT, François, *Chemins de l'éducatif*, Paris, Dunod, 2012.

MOYSE, Danielle, *Handicap. Pour une révolution du regard*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2010.

RENARD, Marc, *Les sourds dans la ville. Surdités et accessibilité*, Les Essarts le Roi, Éditions du Fox, 2008.

❖ Sites

Pour accéder à la Classification Internationale du Fonctionnement de la santé et du handicap sur le site de l'OMS : <http://apps.who.int/classifications/icfbrowser/>

Pour accéder à l'interview de Jacques Brel par Jacques Chancel dans l'émission « Radioscopie » le 21 mai 1973, site de France Bleue : <http://www.francebleu.fr/musique/jacques-brel-et-radio-france-852184>